3 1761 07354334 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothqueuni05mont

# BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

# DES VOYAGES.

TOME V.

*On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :*

| | |
|---|---|
| LYON. . . . . | A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5 |
| ROUEN. . . . . | François, libraire, Grand'Rue, n° 33. |
| CAEN. . . . . | Manoury, libraire. |
| MARSEILLE. . . . | Camoin, libraire. |
| MONTPELLIER. . | Patras, libraire. |
| NANCY. . . . . | Georges Grimblot, libraire. |
| AGEN. . . . . | Noubel, imprimeur-libraire. |
| LUNÉVILLE. . . . | Creusat. libraire, Grand'Rue, n° 23. |
| BÉZIERS. . . . . | Pageot, libraire. |
| TOULOUSE. . . . | Dagallier, libraire, rue de la Pomme. |
| ORLÉANS. . . . . | Garnier, libraire. |
| CHARTRES. . . . | Garnier fils, libraire. |
| DIJON. . . . . | Gaulard, libraire. |
| ABBEVILLE. . . . | Gavois-Grare, libraire. |
| AVIGNON. . . . . | Fructus, libraire. |

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET C^e, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8

# BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

# DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

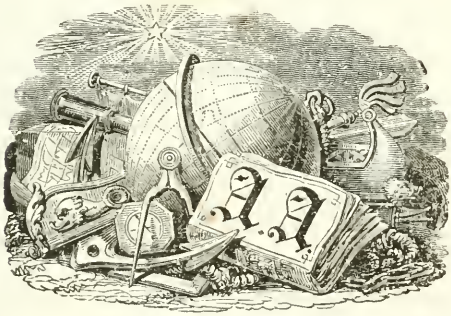
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

G
161
M77
1833
t.5

# VIE

DU

# CAPITAINE COOK.

Nous pensons que le lecteur nous saura gré de placer ici quelques détails sur la vie de Cook, tirés de la biographie anglaise du docteur Kippis, traduite en 1789 par M. Castera, dont nous avons, en général, reproduit le travail, en l'abrégeant ou en en prenant la substance contenue dans un fort volume in-quarto.

Le capitaine Cook naquit à Marton, petit village du comté d'York en Angleterre, le 27 octobre 1728. Son père vivait dans l'humble état de domestique à la campagne, où il avait épousé une fille nommée Grace, servant aussi dans une ferme. Le capitaine Cook était l'un des neuf enfans dont se composait la famille paternelle. Il commença à recevoir son éducation à Marton, où la maîtresse d'école du village lui apprit à lire. A peine âgé de huit ans, il fut transporté à Ayton par son père qui venait d'être fait premier domestique d'une autre ferme de cet endroit. C'est là que le jeune Cook apprit à écrire.

A treize ans on le mit en apprentissage chez un mercier de Staith, ville considérable par ses pêcheries, à dix milles au nord de Whitby. Ce métier convenait cependant très peu à ses inclinations. Il tournait sans cesse les yeux vers la mer, et sa passion ne pouvait pas manquer d'être augmentée par la situation de la ville où il était, et le genre de vie des personnes qu'il voyait fréquemment. Quelques mécontentemens étant survenus entre son maître mercier et lui, il obtint son congé, et bientôt après il s'engagea lui-même pour sept ans avec des quakers, propriétaires de deux vaisseaux destinés au commerce du charbon. Presque tout le temps de son apprentissage fut employé sur l'un de ces vaisseaux; et, après cet apprentissage, il continua à naviguer en qualité de simple matelot, jusqu'au moment où l'un des propriétaires lui donna la place de contre-maître ou patron d'un de ses navires. Les premières années de la navigation de Cook n'offrent aucune particularité remarquable, si ce n'est qu'on distinguait déjà son esprit attentif et sa grande sagacité en tout.

Au printemps de 1755, la guerre étant déclarée entre l'Angleterre et la France, il y eut une presse de matelots. Le navire où était Cook se trouvait par hasard dans la Tamise. Le jeune matelot commença par se cacher; mais, réfléchissant ensuite qu'il lui serait presque impossible d'échapper à la

presse, il se détermina tout de suite à entrer volontairement au service de la marine royale. Peut-être eut-il alors quelque pressentiment secret que, par son activité et son application, il pourrait s'élever au point où il est parvenu depuis.

En conséquence il marcha droit à Wapping, quartier de Londres où était un rendez-vous de marins. Il s'adressa à un officier de vaisseau qui l'agréa. Au mois d'octobre 1755 ce vaisseau passa sous le commandement de Palliser, qui ne tarda pas à remarquer en Cook un homme de mer intelligent, actif et brave.

Le 10 mai 1759 Cook fut nommé maître d'équipage d'une frégate, et puis d'un vaisseau destiné pour le Canada. Pendant le siége de Québec les Anglais eurent besoin de faire sonder le canal du fleuve Saint-Laurent, entre l'île d'Orléans et la rive septentrionale, précisément vis-à-vis du camp de Montmorenci et de Beauport, où l'armée française s'était fortifiée. L'amiral anglais voulait par ce moyen savoir s'il pourrait placer des vaisseaux pour attaquer les batteries françaises, afin de couvrir l'armée du général Wolf, qui devait surprendre le camp.

Le capitaine Palliser, qui connaissait l'habileté et le courage de Cook, le proposa pour sonder le fleuve. Il ne pouvait exécuter cette entreprise que la nuit : il y travailla donc sept nuits de suite. A la

fin il fut découvert par les Français, qui rassemblèrent plusieurs canots avec un grand nombre de sauvages pour l'attaquer et l'arrêter. Il eut beaucoup de peine à leur échapper. Obligé de forcer de rames il alla s'échouer sur le rivage de l'île d'Orléans, près de la garde de l'hôpital des Anglais. Plusieurs sauvages s'élançaient dans sa chaloupe par un bout, tandis qu'il sautait à terre par l'autre, et ils s'emparèrent de la chaloupe qu'ils ramenèrent en triomphe. Cependant Cook porta à l'amiral une carte du canal aussi exacte et aussi complète que s'il l'avait sondé après que les Anglais furent maîtres de Québec. Le capitaine Palliser était bien instruit qu'avant ce temps-là Cook n'avait jamais manié le pinceau, et qu'il ne savait pas même dessiner; mais telle était l'aptitude de notre marin, qu'il réussissait promptement dans tout ce qu'il voulait entreprendre.

Cook rendit encore aux Anglais un autre service important pendant que l'escadre britannique resta dans le fleuve Saint-Laurent. La navigation de ce fleuve est extrêmement difficile et dangereuse : elle l'était encore plus pour les Anglais qui jusqu'alors, étrangers à cette partie de l'Amérique, n'avaient aucune carte exacte à laquelle ils pussent se fier. L'amiral Saunders ordonna que Cook fût employé à examiner les passages de la rivière au-dessous de Québec, qui offraient trop d'écueils aux naviga-

teurs. Cook exécuta cette opération avec la même activité et la même intelligence que la première.

Après l'expédition de Québec, Cook fut nommé maître d'équipage à bord d'un vaisseau de guerre, faisant partie d'une escadre en station à Hallifax. Pendant cette campagne, sa conduite lui mérita l'estime et l'amitié du chef, et les loisirs qu'il eut lui permirent d'acquérir des connaissances qui lui ont beaucoup servi depuis. C'est à Hallifax qu'il commença à lire Euclide et à s'appliquer de lui-même à l'étude de l'astronomie. Il avait peu de livres, mais son esprit le rendait capable de suppléer à beaucoup de choses, et de faire des progrès bien au-dessus de ceux qu'on pouvait attendre de la pénurie où il se trouvait.

Pendant que Cook était maître d'équipage du *Northumberland*, sous le commandement de lord Colwill, ce vaisseau se rendit à Terre-Neuve au mois de septembre 1762, pour aider à reprendre cette île dont les Français s'étaient emparés. L'île reprise, la flotte anglaise séjourna quelque temps à Placentia, pour fortifier cet endroit. Cook fut chargé de lever le plan du havre et des hauteurs de la place; et la manière dont il s'en acquitta attira sur lui l'attention de l'amiral Graves, gouverneur de Terre-Neuve, qui conçut la plus haute idée de son habileté.

Vers la fin de 1762, Cook retourna en Angle-

terre, et le 21 décembre il épousa miss Elisabeth Batts, femme aimable et digne de la tendre affection qu'il eut toujours pour elle : mais son genre de vie et les devoirs auxquels il s'était consacré ne lui permirent pas de goûter les douceurs du mariage sans de longues interruptions.

Au commencement de l'année 1763, Cook fut de nouveau envoyé à Terre-Neuve pour lever le plan de Saint-Pierre et de Miquelon, qui avaient été cédés aux Français par le traité de paix, et dont ils devaient prendre possession à une époque fixe. La mission remplie, Cook revint en Angleterre, et l'annnée suivante il repartit avec son ancien ami et premier protecteur, sir Hugh Palliser, nommé commodore et gouverneur de Terre-Neuve et du Labrador. Cook refit toutes les cartes de cette partie de l'Amérique, et il donna aussi une carte générale de l'île de Terre-Neuve, dont il parcourut l'intérieur. Il fut constamment employé à titre d'ingénieur de la marine depuis 1764 jusqu'en 1767, excepté la saison de l'hiver qu'il venait passer en Angleterre. Pendant son séjour à Terre-Neuve, il eut une occasion de donner à la Société royale de Londres une preuve de ses progrès dans l'étude de l'astronomie, en publiant l'observation d'une éclipse de soleil.

Le goût des découvertes se ranimait ; Wallis et Carteret venaient d'accomplir leur voyage autour

du monde : on résolut d'en entreprendre un nouveau, et Cook fut choisi pour l'effectuer, comme on le verra dans la relation.

C'était le *premier voyage* de Cook : il passa le cap Horn et arriva devant Taïti le 11 juin 1769. C'est là que notre navigateur observa le passage de Vénus. Il reconnut dans les Taïtiens un peuple bon, mais voleur; religieux, mais plein de superstitions; respectant les morts, mais leur immolant quelquefois des vivans. Le séjour des Anglais dans cette île dura trois mois.

On visita ensuite les îles voisines, formant l'archipel auquel Cook donna le nom d'*îles de la Société.*

En le quittant, Cook visita beaucoup d'autres îles dans la partie australe de l'océan Pacifique, et alla faire une reconnaissance exacte de la Nouvelle-Zélande, d'où il revint pour exécuter le même travail sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, partie qu'il nomma *Nouvelle-Galles méridionale.* C'est dans la relation même qu'il faudra lire les détails de ces savantes opérations.

Le retour de Cook en Angleterre fit concevoir de grands doutes sur l'existence d'un continent austral, existence qui préoccupait les esprits. La Société royale de Londres voulut résoudre le problème, et à sa demande le Gouvernement britannique ordonna une seconde expédition. Cook en

reçut le commandement. Il était engagé non-seulement à faire le tour du globe, mais à le faire dans les plus hautes latitudes sud.

Il partit le 13 juillet 1772, passa la ligne le 8 septembre, et arriva, le 17 janvier suivant, au 67e degré 15 minutes latitude sud, où la glace lui ferma le passage. Quoique ce fût le milieu de l'été pour les parages où il naviguait, le froid était extrêmement violent et tout l'équipage en souffrit beaucoup.

Cook résolut, le 17 mars, d'abandonner ces hautes latitudes sud, et de se rendre à la Nouvelle-Zélande. Il visita en passant la côte orientale de la terre de Van-Diémen, et arriva le 25 à sa destination.

Dans ce *deuxième voyage* Cook apprit que les Nouveaux-Zélandais, loin de contenir leurs femmes, comme il l'avait cru d'abord, les forçaient au contraire à se prostituer pour un clou ou quelque autre bagatelle, et qu'ils bravaient impudemment toute espèce de décence, lorsque au premier voyage il n'y avait eu cependant qu'un commerce en cachette. Le capitaine se convainquit de plus en plus de la férocité des naturels, chez qui l'anthropophagie est une coutume invétérée.

De la Nouvelle-Zélande notre navigateur fit voile pour Taïti, passa près de l'archipel Dangereux, et mouilla dans la baie de Matavaï au mois d'août 1773.

puis à l'île de Huaheine, une des îles de l'archipel de la Société. Pendant cette seconde visite le capitaine Cook eut occasion de bien connaître les lois et les mœurs du pays. Il s'assura que les femmes mariées et les jeunes filles se livraient moins facilement qu'on ne l'avait pensé aux plaisirs des sens. Il vit que presque tous les habitans étaient privés de leur petit doigt.

En quittant l'archipel de la Société Cook visita les îles de Middlebourg et d'Amsterdam, et revint à la Nouvelle-Zélande pour y renouveler ses provisions. De là il essaya encore une navigation vers les hautes latitudes sud; puis il se rapprocha de l'équateur, visita l'île de Pâques, ou autrement la terre de Davis; puis encore l'archipel des Marquises, d'où il revint une troisième fois à Taïti.

Il en repartit le 6 juin 1774 pour explorer d'autres îles, notamment Anamocka ou Rotterdam. La première chose qu'on vint lui présenter fut une jeune fille, qu'on mettait à sa discrétion. La vieille femme qui la lui offrait se fâcha de ce qu'il refusait une si belle créature. Elle était effectivement très jolie; mais notre navigateur trouva plus facile de résister à tant de charmes que d'endurer les injures de la vieille, et il se rembarqua.

Anamocka est l'une des îles que Tasman découvrit : ce navigateur hollandais la nomma *Rotterdam*. Elle est environnée de petites îles qui, avec

celles de Middlebourg et de Pilstart, forment un groupe que le capitaine Cook appela l'*archipel des Amis*, à cause de la constante amitié qui règne entre leurs divers habitans, et à cause de leur conduite généreuse envers les étrangers.

Cook vit ensuite Mallicollo, que M. le commandant d'Urville nomme *Vanikoro :* île qui, peu d'années après le passage de Cook, allait devenir la tombe de l'infortuné La Pérouse. Cook explora ensuite l'archipel des Grandes-Cyclades, qu'il fit mieux connaître que Bougainville, et qu'il appela du nom collectif de *Nouvelles-Hébrides.*

Il découvrit ensuite une terre qu'il appela *Nouvelle-Calédonie ;* puis une île déserte, qu'il nomma *île de Norforlk*, et qui a depuis été peuplée par des matelots anglais.

De l'île de Norforlk le capitaine Cook dirigea sa course vers la Nouvelle-Zélande, où il relâcha dans le canal de la reine Charlotte. Il en repartit dans l'espoir de résoudre enfin la question sur l'existence d'un continent austral; mais il dut bientôt renoncer à cet espoir. Il doubla le cap Horn, et entra dans l'océan Atlantique. Il avait vu et nommé *la Thulé australe* comme étant la terre la plus avant au sud qu'il eût encore découverte. Il avait alors fait le tour de la mer du Sud dans les plus hautes latitudes, et il la traversa de manière à ne plus laisser croire qu'il y existât un continent, à

moins qu'il ne fût sous le pôle et hors de la portée des navigateurs. En parcourant deux fois l'Océan qui s'étend sous les tropiques il avait confirmé plusieurs anciennes découvertes, en avait fait beaucoup de nouvelles, et laissé peu de choses à ses successeurs. Enfin il retourna en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance, après avoir parcouru plus de vingt mille lieues de mer, ce qui est presque égal à trois fois la circonférence de la terre.

Rentré dans sa patrie, le capitaine Cook saisit avec empressement l'occasion de se distinguer dans un *troisième voyage* autour du monde, voyage qui devait avoir pour objet de découvrir un passage au nord. Mais, au lieu de chercher à entrer de l'océan Atlantique dans l'océan Pacifique, on voulut essayer de venir des mers australes dans notre océan, et le capitaine Cook eut ordre de traverser dans la mer Pacifique la chaîne des nouvelles îles qu'il avait déjà vues vers le tropique du Capricorne; de passer sous l'équateur dans le nord de cet océan, et de suivre ensuite la route qui lui paraîtrait la plus convenable pour trouver un passage.

Le 12 juillet 1776, Cook fit voile de Plymouth, passa devant Ténériffe et cingla vers le cap de Bonne-Espérance après avoir vu le Brésil. Il repartit du cap et prit la route du sud, visita l'île Kerguelen, d'où il se rendit à la terre de Van-Diémen, et de là à la Nouvelle-Zélande, où il arriva

le 30 janvier 1777. Il y resta un mois; il en repartit pour aller prendre terre à l'île de Mangia, puis à l'île de Palmerston, et à celle de Tongatabou qu'il atteignit au commencement de mai.

Il en sortit le 10 juillet suivant; et après un séjour de trois mois aux îles des Amis, il se rendit dans celles de la Société pour aborder à Taïti le 12 août 1777.

Dans ce dernier voyage, Cook fut témoin de plusieurs sacrifices de victimes humaines que les Taïtiens immolaient à leurs dieux, et il eut la preuve que cette horrible coutume était suivie dans presque toutes les îles semées au milieu du vaste océan Pacifique, notamment aux îles des Amis. On se rappelle combien les sacrifices de sang humain étaient autrefois communs dans notre ancien monde. Il n'y a presque point de nation qui en ait été exempte. Comme la réforme des pratiques religieuses est un des derniers efforts de l'esprit humain, la superstition peut exister encore après que les peuples sont éclairés. Il a fallu bien du temps pour que la civilisation enlevât au fanatisme sa cruauté, et le réduisît à des cérémonies, qui, quoique souvent ridicules, sont douces et innocentes quand on les compare aux rits barbares dont nous venons de parler. Au reste ces rits ont déjà cessé à Taïti, où le christianisme a été récemment inoculé.

Ce qui étonna le plus les Taïtiens fut de voir le capitaine Cook se promener à cheval dans la plaine de Montavaï. C'était assurément la première fois qu'ils jouissaient d'un pareil spectacle. La mère du roi de l'île, ses trois sœurs et huit autres jeunes femmes guérirent d'un rhumatisme le capitaine en l'étendant sur un lit et le pressant de la tête aux pieds avec leurs mains caressantes, opération qui dura environ un quart d'heure, et qui fut répétée le lendemain. Ce remède, appelé *romée*, est ici généralement pratiqué : les hommes le font quelquefois eux-mêmes, mais plus souvent ce sont les femmes.

Notre navigateur fit ses derniers adieux à Taïti, d'où il vogua en octobre 1777 pour visiter l'île de Bolabola, d'où il sortit le 8 décembre, et continua de s'avancer vers le nord.

Au mois de janvier 1778, il atteignit un groupe d'îles qu'il appela *îles Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich, lord de l'amirauté, son protecteur et son ami. Nous renvoyons à la relation les détails qu'il présente sur ces îles pittoresques. Le 2 février, poussant toujours vers le nord, il alla mouiller dans la baie de Noutka, dont le climat fut trouvé incomparablement plus doux que celui de la côte orientale de l'Amérique ne l'est dans la latitude parallèle. Après avoir avancé davantage, il jeta l'ancre d'abord auprès d'une île

nommée *Ounalashka*, puis au cap du Prince de Galles (cap oriental), situé par 65 degrés 46 minutes latitude nord, et 195 degrés 45 minutes longitude est, pointe la plus orientale de la Sibérie, où il eut la gloire de vérifier le rapprochement des deux continens, rapprochement qui était encore à cette époque un sujet de doute.

De là il revint, par une navigation sinueuse, aux îles Sandwich. Ici une querelle pour vol commis par les sauvages termina ses jours à Owhyhée, où il tomba lâchement frappé par derrière de plusieurs coups de poignard. On ne put ravoir qu'une partie de ses membres auxquels on rendit les derniers devoirs. Le vaisseau revint le 4 octobre 1778 en Europe, et y rapporta cette triste nouvelle, qui causa en Angleterre un deuil universel.

A un grand génie Cook unissait l'application, qui est le partage des hommes supérieurs. Ces qualités étaient accompagnées de connaissances très étendues. Il écrivait purement sa langue et était d'une persévérance à toute épreuve, grâce à la force invincible de son âme. Il savait se maîtriser dans les circonstances difficiles, et paraissait d'autant plus calme que le péril était plus grand. A de si beaux titres il joignait les plus aimables vertus : il était bon époux, tendre père, franc et constant ami, et possédait cette discrétion, cette réserve de caractère qui embellit tout le reste. Il avait plus de

six pieds de haut, était bien fait, et son regard étincelait d'expression. Il avait six enfans, dont l'aîné a marché noblement sur les traces de son père, et la veuve obtint une pension proportionnée aux services de son illustre époux.

A.-M.

# VOYAGES

## AUTOUR DU MONDE.

## LIVRE QUATRIÈME.

PÉRIODE DE 1769 A 1780.

### COOK.

### PRÉLIMINAIRE.

Le plus illustre des navigateurs, le premier de tous les hommes de mer de son siècle, comme aussi le plus infortuné par le tragique destin qui devait terminer brusquement sa vie alors qu'il avait déjà parcouru un espace de plus de soixante mille lieues, et reculé ou fixé les bornes de l'univers; Cook, en un mot, dont l'Angleterre, ou, pour mieux dire, le monde entier s'honore, va maintenant nous occuper. Sorti d'une classe obscure et pauvre, il fut marin dès son enfance, et de très bonne heure il se distingua par une intelligence supérieure, et une rare intrépidité jointe au sang-

froid et à la persévérance opiniâtre qui mènent à fin les plus difficiles entreprises.

Nous partagerons en trois divisions ou chapitres les trois voyages de Cook, lesquels embrassent une période d'environ dix années, dont les trois premières sont remplies par le premier voyage; les trois suivantes par le second, et les autres par le troisième et dernier voyage.

---

## CHAPITRE Ier.

### PREMIER VOYAGE DE COOK.

(1769-1771.)

Un phénomène astronomique du plus grand intérêt, le passage de la planète de Vénus sur le disque du soleil, qui devait avoir lieu en juin 1769, absorbait les esprits. Le célèbre Lalande venait d'émettre l'opinion que le point le plus convenable pour observer ce phénomène serait une des îles de la mer du Sud. Cook arrivait du Canada, où son génie précoce avait jeté ses premières lueurs : il fut proposé à l'amirauté britannique pour guider le bâtiment qui devait porter les astronomes chargés d'aller vérifier le passage de l'astre. Il fut agréé, et reçut, avec le commandement de *l'Endeavour* (l'Entreprise), le grade de lieutenant de vaisseau.

Ce passage n'était pas toutefois l'unique motif de l'entreprise : les savans avaient créé des théories qu'il s'agissait de vérifier ou de détruire par l'observation des faits. L'un plaçait un continent dans l'hémisphère austral ; l'autre ne voyait que des mers dans l'hémisphère boréal, et admettait une communication de la mer Pacifique à l'Atlantique par le nord-ouest, tout comme il en existait une par le sud-ouest ; enfin, la découverte d'une île délicieuse et fortunée, où la beauté sans voile, nageant mollement sur les ondes autour des navires, invitait aux voluptés des sens. Les Européens qui y abordaient semblaient être le point de mire de tous les vaisseaux depuis le retour de Wallis et de Bougainville : ce fut de même le lieu qu'allait chercher le nouvel argonaute, mais dans l'unique désir de faire des découvertes.

Un homme généreux, Joseph Banks, dont le nom s'alliera éternellement à celui de Cook, s'offrit pour partager et ses périls et ses travaux, en faisant à lui seul la moitié des frais de l'entreprise, grâce à l'immense fortune qu'il possédait. Il avait déjà traversé l'Atlantique et visité les côtes du Labrador pour en étudier l'histoire naturelle. Revenu dans sa patrie au moment où l'on équipait *l'Endeavour*, il résolut de prendre part à cette expédition. Il ne désespérait pas de laisser parmi les nations grossières et sauvages qu'il pourrait décou-

vrir des arts ou des instrumens qui leur rendraient la vie plus douce, et qui les enrichiraient peut-être, jusqu'à un certain point, des connaissances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il était décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce savant, natif de Suède, élevé sous le célèbre Linnée, de qui il porta en Angleterre des lettres de recommandation, obtint une place dans le Muséum britannique, institution publique qui venait de se former. Banks regarda comme très importante l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage, et l'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages et des figures, et l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreraient; enfin un secrétaire et quatre domestiques, dont deux étaient nègres.

Avant d'entrer dans le récit nous devons prévenir le lecteur que Banks tint un journal exact de son voyage, et que, lorsque Hawkesworth fut chargé par l'amirauté de publier la relation de Cook, il y réunit celle de Banks, nourrie de riches observations sur les mœurs et les productions que l'habile marin n'avait pas eu sans doute le temps de recueillir lui-même. Ainsi la relation qui va suivre est due tout à la fois à Cook et à son

digne compagnon de navigation : néanmoins Cook sera censé avoir tout colligé, tout réuni, et c'est lui seul qui parlera.

## PREMIÈRE SECTION.

### § 1.

Passage de Plymouth à l'île Madère. Quelques détails sur cette île.

Après avoir reçu ma commission j'allai à bord le 27 mai 1768, et pris le commandement du vaisseau qui était alors dans le bassin de Deptfort. Il fut bientôt en état de mettre en mer. Les vivres et les munitions ayant été embarqués, je descendis la rivière le 30 juillet, et le 13 août je jetai l'ancre dans la rade de Plymouth.

Le 26 août nous mîmes à la voile. Le 31 nous vîmes différens oiseaux que les navigateurs anglais appellent *poulets de la mère Carey*, et qu'ils regardent comme les avant-coureurs d'une tempête. Le jour suivant nous eûmes un vent très fort. Le 2 septembre nous vîmes terre entre le cap Finistère et le cap Ortegal, sur la côte de Galice en Espagne. Le 5, par notre observation du soleil et de la lune, nous trouvâmes la latitude du cap Finistère à 42 degrés 53 minutes nord, et sa longitude à 8 degrés 46 minutes ouest du méridien

de Greenwich, sur lequel nous calculerons toujours.

Pendant ce temps, MM. Banks et Solander eurent occasion d'observer plusieurs animaux marins, dont les naturalistes n'ont pas eu jusqu'ici connaissance.

Le 12 nous découvrîmes les îles de Porto-Santo et de Madère, et le jour suivant nous jetâmes l'ancre dans la rade de Funchal.

L'île de Madère, vue de la mer, présente un très bel aspect : les flancs des collines sont entièrement couverts de vignes presque jusqu'à la hauteur où l'œil peut distinguer les objets ; elles y sont vertes, tandis que tous les autres végétaux sont entièrement brûlés, excepté dans les endroits ombragés par la vigne et çà et là sur les bords des petits ruisseaux.

M. Banks voulut avoir quelques renseignemens sur l'espèce de bois d'ébénisterie qu'on porte de cette île en Angleterre, appelé, par nos marchands et nos ouvriers, *mahogani de Madère*. Il apprit qu'on n'exportait de l'île aucun bois sous ce nom ; mais il reconnut un arbre appelé par les insulaires *vigniatico*, qui est le *laurus indicus* de Linnée, dont le bois diffère fort peu, à l'œil, du mahogani. Le docteur Heberden a des armoires dans lesquelles le vigniatico et le mahogani sont mêlés, et où il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. On re-

marque seulement, en y faisant attention, que la couleur du vigniatico est un peu moins foncée que celle du mahogani. Il est donc très probable que le bois connu en Angleterre sous le nom de mahogani de Madère est le vigniatico même.

Il y a de grandes raisons de croire que toute cette île est sortie anciennement du sein de la mer par l'explosion d'un volcan. Toutes les pierres, jusque dans leurs plus petits fragmens, paraissent avoir été brûlées, et l'espèce de sable qui couvre le sol n'est lui-même qu'une cendre. Quoique nous n'ayons vu qu'une petite partie du pays, les habitans nous ont dit que le reste de l'île est exactement de la même nature.

Le seul objet de commerce que Madère fournisse est le vin. On le fait d'une manière bien simple. Le raisin est jeté dans des vaisseaux de bois de forme carrée, dont la grandeur est proportionnée à l'étendue du vignoble auquel ils appartiennent. Les valets nus entrent dans la cuve, et, avec leurs pieds et leurs coudes, pressent le raisin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainsi foulées sont ensuite mises en un tas et placées sous une pièce de bois carrée, qu'on presse avec un levier engagé par un bout, et à l'extrémité duquel on suspend une pierre. Les habitans ont fait si peu de progrès dans les arts, que ce n'est que très récemment qu'ils sont parvenus à donner à un vi-

gnoble la même espèce de fruit en greffant leurs vignes. Il semble qu'il y ait dans les esprits, ainsi que dans la matière, une sorte de force d'inertie qui résiste à tout changement. Tous ceux qui se proposent d'aider les ouvriers ou les agriculteurs par de nouvelles applications des principes de la bonne physique ou des forces mécaniques, éprouvent des obstacles presque insurmontables, et s'aperçoivent que les avantages les plus grands et les plus manifestes d'une pratique nouvelle ne sont pas un motif aussi puissant pour la faire recevoir, que l'habitude antérieure d'une pratique différente a de force pour la faire rejeter. Le préjugé accompagne partout l'ignorance. Le peuple de tous les pays ressemble aux pauvres d'Angleterre qui sont à la charité de la paroisse, et qu'on verrait souvent mendier dans les rues si la loi qui leur assigne des secours ne les forçait pas en même temps à les accepter : c'est avec beaucoup de difficulté qu'on a persuadé aux habitans de Madère de greffer leurs plants. Quelques-uns même ont refusé jusqu'à présent d'adopter cette pratique, quoique toute une vendange soit souvent gâtée par la trop grande quantité de sauvageons qu'ils ne veulent pas en séparer, parce qu'ils augmentent la quantité du vin. Cet exemple de la force de l'habitude est d'autant plus extraordinaire, qu'ils ont adopté la greffe pour des arbres fruitiers d'une

bien moindre importance, tels que les châtaigniers auxquels cette méthode fait porter du fruit plus promptement qu'ils ne feraient sans elle.

Nous ne vîmes aucune voiture à roues dans le pays, privation qu'il faut peut-être attribuer moins au défaut d'invention des habitans qu'à leur manque d'industrie, pour former des chemins praticables. Les routes sont en effet si mauvaises, qu'il serait impossible à aucune voiture d'y passer. On ne se sert que de chevaux ou de mules, qui sont très propres à de pareils chemins : ils ne les emploient cependant pas pour le transport de leurs vins. Des vignes où on les fait on les transporte à la ville dans des outres ou peaux de boucs, que des hommes chargent sur leur tête. La seule imitation grossière d'une voiture que nous ayons vue parmi ces gens est une planche épaisse un peu creusée dans le milieu, à une extrémité de laquelle une espèce de timon s'attache avec une courroie de cuir blanc. Ce misérable traîneau ne ressemble pas plus à un chariot anglais qu'un canot de sauvages à la chaloupe d'un grand vaisseau. On peut même croire que cette invention, toute grossière qu'elle est, est due aux Anglais qui ont introduit dans l'île l'usage des tonneaux d'une plus grande capacité, qu'on ne pouvait pas transporter à bras d'hommes, et pour lesquels on a été obligé d'employer cette sorte de traîneau C'est peut-être parce

que la nature a trop fait pour ce beau pays, que l'industrie humaine et les arts y ont eu si peu de progrès. Le sol y est riche; la plaine et les montagnes ont des climats si différens, qu'à peine y a-t-il une seule production recherchée du sol de l'Europe ou des deux Indes que la culture ne puisse donner ici. Les montagnes produisent presque sans culture les noix, les châtaignes et les pommes en grande abondance.

On trouve dans les jardins de la ville beaucoup de plantes des deux Indes, entre autres le bananier, le goyavier, le pommier à pain, l'ananas, le mangoustier, qui fleurissent et donnent leur fruit presque sans soins. Le blé est de la meilleure qualité, d'un beau et gros grain. L'île en pourrait produire en abondance; cependant les habitans tirent du dehors la plus grande partie de celui qu'ils consomment. Le mouton, le porc et le bœuf y sont excellens.

La ville de Funchal tire son nom de *funcho*, nom portugais de la plante appelée fenouille, qui croît en abondance sur les rochers voisins. Sa latitude est de 32 degrés 33 minutes 33 secondes nord, et sa longitude de 16 degrés 49 minutes ouest. Elle est située au fond d'une baie, et, quoique plus vaste que l'étendue de l'île ne semble le comporter, elle est très mal bâtie. Les maisons des principaux habitans sont grandes, celles du peu-

ple petites. Les rues sont étroites et les plus mal pavées que j'aie vues. Les églises sont chargées d'ornemens, parmi lesquels on trouve plusieurs tableaux et des statues des saints les plus fêtés. Les tableaux sont généralement très mal peints, et les saints ornés de dentelles. Quelques couvens ont des édifices de meilleur goût. Celui des franciscains en particulier est simple et extrêmement propre.

On voit dans le même couvent une petite chapelle revêtue du haut en bas, tant les murs que les plafonds, de têtes et d'ossemens humains : les os sont en croix, et on a placé une tête à chacun des quatre angles.

Nous visitâmes aussi un couvent de religieuses de Sainte-Claire. Ces filles témoignèrent un grand plaisir à nous voir. Elles avaient entendu dire qu'il y avait parmi nous de grands philosophes, et, peu instruites de la nature des objets des connaissances philosophiques, elles nous firent plusieurs questions extravagantes : elles nous demandèrent quand il y aurait du tonnerre, et si l'on pourrait trouver dans l'enclos de leur couvent quelque source d'eau vive, dont elles avaient grand besoin. On peut bien croire que nos réponses à de pareilles questions ne les satisfirent guère, et ne nous firent pas beaucoup d'honneur dans leur esprit.

Les montagnes de ce pays sont très élevées : la

plus haute, le pic Ruivo, dépasse cinq mille soixante-huit pieds, c'est-à-dire près d'un mille anglais perpendiculairement au-dessus de la plaine qui lui sert de base, et qui est plus haute qu'aucune terre de la Grande-Bretagne. Les côtes de ces montagnes sont, jusqu'à une certaine hauteur, couvertes de vignes, au-dessus desquelles se trouvent des bois de pins et de châtaigniers d'une étendue immense, et enfin plus haut des forêts d'arbres de différentes espèces inconnues en Europe, comme le *mirmulano* et le *paobranco*, dont les feuilles, surtout celles du dernier, sont si belles qu'elles seraient un grand ornement dans nos jardins.

On compte qu'il y a dans l'île environ 80,000 habitans [1]. Les droits de douane rendent au roi de Portugal 20,000 livres sterling [2] par an, toutes dépenses payées. Ce revenu pourrait être aisément doublé par la vente des seules productions de l'île, sans parler même des vins, si l'on mettait à profit la bonté du climat et l'étonnante fertilité du sol; mais cet objet est entièrement négligé par les Portugais. Dans le commerce des habitans de Madère avec Lisbonne, la balance est contre les premiers; de sorte que, toute la monnaie portugaise passant sans cesse à Lisbonne, les espèces cou-

[1] Ce nombre s'est un peu accru depuis le passage de Cook : la population de Madère dépasse aujourd'hui 100,000 âmes.

[2] Cinq cent mille francs

rantes dans l'île sont toutes espagnoles. Il y a, à la vérité, quelques pièces de cuivre portugaises, mais si rares que nous n'en avons presque point vu.

Des marées en cet endroit vont au nord et au sud dans les pleines lunes et les nouvelles. Les hautes marées s'élèvent de sept pieds, et les basses de quatre.

Les rafraîchissemens qu'on peut trouver en ce lieu sont l'eau, le vin, différentes espèces de fruits, des ognons en grande quantité, et quelques confitures. Pour la viande fraîche et la volaille, on ne peut en avoir qu'avec la permission du gouverneur, et à très haut prix.

Nous prîmes deux cent soixante-dix livres de bœuf fraîchement tué et un jeune bœuf vivant, compté comme pesant six cent treize livres, trois mille trente-deux gallons d'eau, et dix tonneaux de vin; et dans la nuit, entre le 18 et le 19, nous mîmes à la voile pour poursuivre notre voyage.

## § 2.

Passage de Madère à Rio-Janeiro. Description du pays et divers incidens.

Le 21 septembre 1768 nous reconnûmes les îles appelées *les Salvages*, au nord des Canaries. La principale de ces îles étant à notre sud-ouest, je regarde ces îles comme gisant au 30e degré 11 mi-

nutes de latitude nord, à cinquante-huit lieues de Funchal, dans la direction du sud-est.

Le 23 nous vîmes le pic de Ténériffe. La hauteur de cette montagne, d'où je pris un nouveau point de départ, a été déterminée par le docteur Heberden qui y est monté, à quinze mille trois cent quatre-vingt-seize pieds, c'est-à-dire à trois mille milles anglais moins cent quarante-huit verges, en comptant le mille pour mille sept cent soixante verges : son aspect au coucher du soleil nous frappa beaucoup. Quand le soleil fut sur l'horizon, et que le reste de l'île était à nos yeux du noir le plus foncé, la montagne réfléchissait encore les rayons de cet astre, et nous paraissait enflammée d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles, mais non loin du sommet sont des crevasses d'où sort une chaleur si forte, qu'on n'y peut pas tenir la main. Nous avons reçu du docteur Heberden du sel qu'il a recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve en grande quantité. Il suppose que c'est là le vrai natrum ou nitrum des anciens. Il nous donna aussi un peu de soufre natif très pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

Le jour suivant, 24, nous rencontrâmes le vent alisé nord-est, et le 30 nous reconnûmes Bona-Vista, une des îles du Cap-Vert. Nous rangeâmes son côté oriental à la distance de trois ou quatre

milles du rivage, jusqu'à l'instant où nous fûmes obligés de tirer au large pour éviter une chaîne de rochers qui s'étend à environ une lieue et demie au sud-ouest de la pointe sud-est de l'île. Bona-Vista gît au 16e degré de la latitude nord, et au 21e degré 51 minutes de longitude ouest.

Pendant notre traversée de Ténériffe à Bona-Vista nous vîmes un grand nombre de poissons volans, qui, des fenêtres de la chambre, nous paraissaient d'une beauté surprenante. Leurs côtés avaient la couleur et le brillant de l'argent bruni, mais ils perdaient à être vus de dessus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obscure. Nous pêchâmes un goulu de mer.

Ayant perdu notre vent alisé, le 3, au 12e degré 14 minutes de latitude, et au 22e degré 10 minutes de longitude, le vent devint un peu variable, et nous eûmes alternativement un peu d'air et des calmes.

Le 7 M. Banks sortit dans le bateau et prit un poisson que nos marins appellent *vaisseau de guerre portugais* [1], et une espèce de mollusca. Cet animal a la forme d'une petite vessie très ressemblante à celle des poissons, d'environ sept pouces de long, et du fond de laquelle sortent un certain nombre de filets rouges et bleus, dont quelques-uns ont jusqu'à trois et quatre pieds de long, et qui piquent

[1] C'est l'*Holuthuria physalis* de Linnée.

comme l'ortie, mais plus fortement. Au sommet de la vessie est une membrane dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Cette membrane est veinée de différentes couleurs très agréables : en un mot l'animal est, à tous égards, un objet de curiosité très intéressant.

Nous prîmes aussi plusieurs de ces poissons à coquilles qu'on trouve flottant sur l'eau, particulièrement l'helix janthina et la violacea. Elles sont à peu près de la grosseur d'un limaçon, et sont soutenues sur la surface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formée par une substance gélatineuse d'un assez grand degré de viscosité. L'animal est ovipare, et ces espèces de vessies ou bulles lui servent aussi à déposer ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, et qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage ; car sa coquille est extrêmement fragile et aussi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à peu près la valeur d'une cuillère à café de liqueur que l'animal jette aussitôt qu'on le touche, et qui est du rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. Elle teint le linge, et il serait peut-être utile de rechercher si ce n'est pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce testacé se trouve certainement dans la Méditerranée.

Le 8, nous trouvâmes, au 8$^{e}$ degré 25 minutes

de latitude nord et au 22e degré 4 minutes longitude ouest, un courant portant au sud. Le jour suivant, étant au 7e degré 58 minutes de latitude, et au 22e degré 13 minutes de longitude, il tournait au nord-nord-ouest-trois-quarts-ouest. Nous estimâmes sa vitesse à un mille et un demi-quart de mille par heure.

Le 10 M. Banks tua un oiseau appelé *mouette à pieds noirs*, qui n'est ni décrit ni classé par Linnée. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il est à remarquer que les excrémens de cet oiseau sont d'un rouge très vif, approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'hélix dont nous venons de parler, et seulement un peu moins foncé. On peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau. Un courant portant au nord-ouest fut plus ou moins fort jusqu'au 24 : nous nous trouvâmes alors par un degré 7 minutes de latitude nord, et 28 degrés 50 minutes de longitude.

Le 25 nous passâmes la ligne avec les cérémonies accoutumées, au 29e degré 30 minutes de longitude. Le 28 à midi nous étions à la latitude de l'île Fernand Noronha, et au 32e degré 5 minutes 16 secondes de longitude ouest.

Le 29 au soir nous observâmes ce phénomène lumineux de la mer dont les navigateurs ont parlé si souvent, et auquel on a donné tant de causes différentes, les uns supposant qu'il est l'effet du

mouvement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur proie, d'autres que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins, d'autres le rapportant à l'électricité, etc. Les jets de lumière ressemblent exactement à ceux des éclairs, quoiqu'un peu moins considérables. Ils sont si fréquens que quelquefois il y en a huit ou dix de visibles presque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomène était dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes confirmés dans cette opinion, lorsque ayant jeté un filet nous eûmes pris une espèce de medusa, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, et qui rendait une lumière blanche. Avec ces animaux nous prîmes aussi des crabes très petits de trois espèces différentes, qui tous donnaient de la lumière comme les vers luisans, quoique moins gros des neuf dixièmes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la satisfaction de trouver qu'ils étaient absolument inconnus aux naturalistes.

Comme plusieurs de nos provisions commençaient à nous manquer, je me déterminai à aller à Rio-Janeiro plutôt que dans tout autre port du Brésil ou des îles Falkland, sachant que j'y trouverais tout ce dont nous avions besoin, et ne doutant pas que nous n'y fussions bien reçus.

Le 8, à la pointe du jour, nous vîmes la côte du Brésil, et vers les dix heures nous mîmes à la cape.

Nous parlâmes avec un bateau pêcheur, dont les gens nous dirent que la terre que nous voyions était au sud de Santo-Spirito et qu'elle dépendait de la capitainerie de cette place.

MM. Banks et Solander allèrent à bord de ce bâtiment. Ils y trouvèrent onze hommes, dont neuf étaient noirs; ils pêchaient tous à la ligne. Le produit de leur pêche consistait en dauphins, grands maquereaux de deux espèces, brêmes de mer et quelques autres poissons qu'on appelle *welshmen*, dans les îles anglaises de l'Amérique. M. Banks en acheta la plus grande partie. Leur métier paraissait être de pêcher, à une assez grande distance de la côte, de grands poissons qu'ils salaient par quartiers dans un endroit de leur bâtiment destiné à cet effet.

Ces pêcheurs avaient pour toute provision de mer un tonneau d'eau, et un sac de farine de cassave qu'ils appelaient *farinha de pao*, ou farine de bois, nom qui lui convenait très bien, car elle en avait réellement l'apparence et le goût. Leur tonneau était fort grand et aussi large que le bâtiment, au fond duquel il remplissait exactement la place qu'on lui avait préparée. Il n'était pas possible d'en tirer de l'eau par un robinet : les côtés du bâtiment en fermaient toutes les avenues, et l'on ne pouvait pas non plus y en puiser avec un vase par le sommet. Il aurait fallu pour cela une ouverture

assez large, et le roulis du bâtiment en aurait fait perdre une grande partie. Ils se servaient d'un expédient singulier pour avoir de l'eau. Lorsque l'un d'eux avait envie de boire, il s'adressait à son voisin qui l'accompagnait au tonneau avec une espèce de canne en forme de tuyau d'environ trois pieds de long : ils plongeaient cette canne dans le tonneau par un petit trou qui était au-dessus; ils la retiraient ensuite après avoir bouché l'extrémité supérieure avec la paume de la main. La compression de l'air à l'autre bout empêchait l'eau qui était contenue dans la canne de retomber. Celui qui voulait boire appliquait sa bouche au bout d'en bas, et son compagnon admettant l'air à l'autre extrémité, la canne laissait tomber l'eau qu'elle renfermait

Nous louvoyâmes le long de la côte jusqu'au 12, et nous vîmes, à plusieurs reprises, une montagne remarquable près de Santo-Spirito. Nous aperçûmes ensuite le cap Saint-Thomas, et bientôt après une île qui est près du cap Frio et que quelques cartes nomment l'*île de Frio*. Cette île, étant fort élevée avec un vallon au milieu, semblait former deux îles lorsqu'on la voyait de loin. Ce jour-là nous tirâmes le long de la côte, vers Rio-Janeiro, et le lendemain, à neuf heures, nous fîmes voile vers le port. J'envoyai à la ville M. Hicks, mon premier lieutenant, sur la pinasse, afin d'avertir le gouverneur

que nous arrivions pour prendre de l'eau et des rafraîchissemens, et lui demander en même temps un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. Comme j'allais jeter l'ancre au-dessus de l'île de Cobras, qui est située devant la ville, la pinasse revint sans M. Hicks : elle avait à bord un officier portugais, mais point de pilote. Les gens du bateau me dirent que le vice-roi [1] retenait mon lieutenant jusqu'à ce que j'eusse débarqué. Nous nous empressâmes de mettre à l'ancre, et presque en même temps un bateau à dix rames, rempli de soldats, vint rôder autour du vaisseau sans nous parler. Bientôt après il fut suivi d'un second qui avait à bord plusieurs officiers du vice-roi, qui demandèrent d'où nous venions, quelle était notre cargaison, quel était l'objet de notre voyage et combien nous avions de canons et d'hommes. Ils firent plusieurs autres questions auxquelles nous répondîmes sans hésiter et avec vérité. Ils ajoutèrent, pour justifier la détention de mon lieutenant et le renvoi de ma pinasse avec un officier portugais, que c'était la coutume invariable de la place de retenir le premier officier qui débarquait d'un bâtiment lors de son arrivée, jusqu'à ce que

[1] Il est inutile de répéter ici ce que nous avons dit du Brésil dans les notes annexées au voyage de Bougainville : le lecteur se rappellera qu'il n'y a plus de vice-roi portugais au Brésil, et que ce territoire américain forme aujourd'hui un vaste empire.

le bateau du vice-roi eût visité l'équipage, et qu'on ne permettait pas que personne sortît du vaisseau ou y entrât sans être accompagné d'un soldat. Ils me dirent que je pouvais débarquer quand il me plairait; mais qu'ils souhaitaient que le reste de l'équipage restât à bord, jusqu'à ce que le procès-verbal qu'ils avaient dressé eût été remis au vice-roi. Ils me promirent qu'immédiatement à leur retour mon lieutenant serait renvoyé.

Ils tinrent leur parole; et le lendemain, 14, je débarquai. J'obtins permission du vice-roi d'acheter des provisions et des rafraîchissemens pour le vaisseau, à condition toutefois que j'aurais un de ses gens pour me servir de facteur. Je lui fis quelques objections sur cet article : il persista, parce que c'était l'usage. Je me récriai aussi sur le soldat qui devait nous accompagner toutes les fois que nous sortirions de notre bâtiment et que nous voudrions y rentrer : il me répliqua que tels étaient les ordres exprès de la cour, et qu'il ne pouvait s'en départir en aucun cas. Je le priai de permettre à nos officiers de débarquer pendant notre séjour, et à M. Banks d'aller dans la campagne pour y ramasser des plantes, mais il refusa absolument d'y consentir. Par les précautions extrêmes qu'il employait à notre égard et la sévérité des défenses qu'il nous avait imposées, je jugeai qu'il soupçonnait que nous étions venus pour commercer, et je

tâchai de le convaincre du contraire. Je lui dis que, par ordre du roi d'Angleterre, nous faisions voile vers le sud, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, phénomène astronomique très important à la navigation. Il ne put jamais m'entendre; il crut que je parlais du passage de l'étoile du nord à travers le pôle austral : ce sont là du moins les propres expressions de son interprète qui était Suédois et qui parlait très bien anglais. Je n'imaginais pas qu'il fût nécessaire de lui demander permission, pour que nos officiers et nos naturalistes pussent débarquer pendant le jour, et que je fusse en liberté moi-même quand je serais à terre. Je ne supposais point qu'il eût d'autre dessein, mais malheureusement je me trompais. Dès que j'eus pris congé de Son Excellence, je trouvai un officier qui avait ordre de me suivre partout. Je lui en demandai la raison, et il me répondit qu'on voulait par-là me faire honneur : je fis des excuses et des instances pour refuser cette offre obligeante; mais le bon vice-roi ne voulut pas m'en dispenser.

Je retournai donc à bord accompagné de cet officier : il était environ midi. MM. Banks et Solander m'attendaient avec impatience; ils ne doutaient pas que le procès-verbal des espions de la veille et ma conférence avec le vice-roi n'eussent dissipé tous les scrupules de Son Excellence, et qu'enfin

ils fussent libres de débarquer et de disposer d'eux-mêmes comme ils le voudraient. Il est facile de concevoir combien ils furent mortifiés en apprenant ce que je leur racontai; leur chagrin augmenta lorsqu'ils apprirent qu'on avait résolu de les empêcher non-seulement de résider à terre et d'aller dans la campagne, mais même de sortir du vaisseau. Le vice-roi avait ordonné que personne ne débarquerait, excepté le capitaine et les matelots dont il aurait besoin. Probablement il avait eu particulièrement en vue, dans cette défense, les passagers, qu'on avait annoncés comme des savans qui venaient faire des observations et des découvertes, et qui étaient très en état de remplir la commission qu'on disait être le but de leur voyage. Cependant MM. Banks et Solander s'habillèrent le soir et entreprirent de débarquer pour rendre une visite au vice-roi; mais ils furent arrêtés par le bateau de garde, qui était revenu avec notre pinasse, et qui tourna sans cesse autour de notre bâtiment tant que nous fûmes là. L'officier leur dit qu'il était forcé d'obéir à des ordres particuliers, qui défendaient aux passagers et à tous les officiers, excepté le capitaine, de passer outre. Après beaucoup de prières inutiles ils revinrent à bord avec bien de la répugnance et du mécontentement. Je débarquai une seconde fois, et je trouvai toujours le vice-roi inflexible : il répondait à tout ce

que je pouvais alléguer que, dans toutes les défenses qu'il nous avait faites, il obéissait au roi de Portugal, et qu'il ne pouvait pas enfreindre les instructions qu'on lui avait données.

Dans ces circonstances, plutôt que d'être prisonnier dans mon propre bateau, je me décidai à ne plus aller à terre; car l'officier qui, sous prétexte de compliment, me suivait partout lorsque j'avais débarqué, voulait aussi m'accompagner lorsque je rentrais dans le vaisseau ou que j'en voulais sortir. Pensant toujours que la vigilance scrupuleuse du vice-roi provenait d'un malentendu qu'il serait plus facile d'écarter par écrit qu'en conversation, je composai un mémoire, et M. Banks en dressa un autre, que nous lui envoyâmes. Il nous fit une réponse qui n'était point du tout satisfaisante; nous répliquâmes : ce qui occasiona entre le vice-roi et nous plusieurs autres écrits, mais toujours inutilement. Je crus que pour me justifier à l'amirauté de m'être soumis aux ordres du vice-roi je devais me mettre dans le cas d'appuyer ses défenses par la force. En envoyant notre dernière réplique, le 20 au soir, j'ordonnai à mon lieutenant, M. Hicks, de ne pas souffrir qu'on mît une sentinelle dans sa chaloupe. Lorsque l'officier qui commandait le bateau de garde s'aperçut que M. Hicks obéissait à mes ordres, il n'employa pas la voie de force, mais il le suivit jus-

qu'au lieu du débarquement pour en rendre compte au vice-roi : sur quoi son excellence refusa de recevoir le mémoire, et commanda à M. Hicks de revenir au vaisseau. En retournant à la chaloupe, il vit que pendant son absence on y avait mis une sentinelle : il ne voulut point y entrer jusqu'à ce qu'on l'en eût fait sortir. Alors l'officier exécuta par force les commandemens du vice-roi : il saisit tous les gens de la chaloupe et les fit conduire en prison par des soldats. Il nous renvoya ensuite M. Hicks, avec une escorte, sur un de ses propres bateaux. Dès qu'il m'eut fait part de cet événement, j'écrivis de nouveau au vice-roi, en redemandant ma chaloupe et mes gens; je renfermai dans ma lettre le mémoire que lui avait présenté M. Hicks, et qu'il n'avait pas accepté. J'envoyai le tout par un bas-officier, afin d'éluder la difficulté sur la sentinelle, que je n'avais jamais refusée que quand il y avait un officier breveté à bord de nos chaloupes. On lui permit de débarquer avec un soldat qui l'accompagnerait : il remit sa lettre, et on lui dit que le lendemain on y ferait réponse.

Vers les huit heures du soir, un vent du sud commença à souffler par rafales violentes et subites. Notre grande chaloupe s'en revenant précisément alors avec quatre pipes de rum, la corde qu'on lui avait jetée du vaisseau, et que tenaient les matelots, rompit; la chaloupe, chassée par les

vents, s'enfuit fort loin avec un petit esquif de M. Banks, qui était attaché à sa poupe. C'était un grand malheur, parce que la pinasse était détenue à terre, et que nous n'avions à bord d'autre chaloupe qu'un bateau à quatre rames. Cependant nous équipâmes à l'instant ce bateau pour l'envoyer au secours des deux petits bâtimens que le vent nous enlevait. Malgré tous les efforts des hommes qu'ils portaient, nous les eûmes bientôt perdus de vue : il est vrai qu'il était fort tard, et que nous ne pouvions pas voir de bien loin ; cependant nos gens apercevaient les objets à une assez grande distance pour nous convaincre que nous ne pouvions plus les aider : ce qui nous affligea, parce que nous savions qu'ils allaient donner sur un banc de rochers qui était sous le vent près de nous. Nous les attendîmes pendant quelque temps dans la plus grande inquiétude, et nous les croyions perdus, lorsque, sur les trois heures du lendemain au matin, 21, nous eûmes le plaisir de voir tous nos gens à bord du bateau. Ils nous apprirent que, la grande chaloupe étant remplie d'eau, ils l'avaient laissée amarrée à son grapin, et qu'en revenant au vaisseau ils avaient donné sur le banc de rochers : ce qui les avait obligés de couper le câble de l'esquif de M. Banks, et de le laisser flotter au gré des vents. Comme la perte de notre chaloupe, que nous avions lieu de craindre, aurait été un malheur

inexprimable pour nous, eu égard à la nature de notre expédition, j'écrivis au vice-roi, dès que je crus qu'il était visible, pour lui faire part de notre accident, et lui demander un de ses bateaux pour nous aider à retrouver le nôtre; je lui réitérai mes demandes sur la pinasse et son équipage, que je le priai de ne pas retenir plus long-temps. Après quelques délais Son Excellence jugea à propos de m'accorder l'un et l'autre, et le même jour nous eûmes le bonheur de retrouver la grande chaloupe et l'esquif avec le rum; mais tout le reste de ce qui y était fut perdu. Le 23, le vice-roi, dans sa réponse aux remontrances que je lui avais faites contre la détention de mes gens et la saisie du bateau, avoua que j'avais été traité avec peu d'égards, mais que sa conduite avait été absolument nécessaire, parce que mes officiers avaient résisté à ce qu'il déclarait ordre du roi. Quoique je lui eusse auparavant montré ma commission, il témoigna encore quelques doutes si *l'Endeavour*, vu sa structure et quelques autres circonstances, était au service de Sa Majesté Britannique. Je lui répondis par écrit que, pour dissiper tous ses soupçons, j'étais prêt à lui faire voir une seconde fois mes lettres. Je ne vins pas à bout de détruire les scrupules de Son Excellence; sa réponse à ma lettre les exprimait d'une manière encore plus claire, et accusait mes gens de contrebande. Ainsi finit notre alter-

cation verbale et par écrit avec le vice-roi de Rio-Janeiro.

Le 1er décembre, après avoir pris à bord de l'eau et d'autres provisions, j'envoyai demander au vice-roi un pilote pour remettre en mer, et il me l'accorda. Les vents nous empêchant de sortir, nous prîmes à bord une grande quantité de bœuf frais, d'ignames et de légumes pour l'équipage.

Le 5, il faisait calme tout plat : nous levâmes l'ancre et nous remorquâmes le vaisseau hors de la baie; mais, à notre grand étonnement, lorsque nous fûmes à portée de Santa-Cruz, la principale forteresse, on tira deux coups de canon sur nous : sur-le-champ nous jetâmes l'ancre et envoyâmes au fort pour en demander la raison. Nos gens rapportèrent que le commandant n'avait point reçu d'ordre pour nous laisser passer.

Nous ne fîmes pas voile avant le 7; et, lorsque nous eûmes passé le fort, le pilote demanda à être renvoyé : le bateau de garde qui rôdait autour de nous dès notre arrivée dans ce lieu jusqu'ici, ne nous avait pas quittés; enfin ils s'en allèrent l'un et l'autre. Comme M. Banks n'avait pas pu aller à terre à Rio-Janeiro, il profita de son départ pour examiner les îles voisines, dans l'une desquelles il rassembla plusieurs espèces de plantes et beaucoup d'insectes différens à l'embouchure d'un havre appelé *Raza*.

Il est à remarquer que, pendant les trois ou quatre derniers jours que nous séjournâmes dans ce port, l'air fut chargé de papillons qui étaient tous d'une seule espèce, mais en si grand nombre qu'on en voyait des milliers de chaque côté, et que la plus grande partie voltigeait sur la grande hune.

Nous restâmes dans ce parage depuis le 14 jusqu'au 7 du mois suivant, c'est-à-dire un peu plus de trois semaines. Pendant ce temps, M. Monkhouse, notre chirurgien, débarqua chaque jour pour nous acheter des provisions. Le docteur Solander alla à terre une fois; j'y allai moi-même à différentes reprises, et M. Banks pénétra dans la campagne, malgré la garde qui nous veillait. Aidé des instructions que m'ont données ces messieurs et de mes propres observations, je vais dire quelque chose de la ville et du pays qui l'environne.

*Rio de Janeiro* ou *la rivière de Janvier* a été probablement ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce saint. La ville, qui est la capitale des États portugais en Amérique, a pris son nom de la rivière qu'on devrait plutôt appeler un bras de mer, puisqu'elle ne paraît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La capitale est située sur une plaine, au bord du Rio Janeiro, à l'ouest de la baie et au pied de plusieurs autres montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre derrière elle; elle n'est point mal bâtie, et le plan

n'en est pas mal dessiné; les maisons sont communément de pierre et à deux étages, et chacune des maisons, suivant l'usage des Portugais, a un petit balcon devant les fenêtres et une jalousie devant le balcon. J'ai jugé que son circuit est d'environ trois milles; elle m'a paru aussi étendue que les plus grandes villes de province en Angleterre, sans en excepter Bristol et Liverpool. Les rues sont droites, assez larges, et coupées à angles droits; la plupart sont sur la même ligne que la citadelle appelée *Saint-Sébastien*, et bâtie sur une montagne qui commande la ville[1].

Les montagnes voisines fournissent à la ville de l'eau par le moyen d'un aquéduc[2] élevé sur deux rangs d'arches, et qu'on dit être en quelques endroits fort au-dessus du niveau des sources; l'eau est portée par des canaux à une fontaine qui se trouve dans la grande place devant le palais du vice-roi. Il y a continuellement autour de cette fontaine un grand nombre de personnes qui attendent leur tour pour puiser de l'eau, et les soldats qui sont en faction à la porte du gouverneur trou-

[1] Rio-Janeiro est sur une grande baie qui forme un des plus beaux ports de l'Amérique. Depuis Cook, c'est-à-dire vers 1808, où la cour de Lisbonne se réfugia au Brésil, une ville neuve a été bâtie à l'ouest de la ville vieille, et offre de belles rues garnies de trottoirs.

[2] L'eau arrive à Rio par ce magnifique aquéduc, semblable à celui de Lisbonne et d'une demi-lieue de longueur. Il était déjà terminé depuis vingt-neuf ans, lors du passage de Cook.

vent qu'il est très difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine est pourtant si mauvaise que nous n'en bûmes pas avec plaisir, quoique nous fussions en mer depuis deux mois, et que pendant ce temps nous eussions été réduits à celle de nos tonneaux qui était presque toujours sale. Il y a dans quelques parties de la ville une eau de meilleure qualité, mais je n'ai pas pu savoir par quels moyens elle y arrivait.

Les églises y sont fort belles, et l'appareil religieux à Rio-Janeiro est plus rempli d'ostentation que dans aucun pays catholique de l'Europe. L'une des paroisses fait chaque jour une procession, où l'on étale différentes bannières très magnifiques et très précieuses : à tous les coins de rues il y a des mendians qui récitent des prières en grande cérémonie.

Les habitans de Rio-Janeiro peuvent faire leurs dévotions à tous les saints du calendrier, sans attendre qu'il y ait une procession : devant presque toutes les maisons, il y a une petite niche garnie d'un vitrage où l'on va implorer les secours de ces puissances tutélaires; et dans la crainte qu'on ne les oublie en ne les voyant plus, une lampe brûle continuellement pendant la nuit devant ces tabernacles. On ne peut pas accuser les habitans de tiédeur dans leurs dévotions; ils récitent des prières et chantent des hymnes devant ces saints avec tant

de véhémence, que, dans la nuit, on les entendait très distinctement de notre vaisseau, quoiqu'il fût éloigné de plus d'un demi-mille de la ville.

Afin d'empêcher les habitans de Rio-Janeiro de voyager dans la campagne et de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or et des diamans, le vice-roi est le maître de fixer des bornes à peu de milles de distance de la ville, et personne ne peut les passer. [1] Ces richesses sont en si grande abondance que, sans cette précaution, le gouvernement ne pourrait pas s'en assurer la propriété. Des gardes font patrouille autour de ces limites, et ils saisissent et mettent en prison sur-le-champ quiconque est trouvé au-delà, quand même cet homme ignorerait s'il transgresse les ordonnances.

La population de Rio-Janeiro, qui est considérable, est composée de Portugais, de nègres et de naturels du pays. La ville contient, à ce qu'on dit, 37,000 blancs et 629,000 noirs, dont plusieurs sont libres, c'est-à-dire 666,000 hommes [2]. Par ce calcul, il y aurait dix-sept nègres pour un blanc.

Les habitans se comportent envers les troupes régulières avec beaucoup d'humilité et de soumission. On m'a dit que si quelqu'un manquait d'ôter

[1] Il y a encore aujourd'hui des interdictions de ce genre, mais elles sont fixées par des lois.

[2] Ce nombre est bien exagéré. En tout cas aujourd'hui, la population de la ville de Rio-Janeiro n'est évaluée qu'à 150,000 âmes, noirs et blancs compris.

son chapeau lorsqu'il rencontre un officier, il serait assommé sur-le-champ. Tant d'arrogance et de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers tous les étrangers qui ont un air au-dessus du commun. La subordination des officiers eux-mêmes à l'égard du vice-roi est accompagnée de circonstances également mortifiantes : ils sont obligés de se rendre chez lui trois fois par jour pour prendre ses ordres; il leur répond toujours : « Il n'y a rien de nouveau. » On m'a assuré qu'on leur imposait cette obligation servile afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne.

Chacun conviendra, je pense, que les femmes des colonies espagnoles et portugaises dans l'Amérique méridionale accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civilisés de la terre. Quelques personnes ont si mauvaise opinion des femmes de Rio-Janeiro, qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une seule honnête parmi elles. Cette condamnation est sûrement trop générale; mais l'expérience qu'acquit le docteur Solander pendant qu'il y séjourna ne lui a pas donné une grande idée de leur chasteté. Il m'a dit qu'à la nuit tombante elles paraissaient aux fenêtres, seules ou avec d'autres femmes, et que, pour distinguer les hommes qu'elles aimaient et qui passaient dans la rue, elles leur jetaient des bouquets; que lui et deux Anglais de sa compagnie avaient

reçu un si grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de la promenade, qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étaient remplis de fleurs. Il faut avoir égard aux coutumes locales; ce qui est regardé dans un pays comme une familiarité indécente, n'est dans un autre qu'un simple acte de politesse. Je ne m'étendrai donc pas sur le fait que je viens de rapporter; je me contenterai de dire qu'il est constant.

Je n'affirmerai pas qu'il se commet fréquemment des assassinats à Rio-Janeiro; mais les églises offrent un asile au criminel, et notre cuisinier regardant un jour deux hommes qui semblaient parler ensemble amicalement, l'un d'eux tira tout à coup un canif et le plongea dans le sein de l'autre: celui-ci ne tombant pas du premier coup, l'assassin le perça d'un second et s'enfuit. Quelques nègres qui avaient aussi été témoins de l'événement le poursuivirent; mais je n'ai pas appris s'il s'échappa ou s'il fut arrêté.

Le peu de pays que nous avons vu dans les environs de la ville est on ne peut pas plus beau[1]. Les endroits les plus sauvages sont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le nombre et la

[1] Les environs de Rio sont en effet renommés par les tableaux qu'y présente la nature. Entre les lieux les plus remarquables on cite Boa-Vista, maison de plaisance de l'empereur, élevée sur une petite hauteur d'où l'œil s'étend sur toute la baie.

beauté surpassent celles des jardins les plus élégans de l'Angleterre.

On trouve sur les arbres et les buissons une multitude presque infinie d'oiseaux, dont la plupart sont couverts de plumages très brillans : on distingue surtout le colibri. Les insectes n'y sont pas moins abondans, et quelques-uns sont très beaux; ils sont plus agiles que ceux d'Europe. Cette observation doit s'entendre surtout des papillons qui volent ordinairement autour des sommets des arbres, et qu'il est par conséquent difficile d'attraper, excepté lorsqu'il s'élève un vent de mer fort, car alors ils se rapprochent de terre.

Les bords de la mer et des ruisseaux qui arrosent ce pays sont chargés de petits crabes; les uns ont les pates très larges, les autres les ont extraordinairement petites. Cette différence distingue, à ce qu'on dit, les sexes : les crabes qui ont de grandes pates sont les mâles.

Nous vîmes peu de terres cultivées : la plupart étaient en friche, et il nous parut que, pour le reste, on y employait peu de soin et de travail. Ils ont de petits jardins où la plus grande partie de nos légumes d'Europe sont cultivés, surtout des choux, des pois, des fèves, des haricots, des turneps et des navets : ces légumes sont inférieurs aux nôtres. Le sol produit aussi des melons d'eau, des pommes de pin, des melons musqués, des oranges,

des citrons, des bananes, des manjos, des mammaïs, des noix d'acajou, des noix, des jambos de deux espèces, dont l'une porte un petit fruit noir; des cocos, des noix de palmier de deux espèces, l'une large et l'autre ronde, et des dattes. C'était la saison de tous ces fruits lorsque nous étions à Rio-Janeiro.

Les melons d'eau et les oranges sont, dans leur espèce, les meilleurs de tous ces fruits; les pommes de pin sont fort inférieures à celles que j'ai mangées en Angleterre : elles sont, il est vrai, plus fondantes et plus douces, mais elles n'ont point de saveur. Je crois qu'elles sont indigènes dans ce pays, quoique nous n'ayons pas ouï dire qu'on en trouvât de sauvages. On fait très peu attention à ces pommiers, qu'on plante indifféremment dans toutes les saisons, au milieu des légumes. Les melons que nous goûtâmes étaient encore plus mauvais : ils étaient farineux et insipides; mais les melons d'eau y sont excellens: nous leur trouvâmes une saveur et un degré d'acide que les nôtres n'ont pas. Nous y vîmes encore plusieurs espèces de poires et quelques fruits d'Europe, surtout la pomme et la pêche; mais les uns et les autres étaient sans suc et sans goût. Il croît dans les jardins des ignames et du mandihoca, qu'aux îles de l'Amérique on appelle *cassava* ou *cassave*. Nous avons observé plus haut que les gens du pays donnent à

la farine le nom de *farinha de pao*. Le sol produit du tabac et du sucre, mais point de blé : les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du Portugal, et qui se vend un schelling la livre, quoiqu'en général elle se soit gâtée dans le passage. M. Banks pense que toutes les productions de nos îles de l'Amérique croîtraient dans cette partie du Brésil : cependant les habitans tirent leur café et leur chocolat de Lisbonne.

La plupart des terres que nous avons vues dans les campagnes sont mises en pâturages. On y fait paître de nombreux bestiaux, mais qui sont si maigres, qu'un Anglais aurait de la peine à en manger. L'herbe, qui consiste principalement en cresson, est fort courte. Les chevaux et les moutons peuvent la brouter, mais il n'en est pas de même des bêtes, qui trouveraient difficilement de quoi s'y nourrir.

Le pays pourrait produire plusieurs drogues utiles: excepté le pareira brava et le baume de copahu, qui sont excellens et qui se vendent à très bas prix, nous n'en trouvâmes point d'autres dans les boutiques des apothicaires. Le commerce des drogues et des bois de teinture se fait probablement au nord du Brésil: nous n'en aperçûmes aucune trace à Rio-Janeiro.

Nous n'avons pas reconnu d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui servent ici de

voitures, comme on emploie les chaises à porteur parmi nous. Ce sont les Américains qui les fabriquent presque tous.

Il ne nous a pas été possible d'apprendre en quel endroit et à quelle distance de Rio-Janeiro sont les mines; elles font la richesse de la ville. On en cache la situation avec des précautions extrêmes, et il y a des soldats qui font continuellement la garde sur les chemins qui y conduisent. Excepté ceux qui y sont employés, personne ne peut les voir. La curiosité la plus forte excite rarement à l'entreprendre; car on pend sur-le-champ au premier arbre quiconque est trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une manière incontestable qu'il y avait affaire [1].

On tire sûrement beaucoup d'or de ces mines. Les travailleurs y courent de si grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. On importe annuellement 40,000 nègres au compte du roi pour fouiller les mines.

Il y a des mines si remplies de pierres précieuses, qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an. On envoie pour cela des ouvriers qui y restent un mois, plus ou moins; ils reviennent après en avoir ramassé la quantité fixée

[1] Il n'y a plus aujourd'hui de mystère à cet égard, et les curieux n'ont plus rien à redouter.

par le gouvernement, et quiconque, avant l'année suivante, est trouvé dans ces précieux districts, sous quelque prétexte que ce soit, est sur-le-champ mis à mort.

Les pierres qu'on y trouve sont des diamans, des topazes de plusieurs espèces et des améthystes. Nous n'avons vu aucun diamant. Le vice-roi en a chez lui un très grand nombre, qu'il vend au nom du roi de Portugal, mais aussi cher qu'en Europe. M. Banks acheta des topazes et des améthystes pour servir d'échantillons. Il y a trois espèces de topazes qui ont une valeur très différente. On les achète grandes et petites, bonnes ou mauvaises, par *octavos*, c'est-à-dire la huitième partie d'une once. Les meilleures coûtent 4 schellings[1]. Il est défendu aux sujets du roi, sous des peines très sévères, de faire le commerce de ces pierreries. Les ouvriers qui taillent ces pierres sont esclaves.

La monnaie courante à Rio-Janeiro est celle du Portugal, qui consiste principalement en pièces de 36 schellings. On frappe aussi dans la ville des pièces d'or et d'argent. Les monnaies d'argent sont d'un titre fort bas, et on les appelle *petacks*. Il y en a de différentes valeurs, qu'on distingue aisément par le nombre de réaux marqué sur l'un des revers. Il y a encore une monnaie de cuivre, comme celle du Portugal, qui vaut depuis 5 jusqu'à 10

[1] 4 fr. 80 cent. Le schelling vaut 1 fr. 20 cent.

réaux. Le réal est une monnaie de compte de ce royaume, dont dix valent environ un sou et demi de France.

Le port de Rio-Janeiro est situé à l'ouest-nord-ouest, à dix-huit lieues du cap Frio. On le distingue par une montagne en pain de sucre placée à l'extrémité occidentale de la baie. Comme toute la côte est très élevée et forme plusieurs pics, on reconnaît plus sûrement l'entrée du havre par les îles qui sont situées vis-à-vis, et dont l'une, appelée *Rodonda,* qui est haute et ronde comme une meule de foin, se trouve à deux lieues et demie au sud-ouest de l'entrée de la baie. Les deux premières îles qu'on rencontre en venant de l'est ou du cap Frio semblent des rochers : elles sont près l'une de l'autre à environ quatre milles de la côte. A trois lieues à l'ouest de celles-ci il y en a deux autres qui sont également voisines; elles sont placées en dehors de la baie du côté oriental et tout près de la côte. Le havre est bon ; l'entrée n'en est pas large ; mais tous les jours, depuis dix heures ou midi jusqu'au soleil couchant, le vent de mer y souffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à mesure qu'on approche de la ville, et il peut contenir la plus grande flotte par cinq ou six brasses d'eau, fond de vase. L'entrée du havre, dans la partie la plus étroite, est défendue par deux forts. Le principal est celui de

Santa-Cruz, situé à la pointe orientale de la baie : nous en avons parlé plus haut. On appelle *fort Lozia* celui qui est sur la pointe occidentale. Il est bâti sur un rocher qui entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille. Le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque fort le fond est embarrassé par des rochers détachés : il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux et le reflux de la marée y ont une force considérable, et l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais. Il n'est pas sûr d'y mettre à l'ancre, parce que c'est un fond de rochers; mais on peut éviter tout péril en se tenant au milieu du canal.

Jamais nous n'avons vu une plus grande variété de poissons que dans la rivière de Janeiro et sur toute la côte. Il se passait rarement un jour sans qu'on en apportât une ou plusieurs espèces nouvelles à M. Banks. La baie est très propre à la pêche ; elle est remplie de petites îles et de pointes de terre avec un fond bas, où l'on peut facilement conduire la seine. Hors de la baie la mer abonde en dauphins et en grands maquereaux de différentes sortes, qui mordent très promptement à l'hameçon, et les habitans sont dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

Quoique le climat soit chaud, le pays est très

sain à Rio-Janeiro. Pendant que nous y séjournâmes le thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de 83 degrés [1]. Nous eûmes cependant des pluies fréquentes, et un jour un vent assez fort.

Les vaisseaux prennent de l'eau à la fontaine de la grande place, quoique j'aie observé plus haut qu'elle n'est pas bonne. Ils débarquent leurs tonneaux sur une grève unie et sablonneuse qui n'est pas à plus de cent verges de la fontaine.

Rio-Janeiro est un très bon lieu de relâche pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraîchissemens. Le havre est commode et sûr. Excepté le pain et la farine de froment, on peut s'y procurer aisément des provisions. Pour suppléer au défaut du pain il y a des ignames et de la cassave en abondance. On y achète du bœuf frais ou salé pour environ 4 sous de France la livre. J'ai remarqué déjà qu'il était très maigre. Les habitans salent ici leur bœuf en ôtant les os et en le coupant en larges tranches, mais minces, qu'ils saupoudrent ensuite de sel et qu'ils font sécher à l'ombre. Si on le tient sec il conserve sa bonté pendant long-temps à la mer. Il est rare de s'y procurer du mouton. Les cochons et la volaille sont chers. Le jardinage et les fruits sont très communs, mais, excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achète du rum, des sucres et des mélasses excellens, à un prix rai-

[1] 83 degrés Fahrenheit répondent à environ 23 degrés Réaumur.

sonnable. Le tabac est à bas prix, mais il est de mauvaise qualité. Il y a un chantier pour la construction des vaisseaux, et un ponton pour les mettre à la bande; car, comme la marée ne s'élève jamais au-dessus de six pieds, il n'y a pas d'autre manière de visiter la quille.

Quand le bateau qui avait été envoyé à terre revint, nous montâmes à bord et nous remîmes en mer.

## § 3.

Passage de Rio-Janeiro à l'entrée du détroit de Le Maire. Description des habitans de la Terre de Feu.

Le 9 décembre 1768 nous observâmes que la mer était couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre, dont plusieurs avaient un mille de long, et trois ou quatre cents verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainsi colorée, et nous trouvâmes qu'elle était remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointe et d'une couleur jaunâtre. Il n'y en avait aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope ils paraissaient être des faisceaux de petites fibres entrelacées les unes dans les autres, et assez semblables au *nidus* de ces mouches aquatiques appelées *caddices*, du genre des *phryganea*. MM. Banks et Solander ne purent pas deviner si c'étaient des substances animales ou végétales, ni

quelles étaient leur origine et leur destination. On avait remarqué le même phénomène auparavant, lorsque nous reconnûmes pour la première fois le continent de l'Amérique méridionale.

Le 11 nous prîmes à l'hameçon un goulu de mer, et pendant que nous l'examinions nous lui vîmes pousser en dehors et retirer à plusieurs reprises une partie de son corps, que nous jugeâmes être son estomac : c'était une femelle; et après que nous l'eûmes ouverte on tira de son ventre six petits, dont cinq nagèrent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau : le sixième nous parut mort depuis quelque temps.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 30; nous nous préparions au mauvais temps que nous attendions dans peu. Le 30, nous parcourûmes un espace de cent soixante milles, mesurés par le lock, à travers une quantité prodigieuse d'insectes de terre de différentes espèces, dont quelques-uns volaient, et dont la plupart étaient sur la mer.

Le 3 janvier 1769, étant au 4e degré 17 minutes de latitude méridionale, et au 61e degré 29 minutes 45 secondes de longitude ouest, occupés à voir si nous n'apercevrions pas l'île de Pepys, nous crûmes pendant quelque temps voir une terre à l'est, et nous y courûmes. Il se passa plus de deux heures et demie avant que nous fussions convaincus que

nous n'avions rien vu que cette espèce de brouillard appelé par les marins *terre de brume*.

Les gens de l'équipage commençaient à se plaindre du froid, et chacun d'eux reçut ce qu'on nomme une *jaquette magellanique*, et une paire de grandes chausses. La jaquette est faite d'une étoffe de laine épaisse, appelée *fearnought*, et qui est fournie par le gouvernement. Nous vîmes, de temps à autre, un grand nombre de pinguins, d'albatros, de veaux marins, de baleines et de marsouins. Le 11, après avoir passé les îles Falkland, nous découvrîmes à la distance d'environ quatre lieues la côte de la Terre de Feu, qui s'étendait de l'ouest au sud-est. En longeant la côte sud-est, à la distance de deux ou trois lieues, nous aperçûmes de la fumée en plusieurs endroits : c'était probablement un signal dont voulaient se servir les naturels du pays, car elle ne parut plus après que nous eûmes passé. Nous reconnûmes le même jour que le vaisseau s'était écarté de près d'un degré de longitude à l'ouest du lock; ce qui, à cette latitude, fait 35 minutes de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'ouest, et qui peut être causé par le courant occidental qui vient en tournant le cap Horn, à travers le détroit de Le Maire, et l'entrée du détroit de Magellan.

Nous continuâmes à ranger la côte, et, le 14,

nous entrâmes dans le détroit de Le Maire. La marée montant contre nous nous chassait avec beaucoup de violence; les flots étaient si élevés à la hauteur du cap San-Diego, qu'on eût dit que les vagues frappaient sur un banc de rochers. Vers midi nous arrivâmes près de terre, entre le cap San-Diego et le cap Saint-Vincent, où je voulus jeter l'ancre; mais, trouvant partout fond de rochers, et la sonde variant depuis vingt-deux jusqu'à trente brasses, j'envoyai notre maître pour examiner une petite anse qui était à peu de distance de là, à l'ouest du cap Saint-Vincent; il me rapporta qu'il y avait un mouillage par quatre brasses bon fond tout près du côté oriental du premier mondrain, à l'est du cap Saint-Vincent et à l'entrée de l'anse, à laquelle je donnai le nom de *baie de Vincent;* devant ce mouillage, il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goëmons, mais j'appris que la sonde y rapportait huit ou neuf brasses.

On regardera probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paraissent au-dessus de la surface de la mer; mais les plantes, qui croissent sur les fonds de roche de ces parages, sont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long, et quelques-unes des tiges en ont plus de cent vingt, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses

que le pouce. MM. Banks et Solander en examinèrent plusieurs; en les mesurant à la brasse, nous en trouvâmes quatorze, c'est-à-dire quatre-vingt-quatre pieds. Comme elles ne s'élevaient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisaient un angle très aigu avec le fond, nous jugeâmes qu'elles étaient au moins plus longues de la moitié. MM. Banks et Solander appelèrent cette plante *fucus giganteus*.

Sur le rapport du maître de l'équipage, je gouvernai vers l'anse; mais, sans trop me fier à ce qu'il m'avait dit, je continuai à sonder, et je ne trouvai que quatre brasses sur un des bancs de rochers; je conclus que je ne pouvais pas sans risque mettre à l'ancre, et je me déterminai à chercher dans le détroit quelque port où nous pussions faire provision du bois et de l'eau dont nous avions besoin.

MM. Banks et Solander voulant aller à terre, j'envoyai une chaloupe pour les y conduire eux et leurs gens, et je me tins avec le vaisseau aussi près de la côte qu'il me fut possible.

Ils y restèrent quatre heures et ils s'en revinrent sur les neuf heures du soir, avec plus de cent plantes et fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux botanistes d'Europe. Il trouvèrent le pays des environs de la baie en général uni; le fond surtout formait une plaine couverte d'herbes, dont on pou-

vait facilement faire une grande quantité de foin : ils trouvèrent aussi de l'eau, du bois et des oiseaux en abondance. Entre autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de Winter, espèce de cannelle, appelée *winterranea aromatics ;* on la distingue aisément à sa feuille large ressemblant à celle du laurier, d'un vert pâle en dehors et bleuâtre en dedans. Les naturalistes connaissent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton pointu; on peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie, et elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage et de plantes anti-scorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup : ce sont une espèce de bouleau, appelée *betula antarctica.* La tige a trente ou quarante pieds de long et deux ou trois pieds de diamètre, et l'on pourrait au besoin en faire des mâts de perroquet : la feuille en est petite, le bois blanc, et il se fend très droit. Nous y ajouterons une espèce de canneberges, rouges et blanches, qu'on y voit en grande quantité.

Les personnes qui avaient débarqué ne virent aucun des habitans, mais ils rencontrèrent deux de leurs huttes abandonnées, l'une dans un bois épais, et l'autre sur le bord de la côte.

Nous remontâmes la chaloupe à bord, et nous fîmes voile dans le détroit. A trois heures du ma-

tin, le 15, je mis à l'ancre devant une petite anse que nous prîmes pour le port Maurice. Deux des naturels du pays vinrent sur le rivage attendre notre débarquement. Il y avait si peu d'abri en cet endroit que je ne voulus pas y descendre : nous mîmes à la voile à dix heures, et les Américains se retirèrent dans les bois.

A deux heures après midi nous jetâmes l'ancre dans la baie de Bon-Succès, et après dîner j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, pour chercher une aiguade et parler aux habitans, dont plusieurs s'étaient montrés à nous. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage de l'autre côté de la baie; et, en voyant que nous étions au nombre de dix ou douze, ils s'en allèrent. MM. Banks et Solander avancèrent environ cent verges devant nous; sur quoi deux Américains revinrent, et, après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'assirent. Aussitôt que MM. Banks et Solander les eurent atteints, ils se levèrent; et chacun d'eux jeta un petit bâton qu'il avait à la main entre lui et les étrangers : nous crûmes que c'était une manière de quitter leurs armes en signe de paix. Alors les Américains s'en retournèrent avec vitesse vers leurs compagnons qui s'étaient arrêtés à environ cinquante verges par derrière. Ils firent signe de les suivre à MM. Banks et Solander, qui, s'étant rendus à cette invitation, reçurent de leur part plu-

sieurs marques grossières d'amitié. On leur donna quelques rubans et des grains de verre, qui leur firent beaucoup de plaisir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à la conversation, telle qu'elle pouvait être entre gens qui ne s'entendaient que par signes. Trois d'entre eux accompagnèrent MM. Banks et Solander jusqu'au vaisseau. Lorsqu'ils furent à bord, un d'eux, que nous prîmes pour un prêtre, fit les mêmes cérémonies que décrit M. de Bougainville, et qu'il regarde comme un exorcisme. A mesure qu'il parcourait le bâtiment, ou lorsque quelque chose qu'il n'avait pas encore vu attirait son attention, il poussait pendant quelques minutes des cris de toutes ses forces, sans diriger sa voix ni vers nous ni vers ses compagnons.

Ils mangèrent un peu de pain et de bœuf, mais, à ce qu'il nous parut, sans beaucoup de plaisir, quoiqu'ils emportassent ce que nous leur donnions et ce qu'ils ne mangeaient pas : ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin ni d'eau-de-vie ; ils portèrent le verre à leur bouche, et, après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curiosité semble être une des passions en petit nombre qui distinguent l'homme de la brute ; mais ces Américains étaient peu curieux : ils allaient d'un endroit du vaisseau à l'autre, et regardaient tous les objets différens

qui se présentaient à eux, sans témoigner de l'étonnement ni du plaisir; car les cris de l'exorciste n'exprimaient ni l'un ni l'autre.

Après avoir resté environ deux heures à bord, ils nous firent signe qu'ils avaient envie de s'en aller. On équipa sur-le-champ une chaloupe, et M. Banks jugea à propos de les accompagner. Il les débarqua sains et saufs, et les reconduisit vers leurs compagnons, parmi lesquels il remarqua la même indifférence que nous avions observée dans ceux qui étaient venus nous voir. Les uns n'étaient point empressés à raconter ce qu'ils avaient vu et comment ils avaient été traités, et les autres ne paraissaient pas plus curieux de les entendre : une demi-heure après, M. Banks revint au vaisseau, et les Américains quittèrent la côte.

## § 4.

### Voyage à une montagne pour chercher des plantes.

Le 16 de grand matin, MM. Banks et Solander, accompagnés du chirurgien M. Monkhouse, de M. Green, l'astronome, de leurs gens et de deux matelots, pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaisseau avec l'intention de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourraient, et de s'en revenir le soir. La montagne,

vue à une certaine distance, semblait être formée d'une partie de bois, d'une plaine, et plus haut d'un rocher entièrement pelé. M. Banks voulait traverser le bois, dans l'espérance de trouver au-delà de quoi se dédommager des peines qu'il se donnerait, et de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun botaniste n'avait encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage sablonneuse et située à l'ouest de l'endroit où nous faisions de l'eau, et ils continuèrent à monter jusqu'à trois heures après midi sans trouver aucun sentier, et sans pouvoir arriver à la vue du terrain qu'ils voulaient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avaient pris pour une plaine : ils furent très mortifiés de reconnaître que c'était un terrain marécageux couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étaient obligés de lever la jambe à chaque pas, et ils enfonçaient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine et la difficulté d'un pareil voyage, le temps, qui jusqu'alors avait été aussi beau que dans nos jours du mois de mai, devint nébuleux et froid, avec des bouffées d'un vent très piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue ils allèrent en avant avec courage ; ils croyaient avoir passé le plus mauvais chemin,

et n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avaient aperçu. Ils étaient à peu près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui était impossible de se traîner plus loin; on alluma du feu, et ceux qui étaient les plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du malade. MM. Banks et Solander, M. Green et M. Monkhouse continuèrent leur route, et dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes ils eurent de quoi satisfaire leur attente: ils trouvèrent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid était devenu très vif : la neige tombait en plus grande abondance, et le jour était si fort avancé qu'il n'était pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'était un parti bien désagréable et bien dangereux que de passer la nuit sur cette montagne et dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, et ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendaient d'eux.

MM. Banks et Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes et à profiter d'une occasion qu'ils avaient achetée par tant de dangers; pendant ce temps ils renvoyèrent M. Green et M. Monkhouse

vers M. Buchan et les personnes qui étaient restées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils se proposèrent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paraissait pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, et au sortir duquel ils se mettraient à l'abri dans le bois où ils pourraient bâtir une hutte et allumer du feu. Comme ils n'avaient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur semblait facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous ; et quoiqu'on souffrît du froid, tous étaient alertes et bien portans : M. Buchan lui-même avait recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pouvait espérer. Il était près de huit heures du soir, mais il faisait encore assez de jour, et l'on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile.

Le docteur Solander, qui avait traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwège, savait bien qu'un grand froid, surtout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur et un engourdissement presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, et quelque soulagement qu'ils espérassent dans le

repos. Quiconque s'assiéra, leur dit-il, s'endormira, et celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant. Ils étaient toujours sur le rocher et n'avaient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avait tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières et des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, et ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avait aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveraient convenable, et lui-même, avec quatre autres, demeura avec le docteur et Richmond qu'on fit marcher partie de gré et partie de force; mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières et aux instances, tout fut sans effet: quand on disait à Richmond que, s'il s'arrêtait, il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne désirait rien autre chose que de se reposer et de

mourir. Le docteur ne renonçait pas aussi formellement à la vie : il disait qu'il voulait bien aller, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde que s'endormir et périr étaient la même chose. M. Banks et les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laissèrent se coucher, soutenus en partie sur les broussailles, et l'un et l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

Bientôt après quelques-uns de ceux qui avaient été envoyés en avant revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille de là. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, et heureusement il y réussit; mais, quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses membres, et tous ses muscles étaient si contractés que ses souliers tombaient de ses pieds. Il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourrait lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir et un matelot qui semblaient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seraient suffisamment réchauffés; il parvint enfin avec beaucoup de peine

à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étaient reposés et réchauffés, espérant qu'ils pourraient, avec le secours de ceux qui étaient restés derrière, rapporter Richmond, quand même il serait impossible de le réveiller; mais environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls : ils dirent qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avait laissé Richmond, qu'ils n'y avaient trouvé personne, et que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avait point répondu.

Ce récit fut une cause d'étonnement et de chagrin, particulièrement pour M. Banks, qui ne pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant on se souvint qu'une bouteille de rum, qui faisait toute la provision de la compagnie, était demeurée dans le havresac d'un des absens, et l'on conjectura que le noir et le matelot, qu'on avait laissés avec Richmond, s'étaient servis de ce moyen pour réveiller Richmond et pour se tenir en haleine, et que tous trois en ayant bu un peu trop s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'attendre le secours et les guides qu'on leur avait promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber et duré deux heures entières, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande sa-

tisfaction de ceux qui étaient autour du feu, on entendit des cris.

M. Banks et quatre autres se détachèrent sur-le-champ, et trouvèrent le matelot n'ayant que la force qu'il lui fallait pour se soutenir en chancelant, et pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu; et à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond était debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon était étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre. On fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, et on essaya d'y porter ces deux hommes. Tous les efforts furent inutiles : la nuit était extrêmement noire; la neige était très haute, et il leur était très difficile de se faire un chemin à travers les broussailles et sur un terrain marécageux, où chacun d'eux faisait des chutes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui était sur terre, celle qui tombait encore du ciel et celle que les arbres laissaient tomber à gros flocons les mettait dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit, ou d'y en porter de celui qu'ils avaient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait

un lit de petites branches d'arbres, et les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige et au froid pendant une heure et demie, quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore été saisis du froid commencèrent à perdre le sentiment. Entre autres, Briscoe, un des domestiques de M. Banks, se trouva si mal qu'on crut qu'il mourrait avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, et passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'était encore davantage par le souvenir de ce qui s'était passé, et par l'incertitude de ce qui les attendait. De douze hommes qui étaient partis le matin pleins de vigueur et de santé, deux étaient regardés comme morts; un autre était si mal qu'on doutait beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, et un quatrième, M. Buchan, était menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avait essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étaient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin; il leur fallait traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer et d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étaient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restait pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avaient tué en se mettant en marche, et qui, partagé également,

ne pouvait fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savaient comment ils pourraient soutenir le froid si la neige continuait ; il jugeaient de la durée de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étaient alors au milieu de l'été, le 21 décembre étant le plus long jour dans cette partie du monde ; et tout devait leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwège ni en Laponie dans la même saison de l'année.

La pointe du jour commençant à paraître, en jetant les yeux de tous côtés ils ne virent rien que de la neige qui leur paraissait aussi épaisse sur les arbres que sur le terrain, et de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoraient combien cette situation pouvait durer, et ils avaient trop raison de craindre de ne pouvoir sortir de cette horrible forêt, et d'y périr de faim et de froid.

Ils avaient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut en distinguant le lieu du lever du soleil au travers des nuages, qui commençaient à devenir un peu moins épais et à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux qu'ils

avaient laissés ensevelis sous des branches d'arbres vivaient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, et revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étaient morts.

Quoique le ciel se nettoyât toujours davantage, la neige continuait à tomber avec tant d'abondance qu'ils n'osaient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le temps, et bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons, signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoe était encore très mal, mais il dit qu'il se croyait en état de marcher; M. Buchan était beaucoup mieux que ni lui ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étaient cependant pressés par la faim, qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir il fut convenu unanimement qu'on mangerait le vautour : il fut plumé, et, comme on jugea qu'il serait plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit neuf portions, que chacun accommoda à sa fantaisie. Après ce repas, qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il était dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit

heures ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, et beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient fait en partant du navire ils s'aperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, joie dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avais senties en ne les voyant pas revenir le même jour.

## § 5.

Passage du détroit de Le Maire. Description ultérieure des habitans et des productions de la Terre de Feu.

Le 18 et le 19 la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois et de l'eau; mais le 20, le vent étant moins fort, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, et MM. Banks et Solander y allèrent aussi. Ils débarquèrent au fond de la baie, et, tandis que mes gens étaient occupés à couper des broussailles, ils poursuivirent leur grand objet, l'étude de la nature, et recueillirent beaucoup de plantes et de coquilles entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord, et retour-

nèrent ensuite dans le dessein de voir un village américain qu'on avait dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouvèrent qu'on ne les avait pas trompés sur la distance ; ils s'en approchèrent par un chemin qui leur parut être fréquenté : cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver, parce qu'ils enfonçaient souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Lorsqu'ils furent à une petite distance de l'endroit, deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorsqu'ils les eurent joints ils se mirent à crier comme ils avaient fait dans le vaisseau, sans s'adresser ni aux Anglais ni à leurs compagnons, et, ayant continué ces étranges cris pendant quelque temps, ils conduisirent nos gens au village, qui était situé sur une colline aride et couverte d'arbres, auxquels la main de l'homme ne paraît pas avoir jamais touché.

Le village consiste en une douzaine de huttes de la structure la plus grossière qu'on puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns sur les autres par leurs sommets, et formant une espèce de cône semblable à nos ruches. Elles étaient couvertes du côté du vent par quelques branchages et par une espèce de foin ; du côté sous le vent il y avait une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, et qui servait de porte et de cheminée. Ces huttes

étaient construites comme celles que nous avions vues dans la baie de Saint-Vincent, et dans l'une desquelles nous avions trouvé encore des restes de feu. Il n'y avait aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin répandu à terre servait à la fois de siéges et de lits. De tous les ustensiles que l'adresse et le besoin ont introduits parmi les autres nations de sauvages, ceux-ci n'avaient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, et la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

Les habitans de ce village formaient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes et de tout âge. Ils sont d'une couleur approchant de la rouille de fer mêlée avec de l'huile: ils ont de longs cheveux noirs. Les hommes sont gros et mal faits : leur stature est de cinq pieds huit ou dix pouces. Les femmes sont plus petites et ne passent guère cinq pieds. Toute leur parure consiste dans une peau de guanaque ou de veau marin, jetée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds et qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville, et un petit tablier qui tient lieu aux femmes de la feuille de figuier. Les hommes portent leur manteau ouvert; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie. Mais quoiqu'elles soient à peu près nues, elles ont un grand désir

de paraître belles. Elles peignent leur visage, les parties voisines des yeux communément en blanc, et le reste en lignes horizontales rouges et noires; mais tous les visages sont peints différemment. Il paraît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche et de soin dans certaines occasions.

Les deux Américains qui faisaient à MM. Banks et Solander les honneurs du village avaient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens, ce qui faisait un coup d'œil fort extraordinaire. Les hommes et les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles et des os. Les femmes en ont au poignet et au bas de la jambe; les hommes au poignet seulement; mais en revanche ils portent autour de la tête une espèce de réseau composé de fil brun. Ils paraissaient attacher une valeur très grande à tout ce qui est rouge, et préféraient un de nos grains de verroterie même à un couteau ou à une hache.

Leur langage est en grande partie guttural, et ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cependant des mots qui seraient regardés comme doux dans les langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks

apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets et l'eau. Quand ils voulaient avoir de ces grains au lieu de rubans et d'autres bagatelles, ils prononçaient le mot *halleca;* et quand ils vinrent à bord du vaisseau et qu'ils nous demandaient par signes où était l'eau, ils faisaient le geste de boire, et, montrant ou les tonneaux ou leur place, ils criaient *oodâ.*

Il ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages, car, quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu et barbelé dans l'autre et un sac sur le dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, et les mettent dans le panier, qu'elles vident ensuite dans le sac.

Leurs armes, qui consistent en un arc et des flèches, sont la seule chose que nous ayons trouvée chez ces sauvages qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc était assez bien fait, et les flèches étaient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles étaient de bois très bien poli, et la pointe était de verre ou de silex, barbelée, taillée et ajustée avec une grande adresse. Nous vîmes aussi chez eux plusieurs morceaux de verre et de cailloux non

travaillés, et quelques marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps et des toiles. Nous pouvons en conclure que ces peuples voyagent du côté du nord, puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au sud jusqu'à cette partie de la Terre de Feu. Nous observâmes aussi qu'ils ne montraient aucune surprise lorsque nous nous servions de nos armes à feu, dont ils paraissaient connaître fort bien l'usage; car un jour quelques-uns d'entre eux, retournant du vaisseau à terre dans la chaloupe, firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivait.

M. de Bougainville, qui, au mois de janvier 1768, précisément une année avant notre arrivée, avait débarqué sur cette côte au 53e degré 40 minutes 41 secondes de latitude, avait donné à ce peuple, entre autres choses, des morceaux de verre. Il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'avisa d'en avaler un morceau, et qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les soins que prit le chirurgien ne purent le sauver. L'aumônier français fut plus heureux dans l'exercice de ses fonctions, car il trouva le moyen de lui administrer le baptême à la dérobée, et si subtilement, que les parens de l'enfant ne s'en aperçurent pas. Le verre que nous vîmes parmi eux pouvait être celui que M. de Bougainville leur avait laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres habitans du même pays de qui ceux-ci le tenaient ; car ils

paraissaient plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de manière à ne pouvoir durer que peu de temps : ils n'ont d'autres ustensiles ni d'autres meubles que le panier et le sac dont nous avons parlé plus haut, et qui paraissent faits de manière à pouvoir être transportés facilement à la main et sur le dos. L'unique habillement que nous leur ayons vu est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays, et beaucoup moins dans l'hiver, qui doit y être très rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque temps sur la même partie de la côte ; enfin les maisons abandonnées que nous avons trouvées dans la baie de Saint-Vincent confirment encore cette conjecture.

Une autre raison de croire que ce peuple est errant, c'est que nous ne leur avons vu aucun bateau, ni canot ni rien de semblable. Il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus, d'autant plus qu'ils n'éprouvaient pas le mal de mer soit dans la chaloupe soit à bord du vaisseau. Nous crûmes qu'il y avait un détroit ou canal venant du détroit de Magellan, et pénétrant dans l'intérieur de cette île par où ces gens pouvaient être venus, en laissant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

Ils ne paraissent soumis à aucune forme de gou-

vernement ni à aucune subordination; personne n'est plus respecté qu'un autre; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont nous avons parlé, et que nous supposons être une cérémonie superstitieuse, par l'unique raison que nous ne pouvons lui donner un autre objet. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks et Solander au village, et un des Américains qui virent à bord du vaisseau, étant les seuls à qui nous avons entendu pousser ces cris, nous conjecturâmes que c'étaient des prêtres. Du reste, ces hommes, les plus misérables et les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hutte formée de quelques bâtons et d'un peu d'herbes sèches, où le vent, la neige et la pluie pénètrent de toutes parts, presque nus, destitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture : ces hommes, dis-je, étaient contens; ils semblaient ne désirer rien au-delà de ce qu'ils possédaient. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paraissait agréable, à l'exception des grains de verre et de quelques ornemens superflus.

Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de désirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude et des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de désirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation et tient égale entre eux et nous la balance du bien et du mal, qui sont l'un et l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins et des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboient, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique : nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays; car M. Banks, étant au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface

d'un terrain marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il était.

On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons presque point aperçu de poissons, et aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon ne s'est trouvé bon à manger; mais les coquillages, les lepas et les moules y sont en grande abondance.

Parmi les insectes, qui n'y sont pas nombreux, il n'y a ni cousins, ni moustiques, ni aucune espèce nuisible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avions tous les jours, ils se cachaient, et dès que le temps s'éclaircissait, ils reparaissaient avec toute la vigueur et l'agilité que le climat le plus chaud aurait pu leur donner.

MM. Banks et Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici. Outre le bouleau et l'arbre qui porte la cannelle de Winter, dont nous avons fait mention ci-dessus, il y a le hêtre (*fagus antarctica*), qui, aussi bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne pouvons pas faire ici l'énumération de toutes les plantes qu'on y trouve; mais comme l'espèce de cresson appe-

lée *cardamum antiscorbuticum*, et le céleri sauvage, *apium antarcticum*, paraissent antiscorbutiques, et peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaisseaux qui dans la suite relâcheront ici, nous donnerons la description de ces plantes.

On trouve ce cresson en abondance dans les endroits humides, près des sources, et, généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade, dans la baie de Bon-Succès. Quand il est jeune c'est alors qu'il est plus salutaire : il rampe sur la terre; ses feuilles sont d'un vert clair; elles sont disposées deux à deux, et opposées l'une à l'autre, avec une seule à l'extrémité, qui communément est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état pousse des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, et qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues siliques. Toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre *fleur de coucou*.

Le céleri sauvage est semblable à celui de nos jardins : ses fleurs sont blanches et placées de la même manière en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles sont d'un vert plus foncé. Il croît près de la grève, communément sur le sol le plus voisin de celui qui est couvert par la haute marée. On peut le distinguer aisément par le goût qui tient du persil. Nous en avons beau-

coup mangé, surtout dans la soupe, qui, assaisonnée ainsi, produisait les mêmes effets salutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été long-temps réduits aux alimens salés.

Le 22 janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau et le bois, nous sortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.

## § 6

Description générale de la partie sud-est de la Terre de Feu et du détroit de Le Maire, avec quelques remarques sur ce qu'en dit l'amiral Anson. Instructions sur le passage à l'ouest dans les mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique.

Presque tous les écrivains qui ont parlé de la Terre de Feu la décrivent comme étant entièrement destituée de bois et couverte de neige : peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver, et ceux qui l'ont vue dans cette saison peuvent avoir été conduits par l'aspect qu'elle présente alors, à croire qu'elle manque de bois. Le lord Anson y aborda au commencement de mars, qui répond à notre mois de septembre, et nous y étions au commencement de janvier, qui répond à notre mois de juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence de son récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ vingt-une lieues à

l'ouest du détroit de Le Maire, et dès ce moment nous pouvions distinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand nous en fûmes plus près, quoique nous vissions çà et là des espaces couverts de neige, les pentes des collines et les côtes voisines de la mer nous montraient la plus agréable verdure. Les hauteurs sont assez élevées, mais ne peuvent pas être appelées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nus. Le sol des vallées est riche et d'une grande profondeur. Au pied de toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule au travers de nos tourbières d'Angleterre; mais elle n'a aucun mauvais goût, et en tout nous avons éprouvé que c'était la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. En rangeant la côte jusqu'au détroit la sonde nous a donné partout de quarante à cinquante brasses, fond de sable et de gravier. Les terres les plus remarquables de la Terre de Feu sont une montagne en forme de pain de sucre, sur le côté ouest, non loin de la mer, et les trois hauteurs appelées *les Trois-Frères*, à environ neuf milles à l'ouest du cap San-Diego, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de Le Maire.

On dit, dans le voyage de l'amiral Anson, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la Terre

de Feu, quelque bien connue qu'elle soit, sans avoir aussi la vue de la Terre des États; que quelques navigateurs ont été trompés par l'aspect de trois montagnes de la Terre des États, qu'ils ont prises pour les Trois-Frères de la Terre de Feu, erreur qui leur a fait dépasser le détroit. Mais tout vaisseau qui côtoie la Terre de Feu sans la perdre de vue ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très aisée à reconnaître. Quant à la Terre des Etats, que forme le côté oriental, on peut la distinguer encore plus facilement, car il n'y a point de côte sur la Terre de Feu qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de Le Maire qu'en portant trop loin à l'est, et en perdant de vue la Terre de Feu; mais si ce malheur arrive on peut en effet dépasser le détroit quelque distinctement qu'on ait vu la Terre des États. Il ne faut tenter le passage du détroit qu'avec un bon vent et un temps modéré, et à l'instant même où la marée y porte, ce qui arrive dans les pleines et les nouvelles lunes, vers une heure ou deux: le mieux sera aussi de ranger la côte de la Terre de Feu d'aussi près que le vent le permettra. Avec ces précautions un vaisseau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins jusqu'au sud de la baie de Bon-Succès, dans laquelle il sera plus prudent d'entrer si le vent vient du sud, que de tenter de doubler la Terre des États avec un

vent et un courant qui peuvent jeter le vaisseau sur cette île.

Le détroit qui est borné à l'ouest par la Terre de Feu, et à l'est par l'extrémité ouest de la Terre des États, a environ cinq lieues de long et autant de large. La baie de Bon-Succès est à peu près vers le milieu du détroit, sur la Terre de Feu; on la découvre tout de suite en entrant dans le détroit par le nord; elle a une pointe au sud qui peut être reconnue par une trace sur la terre qui se montre comme une grande rade, conduisant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, et s'étend de l'est à l'ouest, environ deux milles et demi; l'ancrage est sûr partout, de dix à sept brasses d'eau, bon fond. On y trouve en abondance de très bon bois et de l'eau; la marée monte dans la baie aux pleines lunes et aux nouvelles, vers les quatre ou cinq heures, et s'élève de cinq ou six pieds; mais le flot dure deux ou trois heures plus long-temps dans le détroit que dans la baie, et le jusant ou le courant qui porte au nord, descend avec une force presque double de la marée montante.

L'aspect de la Terre des États ne nous a point présenté l'horreur et l'air sauvage qu'on lui donne dans la relation du voyage de l'amiral Anson. La côte du nord paraît avoir des baies et des havres, et la terre, quand nous l'avons vue, n'était ni des-

tituée de bois et de verdure, ni couverte de neige. L'île semble avoir environ douze lieues de long et cinq de large.

Sur la côte ouest du cap de Bon-Succès, qui forme l'entrée sud-ouest du détroit, gît la baie de Valentin, dont nous n'avons vu que l'entrée; de cette baie la terre s'étend à l'ouest-sud-ouest, à vingt ou trente lieues: elle paraît haute et montueuse, et forme différentes baies et anses.

A quatorze lieues au sud-ouest de la baie de Bon-Succès, et à deux ou trois lieues de la côte, on trouve New-Island ou l'Ile-Nouvelle. Sa longueur du nord-est au sud-ouest est d'environ deux lieues; elle est terminée au nord-est par un mondrain remarquable. L'île Évoust est située à sept lieues au sud-ouest de New-Island. Un peu à l'ouest du sud de cette île, on rencontre les deux petites îles de Barnevelt, qui sont plates et près l'une de l'autre. Elles sont environnées en partie de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer, et dont le gisement est à vingt-quatre lieues du détroit de Le Maire. La pointe sud-ouest des îles de l'Hermite est à trois lieues sud-ouest-quart-sud des îles de Barnevelt. Ces îles de l'Hermite, qui sont assez hautes, gisent au sud-est et au nord-ouest. En les contemplant de plusieurs points de vue, on les prend pour une seule île ou pour une partie du continent.

Pour aller de la pointe sud-est des îles de l'Hermite au cap Horn, il faut tourner au sud-ouest-quart-sud dans un espace de trois lieues.

Il paraît sûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies et passages, et peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau et du bois. L'escadre hollandaise commandée par l'Hermite, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns : ce fut Chapenham, vice-amiral de cette escadre, qui découvrit le premier que la terre du cap Horn était composée de plusieurs îles.

Le 26 janvier nous partîmes du cap Horn, qui est situé au 55e degré 53 minutes de latitude sud et au 68e degré 13 minutes de longitude ouest. Nous ne sommes allés que jusqu'au 60e degré 10 minutes de latitude sud : notre longitude était alors de 74 degrés 30 minutes ouest. Comme le temps était souvent calme, M. Banks allait dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, et il rapporta quelques albatros et des coupeurs d'eau. Nous observâmes que les albatros étaient plus gros que ceux que nous avions pris au nord du détroit. L'un d'eux que nous mesurâmes avait dix pieds deux pouces d'envergure. Les coupeurs au contraire y sont plus petits, et ont une couleur plus foncée sur le dos.

Nous étions avancés alors à environ 12 degrés à l'ouest et trois quarts et demi au nord du détroit de Magellan, après avoir mis trente jours pour faire

le tour de la Terre de Feu et du cap Horn, depuis l'entrée orientale du détroit jusqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap Horn, que, suivant l'opinion générale, il vaut mieux passer le détroit de Magellan; cependant, après avoir quitté le détroit de Le Maire, nous ne fûmes pas obligés une seule fois de riser entièrement nos huniers. *Le Dauphin* [1], dans son dernier voyage, qu'il fit à la même saison de l'année que nous, fut trois mois à passer le détroit de Magellan, sans y comprendre le temps qu'il resta au port Famine. D'après les vents que nous eûmes, je suis persuadé que si nous avions pris notre route à travers ce passage, un séjour si long au milieu de ces mers aurait fatigué l'équipage et fort endommagé nos ancres, nos câbles, nos voiles et nos agrès, inconvéniens que nous n'eûmes pas à souffrir. Mais en supposant qu'il vaille mieux doubler le cap que de passer le détroit de Magellan, on pourra toujours demander s'il est plus à propos de faire route par le détroit de Le Maire, ou de tirer à l'est et de tourner la Terre des États. Le lord Anson, dans son voyage, avertit que « tous les bâtimens qui font voile dans la mer du « Sud, au lieu de traverser le détroit de Le Maire, « devraient toujours gagner à l'est de la Terre des « États, et courir continuellement au sud, jusqu'aux « 61 ou 62 minutes de latitude, avant de mettre le

[1] Vaisseau de Wallis.

« cap à l'ouest. » Mais, suivant moi, la traversée du détroit peut être préférable dans quelques circonstances, tandis que dans d'autres il vaudra mieux se tenir à l'est de la Terre des États. Si l'on rencontre la terre à l'ouest du détroit et que le vent soit favorable pour le traverser, je crois qu'il ne serait pas raisonnable de perdre son temps à tourner la Terre des États. Je suis convaincu d'ailleurs qu'en se conformant aux avis que j'ai donnés, on peut passer le détroit sans danger. Si l'on rencontre la terre à l'est du détroit, et que le vent soit orageux ou contraire, je crois qu'il serait plus à propos de faire le tour de la Terre des États. Cependant je ne puis dans aucun cas, comme le lord Anson, recommander de gagner jusqu'à la 61e ou la 62e minute de latitude, avant de mettre le cap à l'ouest. Nous n'avons point trouvé le courant ni les tempêtes qu'on suppose qu'il est nécessaire d'éviter en allant si loin vers le sud; et en effet, comme les vents soufflent presque continuellement de ce rumb, il n'est guère possible de suivre cet avis. Le navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au sud en serrant le vent : en courant sur ce bord, il voguera non-seulement au sud, mais à l'ouest. Si le vent change vers le nord de l'ouest, sa route à l'ouest sera considérable. Il sera très à propos de s'avancer suffisamment à l'ouest pour doubler toutes les terres, avant que d'entreprendre de porter

au nord : la prudence des marins leur suggèrera nécessairement cette précaution.

Nous commençâmes à avoir des vents forts et une mer grosse, avec des intervalles irréguliers de calme et de beau temps.

## § 7.

Suite du passage du cap Horn aux nouvelles îles découvertes dans la mer du Sud. Description du gisement et de la forme de ces îles. Détails sur les habitans et sur plusieurs incidens qui nous survinrent pendant la route et lors de l'arrivée du vaisseau.

Nous reconnûmes, par l'observation et par le lock, que, le 1er mars 1769, nous étions au 38e degré 44 minutes de latitude sud, et au 110e degré 33 minutes de longitude ouest. Un tel accord dans ces deux mesures différentes, après une route de six cent soixante lieues, fut regardé comme très extraordinaire : il est démontré par-là que, depuis que nous eûmes quitté la terre du cap Horn, nous ne trouvâmes point de courant qui affectât la direction du vaisseau. Il en résulte encore que nous n'avions approché d'aucune terre qui fût d'une étendue considérable ; car on trouve toujours des courans lorsque la terre n'est pas éloignée, et quelquefois lors même qu'on en est à une distance de cent lieues, ce qui arrive particulièrement sur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

Un grand nombre d'oiseaux volaient continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire. M. Banks en tua jusqu'à soixante-deux dans un jour. Ce qui est plus remarquable, il attrapa deux mouches de bois, toutes deux de la même espèce, et différentes de celles qu'on a décrites jusqu'à présent : elles s'étaient probablement attachées aux oiseaux, et venaient avec eux de la terre, que nous jugeâmes être fort éloignée. M. Banks trouva aussi une grande sèche, qui venait d'être tuée par les oiseaux : son corps mutilé flottait sur l'eau. Elle était très différente des sèches qu'on trouve dans les mers d'Europe, car elle avait au lieu de suçoirs des bras qui étaient armés d'une double rangée de griffes aiguës, ressemblant à celles du chat, et qui se retiraient comme celles-ci dans un fourreau. Nous fîmes avec cette sèche une des meilleures soupes que nous eussions jamais mangées.

Les albatros commencèrent à nous quitter, et depuis le 8 nous n'en vîmes plus. Nous continuâmes notre route sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 24. Ce jour-là quelques-uns des hommes qui faisaient la garde pendant la nuit nous rapportèrent qu'ils avaient vu passer un morceau de bois près du vaisseau, et que la mer, qui était agitée, se calma tout à coup et devint unie comme le canal d'un moulin. Nous pensâmes tous qu'il y

avait une terre au-dessus du vent; mais je ne crus pas devoir faire des recherches sur ce que je n'étais pas sûr de rencontrer. Je jugeai pourtant que nous n'étions pas éloignés des îles qui furent découvertes par Quiros en 1606. Notre latitude était de 22 degrés 11 minutes sud, et la longitude de 127 degrés 55 minutes ouest.

Le 25, vers midi, un des soldats de marine, jeune homme d'environ vingt ans, fut mis en sentinelle à la porte de ma chambre. Pendant qu'il était de garde, un de mes domestiques faisait dans le même endroit des bourses de tabac avec une peau de veau marin. Il en avait promis une à quelques-uns de ses camarades, en refusant la même grâce au jeune homme qui la lui avait demandée plusieurs fois. Celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvait. Il arriva que mon domestique, appelé précipitamment quelque part, chargea la sentinelle de veiller sur sa peau, sans faire attention à ce qui venait de se passer entre eux. Le jeune soldat en prit une pièce. L'autre, qui s'en aperçut à son retour, se mit en colère. Après quelque altercation il se contenta de la reprendre, et déclara que, pour une affaire si minutieuse, il ne porterait pas ses plaintes aux officiers. Un des soldats entendit la dispute, en apprit le sujet et le dit aux autres; s'imaginant que l'honneur de leur corps y était intéressé, ils firent au coupable

des reproches amers, et lui dirent des injures et des paroles très outrageantes. Ils exagérèrent sa faute, la peignirent comme un grand crime. Ils l'accusaient d'avoir volé, pendant qu'il était de garde, une chose dont on lui avait confié le dépôt. Ils ajoutèrent qu'ils se croiraient déshonorés s'ils avaient désormais aucune communication avec lui. Le sergent, en particulier, lui dit que, si l'homme qu'il avait volé ne portait ses plaintes, il les porterait lui-même, et que sa probité souffrirait si le voleur n'était pas puni. Après tant de reproches et d'insultes de la part de ces gens d'honneur, le pauvre jeune homme se retira dans son hamac, accablé de désespoir et de honte. Le sergent, bientôt après, alla le trouver, et lui ordonna de le suivre sur le tillac. Il obéit sans répliquer; mais, comme c'était sur la brune, il s'échappa du sergent, et s'en alla d'un autre côté. Il fut aperçu par quelques personnes, qui crurent qu'il allait sur l'avant du vaisseau. Lorsque ensuite on fit des recherches après, on trouva qu'il s'était jeté dans la mer. On m'instruisit alors pour la première fois du vol et de ses suites.

Nous regrettâmes d'autant plus la perte de ce jeune homme, qu'il était très paisible et très industrieux, et que le sujet en lui-même pour lequel il avait terminé sa vie supposait une âme élevée. Le

déshonneur n'est insupportable qu'aux caractères de la trempe du sien.

Le 4, sur les dix heures du matin, Briscoe, domestique de M. Banks, découvrit à trois ou quatre lieues terre au sud. J'y courus sur-le-champ, et je trouvai que c'était une île de forme ovale, avec un lagon au milieu, qui en occupait la plus grande partie. La terre qui environne le lagon est en plusieurs endroits très basse et très étroite, surtout du côté du sud, où elle consiste principalement en une bande de rochers. On remarque la même chose à trois endroits sur la côte du nord, de sorte que, la terre étant ainsi divisée, elle ressemble à plusieurs îles couvertes de bois. A l'extrémité occidentale de l'île il y a un grand arbre ou un groupe d'arbres qu'on prendrait pour une tour. Vers le milieu de l'île on trouve deux cocotiers qui s'élèvent par-dessus tout le reste, et qui, en approchant de l'île, nous parurent semblables à un pavillon. Toute l'île est couverte d'arbres d'un vert différent. Excepté le palmier et le cocotier nous ne pûmes pas distinguer, même avec nos lunettes, de quelle espèce étaient les autres. Nous vîmes plusieurs des naturels du pays sur la côte, et nous en comptâmes vingt-quatre. Ils nous parurent être grands et avoir la tête extraordinairement grosse : peut-être était-elle enveloppée avec une étoffe, ce que nous ne pûmes pas remarquer. Ces habitans sont de cou-

leur de cuivre, et ont de grands cheveux noirs. Nous en vîmes onze se promener le long de la côte vis-à-vis du vaisseau : ils portaient dans leurs mains des bâtons ou piques qui avaient deux fois la hauteur de leur corps. Il nous sembla qu'ils étaient nus, et ils se retirèrent bientôt après, dès que le vaisseau eut passé l'île. Ils se couvrirent alors de quelque chose qui les rendait d'une couleur éclatante.

Leurs habitations étaient situées sous des groupes de palmiers qui ressemblent de loin à des monticules. Pour nous qui, excepté les montagnes affreuses de la Terre de Feu, n'avions rien vu pendant long-temps que le ciel et la mer, ces petits bois nous parurent un paradis terrestre. Cette île est située au 18e degré 47 minutes de latitude sud, et au 139e degré 28 minutes de longitude ouest. Nous lui donnâmes le nom d'*île du Lagon*.

A une heure après midi nous fîmes voile à l'ouest, et, sur les trois heures et demie, nous découvrîmes terre une seconde fois vers le nord-ouest. Nous y arrivâmes au soleil couchant, et nous vîmes que c'était une petite île basse, couverte de bois, de forme ronde, et dont la circonférence n'avait pas plus d'un mille d'étendue. Nous n'aperçûmes point d'habitans ; nous ne pûmes pas non plus distinguer aucun cocotier, quoique nous ne fussions qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant était cou-

verte de différente verdure. Cette île est par le 18e degré 35 minutes de latitude sud, et au 139e degré 48 minutes de longitude ouest, éloignée de l'île du Lagon d'environ sept lieues, dans la direction de nord-ouest. Nous lui donnâmes le nom de *cap Thrumb*. Je découvris, à l'inspection de la côte, que la marée était basse dans l'endroit où nous étions; j'avais observé à l'île du Lagon que la marée était haute, ou que la mer n'avait alors ni flux ni reflux : d'où je conclus que la lune, étant au sud-quart-sud-est ou au sud, produit la haute marée.

Nous continuâmes notre route par un bon vent alisé et un temps agréable. Le 5, sur les trois heures après midi, nous découvrîmes terre à l'ouest. C'était une île basse, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant: elle a dix ou douze lieues de circonférence. Plusieurs d'entre nous passèrent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire: elle ressemblait exactement à un arc; le contour de l'arc et la corde étaient formés par la terre, et l'eau remplissait l'espace compris entre les deux; la corde était une grève plate, où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation. Nous n'y vîmes que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches, suivant que les marées, plus ou moins hautes, les y avaient placées. L'île nous

parut avoir trois ou quatre lieues de long et deux cents verges au plus de large; mais elle était sûrement beaucoup plus large, parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composaient les pointes ou extrémités de l'arc, et la plus grande partie de ce même arc était couverte d'arbres de hauteur, de figure et de couleur différentes. En d'autres endroits pourtant il nous sembla que le terrain était dépouillé et aussi bas que la corde. Quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde des ouvertures qui communiquaient avec l'étang ou lac que nous avons dit être au milieu : nous ignorons si elles ne se sont point trompées. Nous fîmes voile jusqu'au soleil couchant. Dans cette latitude il fait nuit obscure immédiatement après le coucher du soleil, et nous perdîmes tout à coup la terre de vue.

Par la fumée que nous vîmes en différens endroits, nous reconnûmes que l'île était habitée: nous lui donnâmes le nom de *Bow-Island* ou *île de l'Arc*. Mon second lieutenant avait aperçu de dessus le tillac plusieurs naturels du pays, qui étaient sous les arbres, et distingué leurs maisons et quelques pirogues qu'ils avaient retirées sur le rivage; mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette île est située au 18e de-

gré 23 minutes de latitude sud et au 141ᵉ degré 12 minutes de longitude ouest.

Le lendemain, 6, vers midi, nous vîmes terre une seconde fois à l'ouest; nous en approchâmes vers les trois heures: il nous parut que c'étaient deux îles ou plutôt un groupe d'îles qui s'étendaient du nord-ouest au sud-est dans un espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces îles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi-mille de large: elles sont environnées par des îles plus petites, auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau.

Ces îles, placées dans toute sorte de directions, forment des cordons de terre longs et étroits: quelques-unes ont dix milles de longueur et même davantage, et il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large. Nous vîmes sur toutes des arbres de différentes espèces, et en particulier des cocotiers. La partie la plus sud-est de ces îles est située au 18ᵉ degré 12 minutes de latitude sud, et au 142ᵉ degré 42 minutes de longitude ouest, à vingt-cinq lieues à l'ouest-nord de l'extrémité occidentale de l'île de l'Arc. Nous rangeâmes la côte sud-ouest de cette île, et nous entrâmes dans une baie dont le gisement est au nord-ouest de la pointe la plus méridionale du groupe: on y trouve une mer unie et l'apparence d'un mouillage.

Sur ces entrefaites plusieurs des habitans s'as-

semblèrent sur la côte; quelques-uns vinrent dans des pirogues jusqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les passer : alors nous voguâmes à petites voiles le long de la côte. Dès que nous fûmes vers l'extrémité de l'île, six Indiens, qui s'étaient tenus pendant quelque temps vis-à-vis du vaisseau, lancèrent sur-le-champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude et de dextérité, et nous imaginâmes qu'ils avaient dessein de venir à bord. En conséquence nous mîmes à la cape; mais ils s'arrêtèrent, comme leurs camarades, sur les récifs. Nous ne fîmes pas voile tout de suite, parce que nous aperçûmes deux messagers que d'autres pirogues plus grandes leur avaient dépêchés; ces messagers allaient en grande hâte, tantôt marchant à gué et tantôt nageant autour du récif : enfin ils arrivèrent. Les Indiens qui étaient à bord des deux pirogues ne faisant plus de dispositions pour s'avancer après avoir reçu le messager, nous crûmes qu'ils avaient résolu de ne pas aller plus loin. Nous attendîmes quelque temps et nous nous éloignâmes. Lorsque nous fûmes à deux ou trois milles de la côte nous aperçûmes quelques-uns des habitans qui nous suivaient dans une pirogue équipée d'une voile. Nous ne crûmes pas devoir les attendre, et, quoiqu'ils eussent passé le récif, ils s'en retournèrent bientôt après.

Suivant ce que nous avons pu connaître des na-

turels du pays lorsque nous étions le plus près de la côte, ils sont à peu près de notre taille et bien faits. Il nous sembla qu'ils étaient nus et d'un teint brun; leurs cheveux noirs étaient renfermés dans un réseau autour de la tête, et formaient par derrière une espèce de touffe. La plupart portaient deux armes dans leurs mains: l'une un bâton mince de dix à quatorze pieds de long, au bout duquel était un petit nœud taillé à peu près comme la pointe d'une lance; l'autre avait environ quatre pieds de long et la forme d'une pagaie : ce pouvait en être véritablement une, car quelques-unes de leurs pirogues étaient très-petites. Celles qu'ils mirent en mer sous nos yeux ne pouvaient guère porter plus des trois hommes qui y entrèrent; il est vrai que nous en vîmes d'autres qui avaient six ou sept hommes à bord, et que dans l'une on avait hissé une voile qui ne s'élevait pas à plus de six pieds au-dessus du plat-bord, et dont ils formèrent une espèce de banne lorsque la pluie vint à tomber. La pirogue qui nous suivait en mer portait une voile peu différente d'un tréou anglais, et presque aussi élevée que celle dont on se servirait dans un bateau anglais de la même grandeur.

Les hommes qui se tinrent sur la côte vis-à-vis de notre bâtiment firent plusieurs signaux. Il n'est pas aisé de décider s'ils prétendaient par-là nous effrayer ou nous inviter à descendre à terre. Nous

leur répondîmes par des cris et en agitant nos chapeaux; ils répliquèrent en faisant des acclamations à leur tour. Nous ne mîmes pas leurs dispositions à l'épreuve en entreprenant de débarquer: l'île était peu considérable, et comme nous n'avions besoin de rien de ce que nous pouvions y trouver, nous pensâmes que, pour satisfaire une simple curiosité, il aurait été imprudent et cruel de hasarder une querelle dans laquelle les naturels du pays auraient été les victimes de notre supériorité. D'ailleurs nous espérions rencontrer bientôt l'île où nous devions faire nos observations astronomiques. Nous étions persuadés que les habitans, en connaissant nos forces, nous admettraient sans opposition, et que, par leur entremise, les îles voisines nous feraient le même accueil si nous désirions en profiter. Nous avons donné à ces îles le nom de *Groupes*.

Le 7, à la pointe du jour et vers les six heures et demie du matin, nous découvrîmes au nord une autre île, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrain en était très bas, et il y avait une pièce d'eau au milieu. Nous crûmes apercevoir quelques bois : l'île nous parut couverte de verdure et agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais une grande quantité d'oiseaux: c'est pour cela que nous l'appelâmes *l'île des Oiseaux* ou *Bird-Island*. Elle est située au 17$^{e}$ degré

48 minutes de latitude sud, et au 143e degré 35 minutes de longitude ouest, à dix lieues ouest-nord de l'extrémité occidentale des groupes.

Le 8, vers les deux heures après midi, nous aperçûmes terre au nord; et, au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, et à environ deux lieues de distance. Elle ressemblait à une double rangée d'îles basses, couvertes de bois et jointes l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formait une seule île ovale ou en ellipse, avec un lac au milieu. Les petites îles et les récifs qui environnent le lac ont la forme d'une chaîne, et nous lui donnâmes pour cela le nom de *Chain-Island* (*île de la Chaîne*). Nous jugeâmes que sa longueur du nord-ouest au sud-est était d'environ cinq lieues, et qu'elle avait à peu près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands, et nous aperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'île était habitée. Le milieu de l'île est au 17e degré 23 minutes de latitude sud, et au 145e degré 54 minutes de longitude ouest, à quarante-cinq lieues à l'ouest-nord de l'île des Oiseaux.

Le 10 nous eûmes pendant la nuit un gros temps avec la pluie et des éclairs; la brume continua jusqu'à neuf heures du matin. L'air s'éclaircit alors, et nous vîmes, à environ cinq lieues au nord-ouest-quart-ouest, l'île que les naturels du pays

appellent *Maitea*, et à laquelle le capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'*île d'Osnabruck*. C'est une île élevée et ronde, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence; elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, et dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nu. En la regardant de ce point de vue où nous étions elle ressemble à un chapeau dont la tête est très haute; mais quand on la voit restant au nord, le sommet a la forme du toit d'une maison. Nous estimâmes qu'elle était au 17e degré 48 minutes de latitude sud, et au 148e degré 10 minutes de longitude ouest, à quarante-quatre lieues ouest-quart-sud-ouest de l'île de la Chaîne.

## § 8.

Arrivée de *l'Endeavour* à Taïti, appelé par le capitaine Wallis *île du roi George III*. Règles établies pour trafiquer avec les naturels du pays. Description de plusieurs incidens qui survinrent dans une visite que nous rendîmes aux deux chefs Tootahah et Toubouraï Tamaïdé.

Le 10 avril 1769 quelques-uns de nos gens qui cherchaient à découvrir l'île pour laquelle nous étions destinés nous rapportèrent qu'ils voyaient terre dans cette partie de l'horizon où nous comptions la trouver; mais ce qu'on voyait était si obscur que nous disputâmes jusqu'au soleil couchant pour savoir si c'était terre. Cependant le lendemain, dès

les six heures, nous nous aperçûmes que nos gens ne s'étaient pas trompés. Nous reconnûmes que c'était l'île que le capitaine Wallis avait nommée *l'île du roi George III.* Sur les sept heures, le 12, il s'éleva une brise, et, avant qu'il fût onze heures, nous remarquâmes plusieurs pirogues qui faisaient voile vers notre vaisseau : il y en eut peu qui voulussent s'approcher; et nous ne pûmes pas persuader aux hommes qui montaient celles-ci de venir à bord. Dans chacune des pirogues il y avait de jeunes planes et des branches d'un arbre que les Indiens appellent *e'midho :* nous apprîmes dans la suite qu'ils les apportaient comme un témoignage de paix et d'amitié. Ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaisseau, en nous faisant, avec beaucoup d'empressement, des signes que nous n'entendîmes pas d'abord. Enfin nous conjecturâmes qu'ils désiraient que ces symboles fussent placés dans quelque partie remarquable de notre bâtiment. Sur-le-champ nous les attachâmes parmi les agrès : sur quoi ils nous témoignèrent la plus grande satisfaction. Nous achetâmes leur cargaison, qui consistait en cocos et en divers autres fruits que nous trouvâmes très bons après un si long voyage.

Nous naviguâmes à petites voiles pendant toute la nuit; et, vers les sept heures du matin, nous mîmes à l'ancre dans la baie de Port-Royal, ap-

pelée par les naturels du pays *Matavaï*. Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitans de l'île qui nous apportaient des cocos, un fruit qui ressemble à la pomme, du fruit à pain, et quelques petits poissons qu'ils donnèrent en échange de nos verroteries. Ils avaient un cochon qu'ils ne voulaient nous céder que pour une hache : nous refusâmes de l'acheter, parce que, si nous leur en avions donné ce prix, ils n'auraient jamais voulu le diminuer dans la suite, et nous n'aurions pas pu par cet échange nous procurer tous les cochons dont nous avions besoin.

Le fruit à pain croît sur un arbre qui est à peu près de la grandeur d'un chêne moyen : ses feuilles, d'une figure ovale, ont souvent un pied et demi de long; elles ont des sinuosités profondes comme celles du figuier, auxquelles elles ressemblent par la consistance, la couleur et le suc laiteux et blanchâtre qu'elles distillent lorsqu'on les rompt. Le fruit est à peu près de la grosseur et de la forme de la tête d'un enfant : sa surface est composée de réseaux qui ne sont pas fort différens de ceux de la truffe; il est couvert d'une peau légère, et a un trognon de la grosseur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange se trouve entre la peau et le trognon : elle est aussi blanche que la neige, et a un peu plus de consistance que le pain frais; on la partage en trois ou quatre parts, et on la

grille avant que de la manger. Son goût, quoique insipide, a une douceur approchant assez de celle de la mie de pain de froment, mêlée avec un artichaut de Jérusalem.

Parmi les Indiens de Taïti[1] qui vinrent près du vaisseau, il y avait un vieillard nommé Owhaw, qui fut reconnu par M. Gore et par plusieurs autres qui avaient suivi le capitaine Wallis dans cette île. J'appris qu'il lui avait été très utile, et je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ses compagnons : je tâchai de faire tout ce qui pouvait lui être agréable, espérant en retirer les mêmes avantages.

Comme notre séjour dans l'île ne devait probablement pas être court, il fallait que les marchandises que nous avions apportées pour commercer avec les naturels du pays ne diminuassent pas de valeur : ce qui serait arrivé sûrement si chacun avait été le maître de donner ce qui lui plairait en échange de ce qu'il voudrait acheter. Comme d'ailleurs il se serait élevé nécessairement de la confusion et des disputes s'il n'y avait pas eu des règles dans les marchés, j'en rédigeai de spéciales, et j'ordonnai qu'on les observât ponctuellement.

Dès que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où

[1] Cook écrit *Otaheetee*, que nous prononçons *Otahiti;* mais j'ai indiqué par une note au voyage de Bougainville qu'on devait seulement écrire *Taïti*, en supprimant la lettre *O*.

nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, notre ami Owhaw et un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçaient, au moins par leurs regards, que nous étions les bienvenus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous se prosterna si bas qu'il était presque rampant sur ses mains et ses genoux. C'est une chose remarquable, que cet Indien et ceux qui étaient venus dans les pirogues nous présentèrent le même symbole de paix qu'on sait avoir été en usage parmi les anciennes et puissantes nations de l'hémisphère septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards et des gestes d'amitié et de contentement. Lorsque nous observâmes que chacun d'eux tenait une branche à sa main, sur-le-champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même manière.

Ils marchèrent avec nous environ un demi-mille vers l'endroit où *le Dauphin*, conduit par Owhaw, avait fait son eau. Quand nous y fûmes arrivés ils s'arrêtèrent, et mirent à nu le terrain en arrachant toutes les plantes : alors les principaux d'entre eux y jetèrent les branches vertes qu'ils tenaient, en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire, et, afin de donner plus

de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les soldats de marine, qui marchèrent en ordre et placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens, et nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche, et lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre par signes que nous pouvions occuper ce canton; mais nous ne le trouvâmes pas convenable.

Cette promenade dissipa la timidité des Indiens, que la supériorité de nos forces leur avait inspirée d'abord, et ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, et nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant nous distribuâmes de la verroterie et d'autres petits présens, et nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisaient beaucoup de plaisir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étaient chargés de noix de coco et de fruits à pain, et qui donnaient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, situées sous ces arbres, n'ont pour la plupart qu'un toit sans enceinte ni murailles, et toute la scène réalise ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que, dans toute notre course, nous n'avions aperçu que deux cochons et pas une volaille. Ceux de nos gens qui avaient été de l'expédition du *Dauphin* nous dirent que nous n'avions

pas encore vu les Indiens de la première classe. Ils soupçonnèrent que les chefs s'étaient éloignés; ils voulurent nous conduire à l'endroit où était situé, dans le premier voyage, ce qu'ils appelaient *le palais de la reine;* mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain au matin, et à faire des efforts pour découvrir la noblesse dans ses retraites.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venaient du côté de l'ouest, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étaient remplies d'Indiens qui, par leur maintien et leur habillement, paraissaient être d'un rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord et se choisirent parmi nous chacun un ami. L'un qui s'appelait Matahah, prit M. Banks pour le sien, et l'autre s'adressa à moi : cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens et à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache et quelques verroteries. Bientôt après, en nous montrant le sud-ouest, ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuraient. Comme je voulais trouver un havre plus commode, et faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple, j'y consentis.

Je fis équiper deux bateaux, et je m'embarquai accompagné de MM. Banks et Solander, de nos of-

ficiers et de nos deux amis indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, et nous firent entendre que c'était là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous aperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelait, comme nous l'apprîmes ensuite, Tootahah. A l'instant on étendit des nattes, et l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit apporter un coq et une poule qu'il présenta à M. Banks et à moi : nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, et dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur qui n'était point désagréable. La pièce que reçut M. Banks avait onze verges de long et deux de large; il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles et un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur-le-champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance et de satisfaction qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est temps de parler des femmes.

Après ces présens reçus et donnés les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté :

elles nous firent toute sorte de politesses, dont il nous était facile de profiter. Elles ne paraissaient avoir aucune espèce de scrupule qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offraient. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes partout, et ne présentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asseyant quelquefois, et en nous attirant vers elles, ne nous laissèrent aucun lieu de douter qu'elles s'embarrassaient beaucoup moins que nous d'être aperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, et nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appelé Toubouraï Tamaïdé, à la tête d'un grand nombre d'insulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut et que nous avions mieux apprises. Après avoir reçu la branche qu'il nous présenta, et lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main sur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui signifie, à ce que nous pensions, *ami;* le chef nous fit entendre que, si nous voulions manger, il était prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes son offre et nous dînâmes de très bon cœur avec du poisson, du fruit à pain, des cocos et des fruits du plane

apprêtés à leur manière. Ils mangeaient du poisson et nous en présentèrent; mais ce mets n'était pas de notre goût, et nous le refusâmes.

Pendant cette visite, une femme de notre hôte, appelée Tomio, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'était pas dans la première fleur de l'âge, et elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté: c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks, voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui; la jeune fille se fit un peu presser, et vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits présens et de toutes les brillantes bagatelles qui pouvaient lui faire plaisir. La princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordait à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks: elle lui donnait le lait des cocos et toutes les friandises qui étaient à sa portée.

Cette scène aurait pu devenir plus intéressante et plus curieuse, si elle n'avait pas été interrompue par un incident sérieux. M. Solander et M. Monkhouse se plaignirent qu'on les avait volés : le premier avait perdu une petite lunette dans une boîte de chagrin, et le second sa tabatière. Malheureusement cet événement mit fin à la bonne humeur

de la compagnie. On porta des plaintes au chef sur le délit, et, afin de rendre la chose plus grave, M. Banks se leva avec vivacité, et frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement et en entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes et deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, semblaient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent de la maison avec la plus grande précipitation. Le chef portait sur son visage des marques de confusion et de douleur. Il prit M. Banks par la main, et le conduisit à l'autre bout de l'habitation où il y avait une grande quantité d'étoffes; il les lui offrit pièce à pièce, en lui faisant signe que, si cela pouvait expier l'action qui venait de se commettre, il était le maître d'en prendre une partie et même le tout s'il le voulait. M. Banks rejeta cette offre, et lui fit entendre qu'il ne voulait rien que ce qu'on avait dérobé malhonnêtement.

Toubouraï Tamaïdé sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio qui, pendant toute cette scène de désordre et de terreur, s'était toujours tenue à ses côtés; et il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio, et fit pendant environ une demi-heure la conversation, autant qu'il le put par signes. Le chef revint, portant en sa main la tabatière et la boîte de la

lunette; et il les rendit. La joie était peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'aperçut qu'elle était vide. La physionomie de Toubouraï Tamaïdé changea sur-le-champ : il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui hors de la maison sans prononcer une parole, et le conduisit le long de la côte en marchant fort vite. Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, il la prit avec empressement, et continua son chemin en la portant à sa main : M. Solander et M. Monkhouse les avaient suivis. Ils arrivèrent enfin à une maison où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, et il fit signe à nos messieurs de lui donner aussi quelques verroteries. Ils satisfirent à sa demande, et après que la pièce d'étoffe et les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit et revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avait faite. Il ne put pas s'en dispenser, mais il voulut à son tour faire un pré-

sent à la femme. Il ne sera peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette et la tabatière; mais cette difficulté ne paraîtra pas étrange, si l'on fait attention que la scène se passait au milieu d'un peuple dont on ne connaît encore qu'imparfaitement le langage, la police et les mœurs. Au reste, dans ce qui se passa, les chefs firent paraître une intelligence et une combinaison de moyens qui feraient honneur aux gouvernemens les plus réguliers et les plus policés. Sur les six heures du soir nous retournâmes au vaisseau.

## § 9.

Lieu choisi pour notre observatoire et pour la construction d'un fort. Excursion dans les bois et suites de ce voyage. Construction du fort. Visites que nous rendirent plusieurs chefs à bord du vaisseau et à notre fort. Détails sur la musique des naturels du pays, et la manière dont ils disposent de leurs morts.

Le lendemain, 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille vinrent à bord de notre vaisseau : ils nous apportèrent des cochons, du fruit à pain et d'autres rafraîchissemens, et nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles et les autres marchandises qui nous paraissaient leur faire le plus de plaisir.

Dans le petit voyage que je fis à l'ouest de l'île, je n'avais point trouvé de havre plus convenable

que celui où nous étions; je me décidai à aller à terre, et à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, et me préparer à faire nos observations astronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, et je débarquai sans délai, accompagné de MM. Banks et Solander, et de l'astronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe nord-est de la baie, sur une partie de la côte, qui, à tous égards, était très propre à remplir notre objet, et aux environs de laquelle il n'y avait aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrain que nous voulions occuper, nous dressâmes une petite tente qui appartenait à M. Banks, et que nous avions apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites un grand nombre de naturels du pays s'étaient rassemblés autour de nous; mais il nous sembla que c'était seulement pour nous regarder, car ils n'avaient aucune espèce d'armes. J'ordonnai néanmoins qu'excepté Owhaw et l'un d'eux qui paraissait un chef, aucun autre ne passât la ligne que j'avais tracée. Je m'adressai aux deux personnes que je viens de nommer, et je tâchai de leur faire entendre par signes que nous avions besoin de ce terrain pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, et qu'ensuite nous nous en irions. Je ne sais pas s'ils comprirent ce que je voulais leur ex-

pliquer, mais tous les habitans du pays se comportèrent avec une déférence et un respect qui nous causèrent à la fois du plaisir et de la surprise : ils s'assirent paisiblement hors de l'enceinte et regardèrent, sans nous interrompre, jusqu'à la fin des travaux qui durèrent plus de deux heures.

Comme nous n'avions vu que deux cochons et point de volaille dans la promenade que nous fîmes lorsque nous débarquâmes dans cet endroit, nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avaient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avait cessé de nous faire signe de ne pas aller dans les bois : c'est pour cela que, malgré son avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize soldats de marine et un officier subalterne pour garder la tente, nous partîmes suivis d'un grand nombre de Taïtiens.

En traversant une petite rivière qui était sur notre passage, nous vîmes quelques canards : dès que nous fûmes à l'autre extrémité, M. Banks tira sur ces oiseaux et en tua trois d'un coup. Cet incident répandit la terreur parmi les Indiens. La plupart tombèrent sur-le champ à terre, comme s'ils avaient été frappés par l'explosion du fusil : peu de temps après cependant, ils revinrent de leur frayeur, et nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être alarmés par

deux coups de fusil que notre garde avait tirés dans la tente; nous étions alors un peu écartés les uns des autres; mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés, et d'un geste de la main il renvoya tous les Indiens qui nous suivaient, excepté trois qui, pour nous donner un gage de paix et nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, et revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre : nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, et en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

Nous apprîmes qu'un des Indiens qui était resté autour de la tente après que nous en fûmes sortis, guettant le moment d'y entrer à l'improviste, et surprenant la sentinelle, lui avait arraché son fusil. L'officier qui commandait le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le désir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'était pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence et d'humanité que l'officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyait et qui était composée de plus de cent personnes. Ils observèrent qu'ils n'avaient pas tué le voleur; ils le poursuivirent et le firent

tomber raide mort d'un nouveau coup de fusil : nous sûmes par la suite qu'aucun autre Taïtien n'avait été tué ni blessé.

Owhaw, qui ne nous avait point quittés, observant qu'il n'y avait plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avaient pris la fuite, et les fit ranger devant la tente; nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fut possible, et de convaincre les Indiens que, s'ils ne nous faisaient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance ni ressentiment; et après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau peu contens de ce qui s'était passé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'aperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats, pour se défendre, dirent que la sentinelle, à qui on avait arraché son fusil, avait été attaquée et jetée à terre d'une manière violente, et même que le voleur l'avait frappée avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que, si Owhaw n'était pas instruit qu'on formerait quelque entreprise contre les soldats qui gardaient la tente, il en avait au moins des soupçons; que c'était pour cela qu'il avait fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter : d'autres ex-

pliquèrent son importunité par le désir qu'il avait que nous restassions sur la côte sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que, puisque M. Banks venait de tirer sur des canards, Owhaw et les chefs qui nous avaient toujours suivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auraient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venait de s'élever une querelle, s'ils n'avaient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avaient fait quelque insulte. On appuyait ces conjectures sur ce que nous les avions vus remuer les mains pour faire signe aux Taïtiens de se disperser et détacher à l'instant des branches d'arbre qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connaître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, et si quelques-unes de nos conjectures étaient fondées.

Le lendemain au matin, 16, nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte, et aucun n'approcha du vaisseau : ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avaient été sans succès. Nous remarquâmes surtout avec regret qu'Owhaw lui-même nous avait abandonnés, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, et si empressé à rétablir la paix qui venait de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la côte,

et je l'amarrai de manière qu'il commandait à toute la partie nord-est de la baie, et en particulier à l'endroit que j'avais désigné pour la construction d'un fort : sur le soir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau et de quelques officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous, mais ils n'étaient pas en aussi grand nombre qu'auparavant ; ils étaient à peu près trente ou quarante, et ils nous vendirent des noix de coco et d'autres fruits : nous crûmes reconnaître qu'ils avaient pour nous autant d'amitié que jamais.

Le 17 au matin nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avait amené comme peintre de paysages et de figures : c'était un jeune homme sage, laborieux et spirituel, qu'il regretta beaucoup. On proposa de l'enterrer sur la côte, mais M. Banks pensa que cette démarche offenserait peut-être les naturels du pays dont nous ne connaissions pas encore entièrement les usages ni les coutumes, et nous jetâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence et de solennité que la situation où nous nous trouvions put le permettre.

Le matin de ce même jour nous reçûmes une visite de nos deux chefs Toubouraï Tamaïdé et Tootahah, qui venaient de l'ouest de l'île. Ils apportaient avec eux comme emblèmes de la paix, non

pas de simples branches de bananes, mais de jeunes arbres. Ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord avant que nous les eussions acceptés : ce qui s'était passé à la tente leur avait probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportait encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits à pain et un cochon tout apprêté. Ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux. Nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs une hache et un clou.

Le 18, à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étaient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau. Nous commençâmes alors à construire notre fort : pendant que les uns étaient occupés à creuser les retranchemens, d'autres coupaient les piquets et les fascines. Les naturels du pays qui s'étaient rassemblés autour de nous comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent, au contraire, volontairement : ils allaient chercher dans le bois les fascines et les piquets d'un air fort empressé. Nous respections leur propriété avec tant de scrupule, que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion, et nous ne coupâmes aucun arbre sans avoir obtenu leur consentement. Le terrain où nous construisi-

mes notre fort était sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois. Trois des côtés furent fortifiés de cette manière; le quatrième était bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour nous servîmes du porc pour la première fois à l'équipage, et les Indiens nous apportèrent tant de fruits à pain et de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, et de les avertir en même temps par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors : un seul grain de la grosseur d'un pois était le prix de cinq ou six cocos et d'autant de fruits à pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, et il passa la nuit à terre pour la première fois. On plaça des sentinelles pour le garder; mais aucun Indien n'entreprit d'approcher le fort.

Le lendemain au matin, 19, notre ami Toubouraï Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente : il amenait avec lui non-seulement sa femme et sa famille, mais encore le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles et des meubles de différentes sortes. Nous crûmes qu'il voulait par-là fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance et de bien-

veillance nous fit beaucoup de plaisir, et nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avait pour nous. Bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, et il lui fit signe de l'accompagner dans les bois. M. Banks y consentit, et après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une espèce de hangar qui appartenait à Toubouraï Tamaïdé, et qui paraissait lui servir de temps en temps de demeure.

Lorsqu'ils y furent entrés le chef indien développa un paquet d'étoffes de son pays; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très bien faite; il en revêtit M. Banks, et, sans autre cérémonie, il le reconduisit sur-le-champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc et du fruit à pain, qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servait de sauce; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, et y dormit l'espace d'une heure. L'après-midi sa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable : ils semblaient tous deux le reconnaître pour leur fils; mais nous découvrîmes par la suite que ce n'était pas leur enfant. Ce jeune homme et un autre chef qui nous était venu voir s'en allèrent le soir du côté de l'ouest, et Toubouraï Tamaïdé et sa femme s'en retournèrent à l'habitation située au bord du bois.

M. Monkhouse, notre chirurgien, s'étant promené le soir dans l'île, rapporta qu'il avait vu le corps de l'homme qui avait été tué dans la tente. Il nous dit qu'il était enveloppé dans une pièce d'étoffe et placé sur une espèce de bière soutenue par des poteaux, sous un toit que les Taïtiens paraissaient avoir dressé pour cette cérémonie; qu'on avait déposé près du mort quelques instrumens de guerre et d'autres choses qu'il aurait examinées en particulier si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en avait empêché. Il ajouta qu'il avait vu aussi deux autres petits bâtimens de la même espèce que le premier, dans l'un desquels il y avait des ossemens humains qui étaient entièrement desséchés. Nous apprîmes depuis que c'était là la manière dont ils disposent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp une espèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, si l'on excepte les cochons. Toubouraï Tamaïdé nous venait voir continuellement; il imitait nos manières; il se servait même dans les repas, du couteau et de la fourchette qu'il maniait très adroitement.

Le récit de M. Monkhouse sur le mort excita ma curiosité, et j'allai le voir avec quelques autres personnes. Je trouvai que le hangar sous lequel on avait placé son corps était joint à la maison qu'il habitait lorsqu'il était en vie, et qu'il y avait d'au-

tres habitations qui n'en étaient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avait à peu près quinze pieds de long et onze de large, avec une hauteur proportionnée : l'un des bouts était entièrement ouvert, et l'autre, ainsi que les deux côtés, était enfermé en partie par un treillage d'osier. La bière sur laquelle on avait déposé le corps mort était un châssis de bois semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux appelés cadres: le fond était de natte, et quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenaient cette bière. Le corps était enveloppé d'une natte, et par-dessus d'une étoffe blanche. On avait placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre, et près de la tête, qui touchait au bout fermé du hangar, deux coques de noix de coco, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau. A l'autre bout du hangar on avait planté à terre, à côté d'une pierre de la grosseur d'un coco, quelques baguettes sèches et des feuilles vertes liées ensemble. Il y avait près de cet endroit un jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblème de la paix, et tout à côté une hache de pierre. Beaucoup de noix de palmier, enfilées en chapelet, étaient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar, et en dehors les Indiens avaient planté en terre la tige d'un plane élevé d'environ cinq pieds; au sommet de cet arbre il y avait une coque de noix de

coco remplie d'eau douce, enfin on avait attaché au côté d'un des poteaux un petit sac qui renfermait quelques morceaux de fruit à pain tout grillé; on n'y avait pas mis ces tranches toutes à la fois, car les unes étaient fraîches et les autres gâtées. Je m'aperçus que plusieurs des naturels du pays nous observaient avec un mélange d'inquiétude et de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent par des gestes la peine qu'ils éprouvaient quand nous approchâmes du corps; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions, et ils parurent contens lorsque nous nous en allâmes.

Notre séjour à terre n'aurait pas été désagréable si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui, entre autres incommodités, empêchaient de travailler M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle pour M. Banks. Lorsqu'il voulait dessiner, ces insectes couvraient toute la surface du papier, et même ils mangeaient la couleur à mesure qu'il l'étendait sur son dessin. Nous eûmes recours aux filets à moustiques, qui rendirent cet inconvénient plus supportable sans l'écarter entièrement.

Le 22 Tootahah nous donna un essai de la musique de son pays : quatre personnes jouaient d'une flûte qui n'avait que deux trous, et par conséquent ne pouvaient former que quatre notes en demi-tons. Ils jouaient de ces instrumens à peu près

comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, soufflait avec une narine dans l'un des trous tandis qu'il bouchait l'autre avec son pouce. Quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens en gardant fort bien la mesure, mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

Plusieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avaient reçues du *Dauphin*, et nous prièrent de les aiguiser et de les raccommoder. Entre autres il y en avait une qui, nous paraissant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures. Après bien des recherches nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin* un vaisseau avait abordé à Taïti : c'était la frégate *la Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville.

## § 10.

Excursion à l'ouest de l'île. Récit de plusieurs incidens qui nous arrivèrent à bord du vaisseau et à terre. Première entrevue avec Obéréa, femme qu'on disait être reine de l'île lors du voyage du *Dauphin*. Description du fort.

Le 24 MM. Banks et Solander examinèrent le pays à l'ouest, le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrain, dans les deux pre-

miers milles qu'ils parcoururent, était plat et fertile. Ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes qui s'étendaient jusqu'au bord de l'eau, et un peu plus loin ils en trouvèrent qui s'avançaient jusque dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupaient une étendue d'environ trois milles, et aboutissaient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitées par des Indiens qui paraissaient vivre dans une grande aisance. A cet endroit coulait une rivière qui sortait d'une vallée profonde et agréable; elle était beaucoup plus considérable que celle qui était à côté de notre fort. Nos deux voyageurs la traversèrent, et, quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avait près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière la campagne était stérile, les rochers s'avançaient partout dans la mer, et MM. Banks et Solander se décidèrent à s'en revenir. A l'instant où ils se disposaient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchissemens, qu'ils acceptèrent. Ils s'aperçurent que cet homme était d'une race décrite par divers auteurs comme étant formée du mélange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avait la peau d'un blanc mat, sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe

étaient aussi blancs que sa peau; ses yeux étaient rouges, et il semblait avoir la vue basse.

MM. Banks et Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé et ses femmes, qui en les voyant versèrent des larmes de joie, et pleurèrent pendant quelque temps avant que leur agitation pût se calmer.

Le soir M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes, qui négligea de le lui rendre, et le lendemain matin M. Banks reconnut qu'il avait aussi perdu le sien. Je dois assurer à cette occasion que les Taïtiens de toutes les classes, hommes et femmes, sont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenaient dans la chambre ce qu'ils pouvaient attraper, et les gens de leur suite n'étaient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau: ils s'emparaient de tout ce qu'il leur était facile de cacher, jusqu'à ce qu'ils allassent à terre. Toubouraï Tamaïdé et Tootahah étaient les seuls qui n'avaient pas été trouvés coupables de vol: cette circonstance faisait présumer en leur faveur qu'ils étaient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée; mais cette présomption ne pouvait guère contre-balancer les fortes apparences du contraire. C'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier de lui avoir volé son couteau. L'Indien nia

le fait fort gravement et d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il voulait absolument qu'on le lui rendît, sans s'embarrasser de celui qui l'avait volé.

A cette déclaration, prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui était présent montra une guenille dans laquelle trois couteaux étaient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avait prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenait, et un troisième qui avait été également dérobé. Le chef les prit et sortit sur-le-champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes, qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux, et commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avait vu.

Sur ces entrefaites, un des domestiques de M. Banks, apprenant ce qui se passait, et n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avait mis la veille. Toubouraï Tamaïdé, sur cette preuve de son innocence, exprima par ses regards et par ses gestes les émotions violentes dont son cœur était agité; des larmes coulèrent de ses yeux, et il fit signe avec le couteau que, si jamais il se rendait coupable de l'action qu'on lui imputait, il consentait à avoir la gorge coupée. Il sortit précipitamment de la tente.

et retourna à grands pas vers M. Banks, paraissant reprocher amèrement les soupçons qu'on avait formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avait reçu le couteau des mains de son domestique : il était presque aussi affligé que le chef de ce qui venait de se passer; il sentit qu'il était coupable lui-même, et voulut expier sa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de son agitation, était d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment : il oublia l'injure que lui avait faite M. Banks, et se réconcilia parfaitement lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité, et qu'il lui eut donné quelques petits présens.

Il faut observer ici que ces peuples, par les simples sentimens de la conscience naturelle, ont une connaissance de l'équité et de l'injustice, et qu'ils se condamnent involontairement eux-mêmes lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il est sûr que Toubouraï Tamaïdé sentait la force de l'obligation morale. S'il avait regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputait, il n'aurait pas été si agité lorsqu'on démontra la fausseté de l'accusation. Nous devons sans doute juger de la vertu de ces peuples par la seule règle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juste; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol sup-

pose dans leur caractère la même dépravation qu'on reconnaîtrait dans un européen qui aurait commis ces actions. Leur tentation était si forte à la vue des meubles et des marchandises du vaisseau, que, si ceux qui ont plus de connaissances, de meilleurs principes et de plus grands motifs de résister à l'appât d'une action avantageuse et malhonnête, en éprouvaient une pareille, ils seraient regardés comme des hommes d'une probité rare s'ils avaient le courage de la surmonter. Un Indien, au milieu de quelques couteaux d'un sou, de la rassade, ou même de clous et de morceaux de verre rompu, est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts remplis d'or et de bijoux.

Le 26 je fis monter sur le fort six pierriers : je fus fâché de voir que les naturels du pays en étaient effrayés. Quelques pêcheurs, qui vivaient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'île, et Owhaw nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

Le 27, Toubouraï Tamaïdé, avec un de ses amis, qui mangeait avec une voracité dont je n'avais jamais vu d'exemple, et les trois femmes, Terapo, Tirao et Omié, qui l'accompagnaient ordinairement, dînèrent au fort. Ils s'en allèrent sur le soir, et dirigèrent leur marche vers la maison de Toubouraï Tamaïdé, située aux bords du bois. Ce chef

revint en moins d'un quart d'heure fort ému; il prit avec empressement M. Banks par la main, et lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, et ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau, qui tenait en sa main une faucille. Toubouraï Tamaïdé s'arrêta alors, et, dans un transport de rage, qui empêchait de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avait menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes que, s'il pouvait expliquer clairement la nature du délit, l'homme serait puni. A cette réponse l'Indien se calma. Il fit comprendre à M. Banks que le délinquant, ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui était dans sa maison, il l'avait demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglais avait jeté le clou à terre et pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisait résistance. L'Indien produisit la hache et le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, et le boucher dit si peu de chose pour sa défense, qu'il n'était pas possible de douter de la vérité du fait.

M. Banks me communiqua cette aventure, et je pris le moment où le chef, ses femmes et d'autres Indiens étaient à bord du vaisseau pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappelé les preuves de son crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de

prévenir par-là de semblables violences et acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention, pendant qu'on déshabillait le coupable et qu'on l'attachait aux agrès : ils étaient en silence et attendaient en suspens ce qu'on voulait lui faire. Dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, et nous supplièrent de lui épargner le reste du châtiment. J'avais plusieurs raisons de n'y pas consentir, et lorsqu'ils virent que leur intercession était inutile, leur commisération se répandit en larmes.

Ils sont toujours, il est vrai, ainsi que les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'âme dont ils sont fortement agités, et comme eux, ils paraissent les oublier, dès qu'ils les ont versés: entre autres exemples, celui que nous allons en citer est remarquable.

Le 28, dès le grand matin et avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort; M. Banks ayant remarqué Terapo parmi les femmes, il alla vers elle et la fit entrer; il vit qu'elle avait les larmes aux yeux, et dès qu'elle fut dans le fort, ses pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance, mais, au lieu de lui répondre, elle tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle se frappa cinq ou six fois la tête : un ruisseau de

sang suivit bientôt les blessures. Terapo parla très haut pendant quelques minutes, d'un ton très triste, sans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks, qui les lui répétait toujours avec plus d'impatience et d'intérêt. Pendant cette scène, M. Banks fut fort surpris d'apercevoir les autres Indiens qui parlaient et riaient entre eux, et ne faisaient aucune attention à la douleur de la Taïtienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire: dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, et rassembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'était servie pour étancher son sang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente et les jeta dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, et faire oublier par-là le souvenir de ce qui venait de se passer; elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps, et revint dans nos tentes avec autant de gaîté, et le visage aussi joyeux que s'il ne lui était rien arrivé.

Il n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, et qu'ils expriment sur-le-champ et d'une manière forte les mouvemens dont leur âme est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, et, comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé et anticipent sur l'avenir, ils sont

affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, et changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, et ne connaissent pas ces sujets continuels d'inquiétude et d'anxiété dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, et la dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, et que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connaissances et en étendant nos vues.

Pendant tout le matin des pirogues abordèrent près de nous au fort, et les tentes étaient remplies de Taïtiens, qui venaient des différentes parties de l'île. Je fus occupé à bord du vaisseau, mais M. Molineux notre maître, qui avait été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre. Dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme assise très modestement parmi les autres, et il nous dit que c'était la personne qu'on supposait être reine de l'île lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même temps reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avait vus auparavant. Tous nos gens ne pensaient plus au reste de la compagnie, ils étaient entièrement

occupés à examiner cette femme qui avait joué un rôle si distingué dans la description que nous avaient donnée de Taïti les navigateurs qui découvrirent l'île pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelait Oberéa : elle nous parut avoir environ quarante ans. Elle était d'une taille élevée et forte ; elle avait la peau blanche et les yeux pleins de sensibilité et d'intelligence : ses traits annonçaient qu'elle avait été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restait plus que les ruines de sa beauté.

Dès que nous connûmes sa dignité, nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau : elle y consentit volontiers, et vint à bord accompagnée de deux hommes et de plusieurs femmes qui semblaient être de sa famille. Je la reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvaient lui faire plaisir ; je n'épargnai pas mes présens, et entre autres choses que je lui donnai, il y avait une poupée dont cette auguste personne parut surtout très contente. Après qu'Oberéa eut passé quelque temps dans le vaisseau, je la reconduisis à terre. Dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon et plusieurs fagots de plane, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession, dont elle et moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui semblait alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avais pour Obe-

réa; il devint si jaloux lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'apaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un sentiment de jalousie enfantine; il voulait qu'on lui fît un don exactement semblable à celui qu'avait reçu la prétendue reine. Cette remarque est d'autant plus vraie, qu'au bout de très peu de temps ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Oberéa : on lui dit qu'elle dormait encore et qu'elle était couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller, et il crut pouvoir prendre cette liberté, sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelait Obadée. Il se retira en hâte et tout confus; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisaient personne, et que chacun savait qu'Oberéa avait choisi Obadée pour lui prodiguer ses faveurs. Oberéa était trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît long-temps dans son antichambre: elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire; et, pour lui donner des marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, et vint ensuite avec lui dans nos tentes.

Le soir, M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï Tamaïdé comme cela lui était déjà arrivé souvent. Il fut très affligé et très surpris de le trouver lui et sa famille dans la tristesse, et quelques-uns de ses parens versant des larmes. Il tâcha en vain d'en découvrir la cause : c'est pour cela qu'il ne resta pas long-temps chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux officiers du fort, ils se rappelèrent qu'Owhaw avait prédit que, dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'était alors la fin du troisième jour, la situation de Toubouraï Tamaïdé et de sa famille les alarma. Nous doublâmes les sentinelles au fort, et nos officiers passèrent la nuit sous les armes.

A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp : il vit que tout était si paisible, qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que nous avions formés, en pensant que les Taïtiens méditaient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous rassurer : nos petites fortifications étaient finies. Le côté méridional et le côté septentrional étaient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds et demi, et au-delà d'un fossé qui avait dix pieds de large et six de profondeur. Le côté de l'ouest faisant face à la baie était environné également par un parapet de terre de quatre pieds et demi, et revêtu de palissades; il n'y

avait point de fossés, parce que la marée montante venait jusqu'au pied du rempart. On avait placé au côté de l'est, situé sur le bord de la rivière, une double rangée de futailles remplies d'eau. Cet endroit était le plus faible : on y monta les deux pièces de quatre ; les six pierriers furent pointés de manière qu'ils commandaient aux deux seules avenues qu'il y avait à la sortie du bois. Notre garnison était composée de quarante-cinq hommes armés de fusils, y compris les officiers et les observateurs qui résidaient à terre. Les sentinelles étaient relevées aussi exactement que dans nos places frontières, où se fait le mieux le service militaire.

Le lendemain, 30, nous continuâmes à nous tenir sur nos gardes, quoique nous n'eussions pas de raisons particulières de croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant : elle portait sur son visage des marques de douleur et de crainte; elle prit par la main M. Banks à qui les Taïtiens s'adressaient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubouraï Tamaïdé se mourait, par une suite de quelque chose que nos gens lui avaient donné à manger, et elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, et trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, et dans l'attitude de la langueur et de l'abattement. Les insulaires qui en-

vironnaient Toubouraï Tamaïdé firent signe à M. Banks qu'il avait vomi, et lui apportèrent une feuille pliée avec grand soin, où ils disaient qu'était renfermée une partie du poison qui avait mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks, fort empressé, ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac que Toubouraï Tamaïdé avait demandé à quelques-uns de nos gens qui avaient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avait observé que nos matelots le tenaient long-temps dans leur bouche; et voulant faire la même chose, il l'avait mâché jusqu'à le réduire en poudre, et l'avait ensuite avalé. Il regarda d'une manière très touchante M. Banks pendant qu'il examinait la feuille et ce qui y était renfermé, et il lui fit entendre qu'il n'avait plus guère de temps à vivre. M. Banks, connaissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de coco, ce qui termina dans peu de temps sa maladie et ses craintes. Toubouraï Tamaïdé passa la journée au fort avec la gaîté et la bonne humeur qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Taïtiens, qui ne connaissent aucune espèce de métaux, M. Stevens, secrétaire de l'amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avais à bord pour montrer à ces peuples

combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avais pas encore fait voir, parce que je ne m'en étais pas souvenu. Le 1er de mai, Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, et il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui était renfermé dans les armoires et les tiroirs de ma chambre. Comme je le satisfaisais en tout, je les ouvris sur-le-champ : il désira avoir plusieurs choses qu'il apercevait, et il les rassembla; enfin il jeta les yeux sur la hache. Il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, et, remettant tout ce qu'il avait déjà choisi, il me demanda si je voulais la lui donner. J'y consentis tout de suite; et, comme s'il eût craint que je ne m'en repentisse, il l'emporta dans un transport de joie sans me faire d'autres demandes : ce qui n'arrivait pas souvent, quelque généreux que nous fussions à leur égard.

Sur le midi, un des chefs, qui avait dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avais observé que ses femmes lui donnaient à manger; je ne doutais pas que, dans l'occasion, il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche : je me trompais. Lorsque nous fûmes à table, et que le dîner fut servi, je lui présentai quelques-uns des mets; je vis qu'il n'y touchait pas, et je le pressai de man-

ger, mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau. Il serait sûrement parti sans dîner, si un de mes domestiques ne lui avait mis les alimens dans la bouche.

## § 11.

Observatoire dressé. On nous vole notre quart de nonante. Suite de ce vol. Visite à Tootahah. Description d'un combat de lutte parmi les Taïtiens. Graines d'Europe semées dans l'île. Nom que donnèrent les Indiens aux gens de notre vaisseau.

Le 1er mai, dans l'après-midi, nous dressâmes notre observatoire, et nous portâmes à terre, pour la première fois, quelques autres instrumens.

Le lendemain au matin, 2, sur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Green pour placer notre quart de nonante : il n'est pas possible d'exprimer la surprise et le chagrin que nous ressentîmes en ne le trouvant pas. Il avait été déposé dans une tente réservée pour ma demeure, et personne n'y avait couché, parce que j'avais passé la nuit à bord du vaisseau. On ne l'avait jamais sorti de son étui qui avait dix-huit pouces en carré : le tout formait un volume d'un poids assez considérable. Une sentinelle avait fait la garde pendant toute la nuit, à sept ou huit pas de la porte de la tente, et il ne nous manquait aucun autre instrument. Nous soupçonnâmes d'abord qu'il avait été volé par quelque homme de

l'équipage, qui, en voyant un étui dont il ne savait pas le contenu, aurait pensé qu'il renfermait des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvait commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompense à quiconque pourrait le découvrir : sans cet instrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui était le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornèrent pas au fort et aux endroits voisins; et comme l'étui avait peut-être été rapporté au vaisseau, si un des hommes de l'équipage était le voleur, nous envoyâmes surtout à bord pour y faire avec grand soin des perquisitions; tous les députés revinrent sans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante.

M. Banks, qui, dans de pareilles occasions, ne craignait ni la peine ni les dangers, et qui avait plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il espérait que, s'il avait été volé par des Taïtiens, il le trouverait sûrement dans l'endroit où ils auraient ouvert l'étui, parce qu'ils auraient vu alors que cet instrument ne pouvait leur être utile en aucune manière; ou, si ce moyen ne lui réussissait pas, il le recouvrerait du moins par l'ascendant qu'il avait acquis sur les chefs.

Il se mit en route, accompagné d'un officier et de M. Green. En traversant la rivière, ils rencon-

trèrent Toubouraï Tamaïdé, qui, avec trois morceaux de paille, leur montrait sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étaient les Indiens qui avaient volé le quart de nonante, et qu'ils n'étaient pas disposés à rendre ce qu'ils avaient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de temps, et il fit entendre à Toubouraï Tamaïdé qu'il voulait aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avait été porté. Le Taïtien y consentit; ils tirèrent du côté de l'ouest, et le chef s'informait du voleur dans toutes les maisons par où ils passaient. Les Indiens lui dirent de quel côté il avait tourné ses pas, et combien il y avait de temps qu'ils ne l'avaient vu. L'espoir de l'attraper bientôt les soutenait dans leur fatigue. Ils allèrent en avant, quelquefois en marchant, d'autres fois en courant, quoique le temps fût excessivement chaud. Lorsqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'Indien fit voir à M. Banks un endroit situé à trois milles au-delà, et lui dit par signes qu'il ne devait pas s'attendre à retrouver l'instrument avant d'y être parvenu.

Ils se reposèrent là pendant quelques instans. Excepté une paire de pistolets que M. Banks portait toujours dans sa poche, ils n'avaient point d'armes; ils allaient dans un endroit éloigné de plus de sept milles du fort, où les insulaires seraient

peut-être moins soumis que dans les environs de notre camp; il était très difficile de leur faire rendre une chose qu'ils n'avaient volée qu'en mettant leur vie en danger; enfin quoique l'instrument leur fût inutile, ils paraissaient disposés à le garder. Toutes ces réflexions décourageaient M. Banks et nos gens, et leur situation devenait plus critique à chaque pas : ils résolurent pourtant de ne pas abandonner leur entreprise, et de prendre tous les moyens possibles pour leur sûreté.

M. Banks et M. Green qui allèrent en avant me renvoyèrent l'officier de poupe. Il vint me dire qu'ils ne pouvaient pas revenir avant la nuit, et qu'ils désiraient que j'envoyasse un détachement à leur suite. En recevant ce message, je partis moi-même avec un nombre d'hommes tel que je le jugeais suffisant pour cette occasion; j'ordonnai au vaisseau et au fort de ne pas souffrir qu'aucune pirogue sortît de la baie, sans cependant saisir ou détenir aucun des naturels du pays.

Pendant ce temps-là M. Banks et M. Green continuèrent leur route sous les auspices de Toubouraï Tamaïdé, et, dans l'endroit même que celui-ci leur avait désigné, ils trouvèrent un Taïtien qui tenait en sa main une partie de notre instrument. Ils s'arrêtèrent, bien contens de ce qu'ils voyaient; un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étaient pressés par la foule.

M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets : ce qui les fit ranger sur-le-champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentait à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, et tous les insulaires se placèrent en dehors tranquillement et sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boîte du quart de nonante, plusieurs lunettes, et d'autres petits effets qu'ils avaient mis dans un étui de pistolet qu'on lui avait volé auparavant dans la tente, et enfin un autre pistolet de selle. Les Taïtiens remirent dans le cercle ce qu'ils avaient pris.

M. Green était impatient de voir s'ils rendraient tout ce qu'ils avaient dérobé. En examinant la boîte il trouva qu'il y manquait le pied et quelques autres petites parties moins importantes. Plusieurs personnes se détachèrent pour aller à la recherche, et en rapportèrent quelques pièces; mais on dit que le voleur n'avait pas porté si loin le pied, et qu'on le rendrait par la suite. En s'en retournant, Toubouraï Tamaïdé confirma cette promesse, et M. Banks et M. Green se disposèrent à s'en revenir, parce qu'ils pouvaient facilement suppléer à ce qui leur manquait. Ils avaient fait environ deux milles lorsque je les rencontrai avec mon détachement. Nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument : nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il était pour nous.

Sur les huit heures M. Banks retourna au fort avec Toubouraï Tamaïdé. Il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par des soldats, et de voir que plusieurs Taïtiens, effrayés et dans la douleur, environnaient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, et on permit à quelques Indiens de le suivre. La scène était touchante : Toubouraï Tamaïdé courut vers Tootahah, et, le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, et inondèrent leur visage de pleurs sans pouvoir proférer un seul mot. Les autres Indiens pleuraient également sur l'état de leur chef, ils étaient très persuadés qu'on allait le faire mourir. J'arrivai au fort un quart d'heure après, et ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce temps. Ce qui venait de se passer me causa de l'étonnement et j'en fus très affligé : on avait mis Tootahah en prison contre mes ordres, et à l'instant je lui accordai sa liberté. Je m'informai de toute cette affaire, et voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes, et dans un temps où l'on avait commis un vol, dont les naturels du pays croyaient que j'étais sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous causait, les avait tellement alarmés, que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort et à emporter leurs effets. M. Gore, mon second lieutenant, qui commandait à bord du vaisseau, vit une double pirogue sortir du fond de

la baie. Comme il avait reçu ordre de n'en laisser passer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens, effrayés en voyant que le bateau les abordait, sautèrent dans la mer; Tootahah étant malheureusement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaisseau et laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort sans faire attention à l'ordre que j'avais donné de ne saisir et de ne détenir personne. M. Hicks, mon premier lieutenant, qui y commandait, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étaient si fort prévenus de l'idée qu'on allait mettre à mort Tootahah, qu'ils ne crurent le contraire que lorsque, par mes ordres, il eut été reconduit hors du fort : tout le peuple le reçut comme si ç'avait été leur père qui eût échappé d'un danger mortel, et chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale, sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien, et Tootahah, se voyant en liberté contre son espérance, dans le premier mouvement de sa reconnaissance, nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons : nous sentions que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes, et nous le refusâmes plusieurs fois.

MM. Banks et Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercèrent le lende-

main, 3, leur emploi; mais il vint très peu de Taïtiens, et ceux qui s'y rendirent n'apportaient point de provisions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue que nous avions détenue, et nous la renvoyâmes. Comme on avait détenu une autre pirogue qui appartenait à Oberéa, Tupia, l'homme qui faisait les affaires de cette reine lors du voyage du *Dauphin*, vint examiner si l'on n'avait rien enlevé de ce qui était à bord. Il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avait prise, qu'il se rendit au fort, y resta toute la journée, et passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous vendre que très peu des provisions qu'ils avaient, et nous avions grand besoin de noix de coco et de fruits à pain. Pendant le courant de la journée M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Taïtiens il pût recouvrer leur confiance et leur amitié. Ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avait essuyé leur chef; ils dirent qu'il avait été frappé et traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avait souffert aucune violence sur sa personne. Peut-être cependant le contre-maître avait exercé contre lui une brutalité dont il rougissait et qu'il craignait d'avouer. Tootahah, se rappelant

probablement la manière dont on s'était comporté à son égard, et pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avait laissés pour présent, envoya, dans l'après-midi, un messager pour demander en retour une hache et une chemise. L'Indien me dit que son chef n'avait pas dessein de venir au fort pendant dix jours. Je m'excusai de ce que je différais jusqu'à son arrivée de donner la hache et la chemise. J'espérais qu'impatient de les avoir, il viendrait bientôt les chercher, que la première entrevue terminerait la froideur qui était entre lui et nous, et que l'absence aurait probablement augmentée.

Le lendemain, 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avions faite aux Taïtiens dans la personne de leur chef, car le marché était si mal fourni que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï Tamaïdé dans les bois et lui persuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits à pain; enfin il les obtint : il y en avait cent vingt, et ce secours nous vint très à propos. Dans l'après-midi un autre messager vint demander de la part de Tootahah la hache et la chemise. Comme il était absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, et que sans lui nous ne pourrions guère avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks et moi nous

irions lui rendre visite le lendemain, et que nous lui porterions ce qu'il désirait.

Le jour suivant, 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeler ma promesse : ses gens semblaient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures je fis mettre en mer la pinasse, et je m'y embarquai avec MM. Banks et Solander; nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, et à une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence, qu'ils appelaient Eparre, et qui était situé à environ quatre milles à l'ouest de nos tentes.

Nous trouvâmes un grand nombre de Taïtiens qui nous attendaient sur le rivage. Il nous aurait été impossible d'aller plus avant si un homme, grand et de bonne mine, ne nous avait pas ouvert un passage. Sa tête était couverte d'une espèce de turban, et il portait dans sa main un bâton blanc, dont il frappait impitoyablement ceux qui étaient autour de lui : cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens criaient : *Taio Tootahah*, (*Tootahah est votre ami*). Nous le vîmes comme un ancien patriarche, assis sous un arbre et environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, et sur-le-champ il nous demanda sa hache. Je la lui présentai ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, et garni d'une espèce de ruban ; il les reçut

avec bien du plaisir, et tout de suite il endossa le vêtement; mais il donna la chemise à la personne qui nous avait fait faire passage en débarquant sur la côte : cet homme était assis alors près de nous, et Tootahah semblait désirer que nous eussions des attentions particulières pour lui. Peu de temps après, Oberéa et plusieurs autres femmes que nous connaissions arrivèrent et se placèrent parmi nous.

Tootahah sortit plusieurs fois, mais ses absences n'étaient pas longues. Nous crûmes qu'il quittait l'assemblée pour aller montrer aux Indiens son nouvel habillement : nous nous trompions; il allait donner des ordres pour les rafraîchissemens et le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit, étant presque étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner. Sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendait dans un autre endroit : nous le trouvâmes assis sous la banne de notre propre bateau, et il nous fit signe d'aller à lui. Tous ceux de nous que le bateau pouvait contenir y entrèrent, et il ordonna alors d'apporter du fruit à pain et des noix de coco, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de temps après on vint l'avertir, et il sortit du bateau, et quelques minutes ensuite on nous invita à le suivre. Nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison,

et qui était palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut. On y préparait pour nous un divertissement entièrement nouveau : c'était un combat de lutte. Ce chef était assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, et les principales personnes de sa suite rangées en demi-cercle à ses côtés : c'étaient les juges qui devaient applaudir au vainqueur. On avait laissé des siéges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reste des spectateurs.

Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattans, et qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène. Ils en firent le tour lentement et les regards baissés, la main gauche sur la poitrine; de la droite, qui était ouverte, ils se frappaient souvent l'avant-bras gauche avec tant de raideur, que le coup produisait un son assez aigu : c'était un défi général que se faisaient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressaient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière : ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, et chacun d'eux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistait à joindre les bouts des doigts et à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même temps les coudes en haut et en bas avec beaucoup de promptitude; si l'homme à qui le lutteur s'adres-

sait acceptait le cartel, il répétait les mêmes signes, et ils se mettaient tous deux sur-le-champ dans l'attitude du combat. Une minute après ils en venaient aux mains : excepté dans le premier moment, c'était une pure dispute de force. Chacun tâchait d'abord de saisir son adversaire par la cuisse; et s'il n'en venait pas à bout par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement; ils s'accrochaient enfin sans dextérité ni grâce, jusqu'à ce que l'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat était fini les vieillards applaudissaient au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répétait en chœur sur une espèce de chant, et la victoire était célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le spectacle était suspendu alors pendant quelques minutes; ensuite un autre couple de lutteurs s'avançait dans l'arène, et combattait de la même manière. Après que le combat avait duré une minute, si l'un des deux n'était pas mis à terre, ils se séparaient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis, et dans ce cas chacun étendait son bras en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étaient aux prises, une autre troupe exécutait une danse qui durait aussi l'espace d'une minute; mais les danseurs et les lutteurs, entièrement occupés de

ce qu'ils faisaient, ne donnaient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avait défait, et que le vaincu ne murmurait point de la gloire de son rival. Enfin pendant tout le combat on voyait se soutenir la bienveillance et la bonne humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cents spectateurs, dont quelques-uns étaient des femmes : il est vrai qu'elles étaient en petit nombre; de plus, elles étaient toutes d'un rang distingué, et nous avons des raisons de croire qu'elles n'assistaient à ce spectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures : pendant ce temps l'homme qui nous avait fait faire place lors de notre débarquement retenait les Indiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançaient trop. Nous nous informâmes de son état, et nous apprîmes que c'était un officier de Tootahah qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies.

Les lecteurs qui connaissent les combats des athlètes de l'antiquité remarqueront sans doute une ressemblance grossière entre ces anciens jeux et les luttes des habitans d'une petite île située au milieu de l'océan Pacifique. Les dames peuvent se rappeler la description qu'en a donnée Fénelon dans son *Télémaque*. Quoiqu'il raconte des événemens fa-

buleux, il a copié fidèlement les mœurs des anciens temps, d'après les auteurs qu'on regarde comme des historiens fidèles.

Lorsque les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparait deux cochons et des fruits à pain pour notre dîner : comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité : au lieu de placer ses deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau. Nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions plus à notre aise dans le bâtiment qu'à terre, et qu'il serait plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord il nous dit de retourner au vaisseau avec son cochon. Cet ordre n'était pas agréable : nous avions un trajet de quatre milles, et pendant ce temps le dîner se réfroidissait. Nous crûmes pourtant devoir le satisfaire. Il nous accompagna au vaisseau, suivi de quelques autres Indiens, et enfin nous mangeâmes les mets qu'il avait préparés, et dont lui et Toubouraï Tamaïdé eurent une bonne part.

Notre réconciliation avec ce chef fit sur les Taïtiens toute l'impression que nous pouvions désirer ; car, dès qu'ils surent qu'il était à bord, les fruits à pain, les noix de coco et les autres provisions arrivèrent au fort en grande abondance.

Les échanges se passaient dans le marché comme à l'ordinaire; mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, et M. Green, allèrent dans la pinasse, à l'est de Taïti, le 8, dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourraient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'île. Ils parcoururent un espace d'environ vingt milles; ils aperçurent plusieurs cochons et une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre : chacun leur disait qu'ils appartenaient tous à Tootahah, et qu'on ne pouvait pas les échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Tootahah était un grand prince, puisqu'il avait une autorité si absolue et qui s'étendait si loin. Nous reconnûmes ensuite qu'il administrait comme souverain le gouvernement de cette partie de l'île au nom d'un mineur, que nous n'avons jamais vu pendant notre séjour à Taïti. M. Green, à son retour, nous raconta qu'il avait trouvé un arbre d'une grandeur si énorme et si incroyable, qu'il avait soixante verges de circonférence. MM. Banks et Solander lui expliquèrent bientôt que c'était une espèce de figuier dont les branches, en se recourbant vers la terre, y avaient pris de nouvelles racines, et qu'il était facile de se tromper en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, et toutes réunies par une végétation commune.

Quoique le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y abordaient plus lentement. Au commencement de notre séjour nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation entre le lever du soleil et huit heures du matin; maintenant ce commerce nous prenait la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, et les Taïtiens venaient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avaient suffi pour payer les noix de coco et les fruits à pain. Comme ces denrées n'y étaient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés pour la première fois de montrer nos clous : pour un des plus petits, qui avait quatre pouces de long, les Indiens nous donnaient vingt noix de coco et du fruit à pain en proportion, et dans peu de temps le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

Le 9, dans la matinée, Oberéa vint nous faire sa première visite depuis la perte de notre quart de nonante, et la malheureuse détention de Tootahah. Elle était accompagnée de Obadée, qui était alors son favori, et de Tupia. Ils nous présentèrent un cochon et quelques fruits à pain, et nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni alors à la curiosité de nos amis les Indiens un spectacle intéressant et nouveau : notre forge était dressée et travaillait presque continuellement. Ils

nous donnaient des morceaux de fer, que nous pensâmes qu'ils avaient reçus du *Dauphin*, en nous priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espèce. Comme j'avais très grande envie de faire tout ce qui pouvait les contenter, on satisfaisait à leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le temps du serrurier. Oberéa, ayant reçu sa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra : cette opération n'était pas possible. Elle nous apporta alors une hâche rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion qui me donnait un moyen de regagner ses bonnes grâces : sa hache fut raccommodée, et elle parut satisfaite. Ils s'en allèrent le soir, et emmenèrent la pirogue, qui avait resté long-temps à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

Le 10 je plantai quelques pepins de melon, et des graines d'autres plantes, dans un terrain qui avait été préparé pour cet effet : nous les avions mises pendant le voyage dans de petites bouteilles bouchées avec de la poix-résine. Excepté la graine de moutarde, aucune autre ne germa : les concombres et les melons ne prirent pas, et M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avait gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens don-

naient à leur île le nom de *Taïti*. Nous vîmes, après beaucoup de peines, qu'il était absolument impossible d'apprendre aux Taïtiens à prononcer nos noms : lorsqu'ils voulaient les articuler ils produisaient des mots tout-à-fait différens dont ils se servaient pour nous désigner : ils m'appelèrent *Toute*, et M. Hicks *Hete*. Ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux*. Ils appelaient notre maître *Boba*, de Robert son nom de baptême; M. Gore, *Toarro;* le docteur Solander, *Torano;* M. Banks, *Tapane;* M. Green, *Etérée;* M. Parkinson, *Patini;* M. Sporing, *Polini;* Petersgill, *Petrodoro*. Ils avaient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Il n'était cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original : c'étaient peut-être moins des sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue : par exemple, ils appelèrent *Matte* M. Monkhouse, l'officier de poupe qui commandait le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnaient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le son de la première syllabe du mot Monkhouse, mais parce que *matte* signifie *mort*. Il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.

## § 12.

Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies singulières. Les Taïtiens assistent au service divin que nous célébrons, et le soir ils nous donnent un spectacle très extraordinaire. Toubouraï Tamaïdé succombe à une tentation.

Le 12 mai nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, et qui nous abordèrent avec des cérémonies très singulières. M. Banks faisait des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'était venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays. Entre neuf et dix heures il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue dans laquelle étaient assis un homme et deux femmes. Les Indiens qui étaient autour de M. Banks lui dirent par signes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit sur-le-champ. Mais pendant qu'il sortait du bateau, l'homme et les deux femmes s'étaient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui. Ils s'arrêtèrent alors, et l'invitèrent par signes à faire la même chose. Ils jetèrent à terre une douzaine de jeunes planes et quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta, et les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Taïtien, qui semblait être un serviteur, passant et repassant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui don-

nant. Tupia, qui était près de M. Banks, remplissait les fonctions de son maître de cérémonie : à mesure qu'il recevait les rameaux il les plaçait dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui était entre M. Banks et les Indiens qui lui rendaient visite. Il y avait neuf pièces : il en posa trois l'une sur l'autre, et alors une des femmes, appelée *Oorattooa*, la plus distinguée d'entre elles, monta sur ces tapis, et, relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux et de sang-froid, et un air d'innocence et de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer : elle laissa retomber ensuite ses vêtemens, et alla se remettre à sa place. On étendit trois autres pièces sur les trois premières : elle remonta alors, et fit la même cérémonie qu'on vient de décrire. Enfin les trois dernières pièces furent étendues sur les six premières, et elle en fit le tour pour la troisième fois avec les mêmes circonstances.

Les Taïtiens replièrent les étoffes et les offrirent à M. Banks comme un présent de la part de la femme, qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeait devoir leur être le plus agréables. Ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure, et s'en allèrent.

Sur le soir nos officiers qui étaient au fort reçurent la visite d'Oberéa et d'une femme de sa suite, sa favorite, nommée *Otheothea* : c'était une fille d'une figure agréable. Ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avait passé quelques jours sans venir au camp, et qu'on nous avait rapporté qu'elle était malade ou morte.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour alla se promener dans les bois, portant son fusil comme à l'ordinaire. En revenant il rencontra Toubouraï Tamaïdé près de la maison qu'il habitait par intervalles. Comme il s'était arrêté pour passer quelque temps avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda, et le levant en l'air, il tira la détente : heureusement l'amorce brûla sans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très surpris de voir qu'il eût acquis assez de connaissance du mécanisme de cette arme pour la décharger, et il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venait de faire. Comme il était très important de ne pas apprendre aux Taïtiens comment on maniait ces armes, M. Banks, dans toutes les occasions, leur avait dit qu'ils ne pouvaient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher : il était nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, et il ajouta pour cela les menaces à ses

reproches. Toubouraï Tamaïdé supporta tout patiemment; mais dès que M. Banks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec toute sa famille et ses meubles pour sa maison d'Éparre. Les Taïtiens qui étaient au fort apprirent bientôt cette nouvelle. Nous craignîmes les suites du mécontentement de Toubouraï Tamaïdé, qui, dans toutes les occasions, nous avait été très utile. M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour. Il partit le même soir accompagné de M. Molineux; ils le trouvèrent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avait raconté son aventure et les craintes qu'elle lui faisait naître. Son visage présentait l'image de la douleur et de l'abattement, et les mêmes passions étaient également marquées avec force sur la figure de tous les Taïtiens qui l'environnaient. Lorsque M. Banks et M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que Térapo dans une autre occasion, c'est-à-dire en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks ne perdit point de temps pour tâcher de les consoler : il assura le chef qu'il fallait oublier tout ce qui s'était passé, qu'il ne leur voulait aucun mal, et qu'ils n'avaient rien à craindre. Toubouraï Tamaïdé fut bientôt calmé, et reprit sa confiance et sa tranquillité. Il ordonna de tenir

prête une double pirogue; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, et pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien et sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des insulaires. Entre onze heures et minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourrait trouver. La sentinelle qui le découvrit, heureusement ne fit pas feu, et le voleur s'enfuit avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier était dressée dans le fort, et le fer et les instrumens de ce métal, dont on s'y servait continuellement, étaient des tentations au vol que les Taïtiens ne pouvaient surmonter.

Le dimanche, 14, j'ordonnai qu'on célébrât le service divin au fort; nous désirions que quelques-uns des principaux Taïtiens y assistassent; mais lorsque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traversa la rivière et ramena Toubouraï Tamaïdé et sa femme Tomio. Il espérait que les cérémonies occasioneraient quelques questions de leur part, et donneraient lieu à quelque instruction de la nôtre. Il les fit asseoir sur des siéges et se plaça près d'eux. Pendant tout le service ils observaient attentivement ses postures, et l'imitaient très exac-

tement : ils s'asseyaient, se tenaient debout ou se mettaient à genoux lorsque M. Banks faisait de même. Ils sentaient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux et d'important, et ils ordonnèrent aux Taïtiens qui étaient hors du fort de se tenir en silence : cependant après que le service fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question, et ils ne voulaient pas nous écouter lorsque nous tâchions de leur expliquer ce qui venait de se passer.

Les Indiens, après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très différentes. Un jeune homme de près de six pieds et une jeune fille de onze à douze ans sacrifièrent à Vénus, devant plusieurs de nos gens et un grand nombre de naturels du pays, sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action, et ne s'y livrant, au contraire, à ce qu'il nous semblait, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué, et en particulier Oberéa, qui, à proprement parler, présidait à la cérémonie ; car elle donnait à la fille des instructions sur la manière dont elle devait jouer son rôle ; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paraissait pas en avoir besoin.

Nous ne racontons pas cet événement comme

un pur objet de curiosité, mais parce qu'il peut servir dans l'examen d'une question qui a été longtemps discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude et de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

Le 14 et le 15 nous eûmes une autre occasion de connaître si tous les Taïtiens étaient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditaient contre nous. La nuit du 13 au 14 on vola une de nos pièces d'eau qui était à côté du fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit du vol; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étaient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissaient leurs associés, car ils paraissaient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avait été mis dans une pirogue; mais

comme cette pièce d'eau ne nous était pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches pour la recouvrer. Lorsqu'il fut de retour, Toubouraï Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain on nous volerait un autre tonneau : il n'est pas aisé de conjecturer comment il avait appris ce projet ; il est sûr qu'il n'était pas du complot, car il vint avec sa femme et sa famille dans l'endroit où étaient placées les pièces d'eau; il y dressa ses lits en disant qu'en dépit du voleur il nous donnerait un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir : nous lui fîmes entendre qu'on placerait une sentinelle jusqu'au matin pour faire la garde autour des tonneaux; il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks, où lui et sa famille passèrent la nuit : il fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avait été bien informé : le voleur vint vers minuit; mais s'apercevant qu'on avait mis un soldat pour veiller sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober.

L'aventure du couteau avait beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubouraï Tamaïdé, et il ne se défiait point de lui; le Taïtien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité et son honneur ne purent pas surmonter. Il s'était trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, et il avait résisté; mais il fut

enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous. Ces clous étaient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusqu'alors en échange aux Indiens, et ils avaient été laissés peut être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avait un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertance quelque partie de son habillement sous lequel il en avait caché un, le domestique de M. Banks le vit, et le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avait pas donné ce clou, et qu'il ne l'avait pas reçu en échange, examina sur-le-champ le panier où il y en avait sept, et il remarqua qu'il en manquait cinq. Il accusa avec répugnance Toubouraï Tamaïdé du délit. Le Taïtien avoua le fait; mais la douleur qu'il en ressentit n'était probablement pas plus grande que celle de l'accusateur. On lui redemanda sur-le-champ les clous, et il répondit qu'ils étaient à Éparre; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paraissait fort empressé de les ravoir, et qu'il lui faisait quelques signes de menace. Toubouraï Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions son offense comme légère; cependant après quelque délibération nous lui dîmes qu'on lui pardonnerait s'il voulait rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition; mais

je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas : au lieu d'aller chercher les clous, il se retira avec sa famille avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

Après avoir reçu différens messages de Tootahah qui nous mandait que, si nous voulions lui rendre visite, il reconnaîtrait cette faveur par un présent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant, afin de voir s'il ne serait pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela ; je lui ordonnai en même temps de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Éparre, dans un endroit appelé *Tottahah*, situé cinq milles plus à l'ouest. Le Taïtien le reçut avec beaucoup de cordialité ; il lui montra sur-le-champ un cochon, et lui dit que dans la matinée on amènerait les trois autres qui étaient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers ; mais comme les trois cochons ne venaient point, et qu'il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps, il s'en revint avec celui qu'on lui avait donné.

Le 25 Toubourai Tamaïdé, accompagné de sa femme Tomio, parut à la tente, pour la première fois depuis qu'on l'avait découvert volant les clous. Il paraissait affligé et timide ; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes grâces et notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avait emportés. La froideur et la réserve avec lesquelles M. Banks et les autres le traitèrent n'étaient

guère propres à lui inspirer du calme et de la gaîté ; il ne demeura pas long-temps et il partit d'une manière brusque. M. Monkhouse, le chirurgien, alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation ; il tâcha de lui persuader de rendre les clous, mais il ne put pas y réussir.

## § 13.

Autre visite rendue à Tootahah. Détail de différentes aventures. Amusemens singuliers des Indiens, et remarques sur ces amusemens. Préparatifs pour observer le passage de Vénus. Ce qui nous arrive au fort.

Le 27 il fut décidé que nous irions voir Tootahah, quoique nous ne comptassions pas beaucoup sur les cochons qu'il avait promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinasse avec MM. Banks et Solander, et trois autres personnes. Il avait quitté Tottahah où M. Hicks l'avait trouvé, et il était dans un endroit appelé *Atahonrou*, à six milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il était presque nuit lorsque nous arrivâmes. Nous le vîmes assis comme à l'ordinaire sous un arbre, et environné d'un grand nombre de Taïtiens. Nous lui fîmes nos présens qui consistaient en un habit et un jupon d'étoffe jaune, et quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il or-

donna sur-le-champ de tuer et d'apprêter un cochon pour le souper, en nous promettant qu'il nous en donnerait plusieurs le lendemain : mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage que de remporter des rafraîchissemens dont le fort avait besoin. Nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, et nous soupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchait, et qu'il y avait dans ce lieu plus de monde que les maisons et les canots n'en pouvaient contenir, et entre autres Oberéa, sa suite et plusieurs autres Indiens que nous connaissions, nous commençâmes à chercher des logemens. Nous étions au nombre de six. M. Banks fut assez heureux pour qu'Oberéa lui offrît une place dans sa pirogue; il nous souhaita une bonne nuit, nous quitta, et alla se coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays. Il ôta ses habits comme à l'ordinaire à cause de la chaleur. Oberéa lui dit amicalement qu'elle voulait les garder, et qu'à coup sûr on les volerait si elle n'en avait pas soin. M. Banks ayant une pareille sauvegarde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable ; il s'éveilla sur les onze heures, et voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avait vu Oberéa les placer ; mais ils n'y étaient plus. Il éveilla Oberéa sur-le-champ. Dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, et se mit en

devoir de retrouver ce que M. Banks avait perdu. Tootahah dormait dans la pirogue voisine. Alarmé du bruit il vint vers eux, et sortit avec Oberéa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'était pas en état de les accompagner, on ne lui avait rien laissé que sa culotte, on avait pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa poire à poudre et plusieurs autres effets qui étaient dans ses poches. Une demi-heure après, Oberéa et Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtemens ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes : on n'avait pas emporté son fusil, mais il avait négligé de le charger ; il ne savait pas où le docteur Solander et moi passions la nuit, et dans ce qui devait lui arriver, il ne pouvait pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valait mieux ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Taïtiens avec qui il était ; il donna son fusil à Tupia qui s'était éveillé au milieu du désordre, et qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même temps de rester couché. Il ajouta qu'il était satisfait des peines que Tootahah et Oberéa avaient prises pour retrouver ses effets, quoiqu'elles eussent été inutiles.

M. Banks se recoucha assez déconcerté. Il entendit bientôt après de la musique, et il vit des lumières à peu de distance sur le rivage : c'était un concert ou assemblée, qu'ils appellent *heïva*, nom

général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devait nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens et que je pouvais peut-être m'y trouver, ainsi que d'autres Anglais, M. Banks se leva pour y aller aussi. Les lumières et le son l'amenèrent dans une case où j'étais avec trois autres personnes du vaisseau. Il nous distingua aisément du reste de la foule ; il s'approcha presque nu et nous raconta sa triste aventure. Nous le consolâmes, comme les malheureux se consolent entre eux ; nous lui dîmes que nous avions été aussi maltraités que lui ; je lui fis voir que j'avais les jambes nues, et lui dis qu'on avait volé mes bas sous ma tête, quoique je fusse sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouvèrent aussi en se montrant qu'ils avaient perdu leur justaucorps. Nous résolûmes pourtant d'entendre la musique, quelque mal vêtus que nous fussions. Le concert était composé de quatre tambours, de trois flûtes et de plusieurs voix. Il dura environ une heure, et lorsqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que jusqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

Le 28 nous nous levâmes à la pointe du jour, suivant l'usage de l'île. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia qui gardait fidèlement son fusil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de

son pays, pour lui servir au défaut des siens, de sorte qu'en nous abordant il portait un habillement bigarré moitié à la Taïtienne et moitié à l'anglaise. Excepté le docteur Solander dont nous ne connaissions pas le gîte, et qui n'avait point assisté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de temps après Tootahah parut, et nous le pressâmes de chercher nos habits qu'on avait dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui persuader, non plus qu'à Oberéa, de faire aucune démarche à cet effet, et nous soupçonnâmes alors qu'ils étaient complices du vol. Sur les huit heures M. Solander vint nous joindre; il avait passé la nuit dans une case à un mille de distance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, et on ne lui avait rien pris.

Nous perdîmes alors tout espoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la suite, et nous passâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on nous avait promis; mais nos tentatives furent également sans succès. Vers midi nous rejoignîmes le bateau, assez mécontens, et n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille du boucher et du cuisinier de Tootahah.

En retournant au bateau nous eûmes un spectacle qui nous dédommagea en quelque manière de nos fatigues et de nos pertes. Chemin faisant nous arrivâmes à un des endroits, en petit nombre, où

l'île n'est pas environnée par des récifs, et où, par conséquent, une houle élevée brise sur la côte. Les lames étaient des plus effrayantes que j'eusse jamais vues; il aurait été impossible à un de nos bateaux de s'en tirer, et si le meilleur nageur de l'Europe avait été, par quelque accident, exposé à leur furie, je suis persuadé qu'il y aurait été bientôt englouti par les flots ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage était couvert. Cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageaient pour leur plaisir; lorsque les flots brisaient près d'eux ils plongeaient par-dessous, et reparaissaient de l'autre côté avec une adresse et une facilité inconcevables.

Ce qui rendit ce spectacle encore plus amusant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue. Ils le saisirent et le poussèrent devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer; alors deux ou trois de ces Indiens se mettaient dessus, et tournant le bout carré contre la vague, ils étaient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable, et quelquefois même jusqu'à la grève; mais ordinairement la vague brisait sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin, et alors ils plongeaient et se relevaient d'un autre côté en tenant toujours le reste de pirogue. Ils se remettaient à nager de nouveau au large, et revenaient ensuite, par la même manœuvre.

à peu près comme nos enfans, dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de Greenwich pour avoir le plaisir de rouler en bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scène étonnante. Pendant cet intervalle aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre; ils semblaient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif. Nous continuâmes alors notre route, et enfin le soir nous arrivâmes au fort.

On peut remarquer à cette occasion que la nature humaine est douée de plusieurs facultés, qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles, et que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs, en déployant des forces dont nous avons tous l'usage, à moins que nous ne soyons attaqués de quelque infirmité particulière, opéraient des prodiges qui nous semblent au-dessus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette observation. Les danseurs de corde et les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature. Tous les hommes, il est vrai, avec autant d'exercice et d'habitude, ne deviendraient pas aussi habiles dans leur art; mais il est incontestable qu'ils

y feraient du moins quelques progrès : il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve que l'homme a des facultés dont il ne fait presque jamais usage. On ne peut pas supposer que la perte d'un sens donne plus de force à ceux qui restent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuses celles qui sont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir, pour les organes de l'ouïe et du toucher, la délicatesse et la finesse qui nous surprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'est qu'ils n'en ont pas également besoin. Celui qui jouit de sa vue est le maître de faire par choix ce que l'homme, privé de ses yeux, fait par nécessité; et s'il voulait s'appliquer comme lui à exercer ses organes, il les rendrait aussi parfaits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

Parmi les Indiens qui nous étaient venus voir, il y en avait quelques-uns d'une île voisine appelée par eux *Eimeo* ou *Imao*, et que le capitaine Wallis a nommée *île du duc d'York*. Ils nous firent la description de vingt-deux îles situées dans les environs de Taïti.

Comme le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchait, je résolus, en conséquence de quelques idées que m'avait données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits, espérant que, si nous ne réussissions pas à Taïti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens et à montrer l'usage qu'il en fallait faire à ceux de nos officiers que je me proposais d'envoyer dehors.

Le 1er juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour Imao, dans la grande chaloupe, M. Gore, et MM. Monkhouse et Sporing, à qui M. Green avait donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi : nos gens qui étaient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenèrent enfin au-dessous de la terre d'Imao. A la pointe du jour du 2 ils virent une pirogue qu'ils appelèrent. Les Indiens qu'elle avait à bord leur montrèrent un passage à travers le récif : ils y entrèrent, et ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail qui s'élevait hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte. Ce rocher en avait quatre-vingts de long et vingt de large;

on trouvait au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore et ses compagnons commencèrent à les dresser et à faire les autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites, M. Banks, suivi des insulaires de Taïti et des autres Indiens qu'ils avaient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'île pour y acheter des provisions : il s'en procura effectivement une quantité suffisante avant la nuit. Lorsqu'il revint au rocher, il trouva l'observatoire en ordre, et les télescopes fixés et éprouvés. La soirée fut très belle; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit. Chacun faisait la garde à son tour, l'espace d'une demi-heure, et il allait satisfaire l'impatience des autres, et il leur rapportait la situation du temps. Quelquefois il encourageait leur espérance en disant que le ciel était serein, et d'autrefois il les alarmait en leur annonçant qu'il était couvert.

Ils furent debout dès la pointe du jour du 3, et ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuage. M. Banks souhaitant alors un heureux succès à nos observateurs, M. Gore et M. Monkhouse, retourna une seconde fois dans l'île pour en examiner les productions et y acheter des rafraîchissemens. Pour faire ses échanges avec les naturels du pays, il se plaça sous un arbre, et, afin de

n'être pas poussé par la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Sur les huit heures il aperçut deux pirogues qui voguaient vers l'endroit où il était, et les insulaires lui firent entendre qu'elles appartenaient à Tarrao, roi de l'île, qui venait lui rendre visite. Dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, et Sa Majesté débarqua avec sa sœur nommée Nuna. Comme ils s'avançaient vers l'arbre sous lequel était M. Banks, il alla à leur rencontre, et il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avait écarté les autres insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences. M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portait sur sa tête en place de chapeau; il l'étendit à terre, et ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal qui était composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits à pain, de noix de coco et d'autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent: les messagers revinrent avec une hache, une chemise et des verroteries qu'il offrit à Sa Majesté qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, em-

menant avec lui quelques-uns des principaux personnages de l'île, parmi lesquels il y avait trois jeunes femmes très belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil, et tâcha de leur faire entendre que ses compagnons et lui avaient quitté leur pays pour venir observer ce phénomène. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'île d'Imao; il y passa le reste de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à peu près les mêmes que celles de Taïti. Les hommes qu'il y vit ressemblaient aussi entièrement aux habitans de cette dernière île, et il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à Taïti : de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges connaissaient ses marchandises et leur valeur.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort, et par les personnes que j'avais envoyées à l'est de l'île. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel, et nous observâmes, M. Green, le docteur Solander et moi, tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Green et le mien étaient de la même force, et celui du docteur Solander était plus grand. Nous vîmes tous autour de la planète une atmosphère ou brouillard nébuleux qui rendait moins distincts les temps des contacts, et surtout des contacts intérieurs, ce qui nous fit différer les uns des autres dans nos observations plus

qu'on ne devait l'attendre. Nous trouvâmes que notre observatoire était situé au 17e degré 29 minutes 15 secondes de latitude, et au 149e degré 32 minutes 30 secondes de longitude ouest de Greenwich.

Si nous avions des raisons de nous féliciter du succès de notre entreprise, quelques-uns de nos gens avaient profité du temps, de manière à nous causer bien du regret. Pendant que les officiers étaient tous occupés à observer le passage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magasins et volèrent près d'un cent pesant de clous à fiche. Le cas était sérieux et de grande importance; car si les voleurs avaient répandu ces clous parmi les Taïtiens, ils nous auraient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui était la principale marchandise que nous avions apportée pour commercer avec ces insulaires. On découvrit un des voleurs, mais on ne lui trouva que sept clous : il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, et il ne voulut jamais révéler ses complices.

## § 14.

Description particulière des funérailles parmi les Taïtiens. Observations générales sur ce sujet. On trouve chez ces Indiens une classe d'hommes pour lesquels les anciens avaient beaucoup de vénération. Vol commis au fort. Suites de ce vol. Détails sur la cuisine des Taïtiens. Divers incidens.

Le 5 nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi. Plusieurs des chefs indiens assistèrent à cette fête; ils burent à la santé de Sa Majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui était le son le plus approché qu'ils pouvaient rendre pour exprimer le roi George.

Il mourut pendant ce temps une vieille femme d'un certain rang, et qui était parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, et nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place carrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, et ils placèrent le corps en dessous, sur un châssis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps était couvert d'une belle étoffe, et l'on avait placé près de lui du fruit à pain, du poisson et d'autres provisions. Nous supposâmes que les alimens étaient préparés pour l'esprit du

défunt, et que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des âmes après la mort; mais, lorsque nous nous adressâmes à Toubouraï Tamaïdé, afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matière, il nous dit que ces alimens étaient des offrandes qu'ils présentaient à leurs dieux : ils ne supposaient cependant pas que les dieux mangeassent, ainsi que les Juifs ne pensaient point que Jéhovah pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même manière que le Temple de Jérusalem, c'est-à-dire comme un témoignage de respect et de reconnaissance, et un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la Divinité. Vis-à-vis le carré, il y avait un endroit où les parens du défunt allaient payer le tribut de leur douleur; et au dessous du pavillon, on trouvait une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avaient versé leurs larmes et leur sang; car, dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas de là on avait dressé deux petites huttes. Quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, et l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, et qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus

bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où l'on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

Il est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, et d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Élien et Apollonius de Rhodes attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, et qu'on appelle aujourd'hui la Mingrélie, excepté pourtant que cette manière de disposer des morts n'avait pas lieu pour les deux sexes: ils enterraient les femmes, mais ils enveloppaient les hommes morts dans une peau, et les suspendaient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitans de la Colchide avait sa source dans leur croyance religieuse. La terre et l'air étaient les principaux objets de leur culte, et l'on croit que, par une suite de quelque principe superstitieux, ils dévouaient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir positivement si les Taïtiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux. Nous observerons en passant que, quoiqu'il soit très absurde d'imaginer que le bon-

heur ou le malheur d'une vie future dépende en quelque manière de la façon dont on disposera des cadavres lorsque le temps de l'épreuve sera passé, cependant rien n'est plus général que cette espèce d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires qui ne nous sont point familières par l'habitude, ou que la superstition ne nous a pas rendues sacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne soit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur ou dévoré par les vers lorsqu'il ne sera plus capable de sensation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre sainte, lors même qu'ils croient que le sort de sa future existence est irrévocablement décidé. Nous sommes si fortement portés à associer des idées de sensations agréables ou douloureuses aux opinions et aux actions qui nous affectent pendant la vie, que nous agissons involontairement comme si après la mort elles devaient faire la même impression sur nous, ce que pourtant personne n'oserait soutenir.

Ainsi il arrive que le désir de conserver sans tache ou de transmettre avec honneur le nom que nous laissons après nous est un des puissans motifs qui règlent les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir dans tous les principes que les morts sont insensibles à la réputa-

tion qu'ils laissent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la bassesse et du crime a rendus indifférens à l'honneur et à la honte, la force de la raison et les réflexions du sage ne peuvent pas surmonter ce penchant que nous avons tous de laisser un nom irréprochable ou célèbre lorsque nous ne serons plus. C'est là sans doute une des heureuses imperfections de notre nature, dont le bien général de la société dépend jusqu'à un certain point; et comme on prévient quelques crimes en suspendant avec des chaînes le corps d'un criminel après sa mort, de même le désir d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorsqu'il ne restera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la société, et arrête bien des maux.

Des mœurs absolument nouvelles nous montrent les folies et les absurdités des hommes séparées de ces idées particulières, qui, par leur association, nous accoutument à les voir sans en être surpris. Le meilleur usage peut-être que nous puissions faire de la connaissance de ces mœurs étrangères, c'est de nous montrer combien les sottises du genre humain sont essentiellement les mêmes presque partout. Lorsqu'un zélé dévot de l'Église romaine voit les Indiens des bords du Gange persuadés qu'ils s'assurent le bonheur

d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leurs extravagances et de leur superstition ; mais ces Indiens riraient à leur tour si on leur disait qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils se procureront les mêmes avantages en mourant avec les sandales d'un franciscain.

Comme les Indiens depuis quelques jours nous apportaient du fruit à pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison, et l'on nous dit que les arbres promettaient une récolte abondante, et que chacun avait alors cueilli une partie des fruits pour en faire une espèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *mahie*, et qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un temps considérable, et leur sert d'aliment lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs.

Le principal personnage du deuil devait faire, le 10, la cérémonie en l'honneur de la vieille femme dont nous avons déjà décrit le tombeau. M. Banks était si curieux de voir tous les mystères de la solennité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvait pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où était déposé le corps, et il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes et un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se

préparaient à la cérémonie. Toubouraï Tamaïdé en était le chef. La forme de son habillement était extrêmement bizarre, et pourtant lui seyait assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtemens à l'européenne. Les Indiens nouèrent autour de ses reins une petite pièce d'étoffe, et ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux épaules, avec du charbon et de l'eau, de manière qu'il était aussi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, et entre autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui. Le jeune homme fut noirci partout, et ensuite le convoi se mit en marche.

Toubouraï Tamaïdé proférait près du corps quelques mots que nous avons jugés être une prière. Il récitait les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison; ils continuèrent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Taïtiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi. Dès qu'il fut aperçu de loin par ceux qui étaient aux environs du fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte et mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étaient plus de cent, et qui se retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la rivière et entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui

étaient toutes désertes, et l'on ne vit pas un seul Taïtien pendant le reste de la procession qui dura plus d'une demi-heure. Ils appellent *nineveh* la fonction que faisait M. Banks : deux autres comme lui étaient chargés du même emploi. Comme les naturels du pays avaient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil : *imatata* (il n'y a personne) ; enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière et prendre leurs habits ordinaires.

Le 12 quelques-uns des naturels du pays se plaignirent à moi que deux des matelots leur avaient pris des arcs, des flèches et des cordes faites avec des cheveux tressés ; j'examinai l'affaire, et trouvant que l'accusation était prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs ni de leurs flèches, et ils n'en apportaient pas souvent au fort ; cependant Toubouraï Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défi que lui avait fait M. Gore. Le chef pensait que c'était pour essayer à qui lancerait la flèche plus loin, et M. Gore à qui frapperait mieux le but ; et comme celui-ci ne tâchait pas de pousser la flèche le plus loin qu'il lui serait possible, et que l'autre ne visait point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubouraï Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il était capable de faire,

banda son arc et décocha une flèche à deux cent soixante-quatorze verges, c'est-à-dire à un peu plus d'un sixième de mille. Leurs flèches ne sont jamais empennées, et leur manière de tirer est singulière; ils s'agenouillent, et au moment où la flèche part, ils laissent tomber l'arc.

M. Banks, dans sa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut, après quelques questions, pour des musiciens ambulans. Dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devaient passer la nuit, nous nous y rendîmes : tous ils avaient deux flûtes et trois tambours, et un grand nombre d'Indiens s'étaient assemblés autour deux. Ceux qui battaient du tambour accompagnaient la musique avec leurs voix, et nous fûmes fort surpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chansons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe, une profession pour qui les nations les plus distinguées par leur esprit et leurs connaissances avaient de l'estime et de la vénération. Tels sont pourtant les bardes et les ménestrels de Taïti: ils improvisaient et joignaient la musique de leurs instrumens au son de leurs voix; ils allaient continuellement d'un lieu à un autre, et le maître de la maison et l'assemblée leur donnaient en récompense les choses dont ils pouvaient se passer, et dont ces bardes avaient besoin.

Le 14 on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés, et dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Taïtien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous servait pour le four; on l'avait dressé par hasard contre la palissade, de sorte qu'on voyait en dehors le bout du manche. Nous apprîmes que le voleur, qui l'avait lorgné le soir, était venu secrètement sur les trois heures du matin, et que, guettant le moment où la sentinelle était détournée, il avait adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu, et l'avait tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il était important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendrait les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avais donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux, lors même qu'ils étaient pris en flagrant délit; j'avais pour cela plusieurs raisons: je ne pouvais pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie et de mort, dont ils seraient les maîtres de faire usage quand ils le voudraient, et j'avais déjà éprouvé qu'ils n'étaient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avaient la permission. Je ne croyais pas d'ailleurs que les vols que nous faisaient les Taïtiens fussent des crimes dignes de mort. Parce qu'on pend les voleurs en Angleterre, je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Taïti: c'eût été exécuter sur les naturels du pays une loi faite

après coup; ils n'avaient point parmi eux de loi semblable, et il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile, ils n'ont pas comme nous accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être punis de mort. Je ne voulais point les exposer à nos armes à feu chargées de balles, et je ne me souciais pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion et la fumée les auraient d'abord alarmés, mais, dès qu'ils auraient vu qu'il ne leur en arrivait point de mal, ils auraient peut-être méprisé nos armes, et ils en seraient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avaient de nos armes à feu, et nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étaient venues près de nous chargées de poisson : je les fis saisir sur-le-champ et conduire dans la rivière derrière le fort, et j'avertis tous les Taïtiens que nous allions les brûler, si on ne nous rendait pas le fourgon et les autres choses qu'ils avaient volées, depuis notre arrivée dans l'île. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution; je ne doutais pas qu'elle ne

parvînt à ceux qui possédaient les effets qu'on nous avait dérobés, et que dans peu on ne nous les rapportât, puisque tous le Taïtiens y étaient intéressés. J'en fis la liste: elle était composée principalement du fourgon, du fusil, qui avait été pris au soldat de marine lorsque le Taïtien fut tué, des pistolets et des habits que M. Banks avait perdus à Atahourou, d'une épée qui appartenait à un de nos bas officiers, et du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, et ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions.

Le lendemain, 15, arriva, et on ne rapporta rien de plus: ce qui me surprit beaucoup, car les insulaires étaient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui allait se gâter dans peu de temps. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avais déclaré solennellement et en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étaient innocens, et sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager: je leur permis de prendre le poisson, mais je retins les pirogues. Cette permission produisit de nouveaux désordres et de nouvelles injustices; comme il n'était pas facile de distinguer à qui le poisson appartenait en particulier, ceux qui n'y avaient point de droit profitèrent de la cir-

constance et pillèrent les pirogues. Il réitérèrent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtimens ; j'avais alors les plus fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étaient pas dans l'île, ou que ceux qui souffraient par la détention des pirogues n'avaient pas assez d'influence sur les voleurs pour les engager à abandonner leur proie : je me décidai enfin à les relâcher, très mortifié du mauvais succès de mon projet.

Il arriva sur ces entrefaites un autre accident qui fut sur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du lest pour le vaisseau. L'officier qui la commandait, ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convinssent, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermait un terrain où ils déposaient les os de leurs morts. Les Taïtiens s'y opposèrent avec violence, et un messager revint aux tentes nous avertir qu'ils ne voulaient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur-le-champ, et termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvait rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paraissaient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisait aux morts qu'aux vivans : ce fut

le seul cas où ils osèrent nous résister, et, excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit parmi nous. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de leurs enclos funéraires, un Taïtien, qui l'aperçut, vint tout à coup par derrière lui, et le frappa. M. Monkhouse saisit son adversaire; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, et s'enfuirent ensuite sans lui faire d'autre violence.

Le 19 nous retenions toujours les pirogues. Nous reçûmes le soir une visite d'Oberéa, et nous fûmes très surpris en voyant qu'elle ne nous rapportait aucun des effets qu'on nous avait volés, car elle savait qu'elle était soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'Obadée, son favori, qu'elle avait renvoyé et battu, les avait emportés; mais elle semblait sentir qu'elle n'avait pas droit d'être crue sur sa parole; elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués. Cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, et elle nous fit de très grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit elle et sa suite dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir : l'histoire des habits volés était trop récente, et d'ailleurs la tente était déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de

nous ne fut disposé à la recevoir, et elle coucha dans sa pirogue très mortifiée et très mécontente.

Le lendemain, 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue et ce qui y était contenu, se remettant en notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'âme qui excita notre étonnement et notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon et plusieurs autres choses, et entre autres un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, et nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience : nous remîmes le chien, qui était très gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher et le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses mains le nez et le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure.

Pendant ce temps les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, et l'on y mit des couches alternatives de petites pierres et de bois pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque temps le chien sur la flamme, et en le raclant avec une coquille tout le poil tomba comme s'il avait été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, et en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin et mis dans des coques de noix de coco, ainsi que le sang

qu'on avait tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, et l'on mit au fond quelques-unes des pierres, qui n'étaient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchaient. On les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes et de pierres chaudes, et on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le rouvrit, on en tira l'animal très bien cuit, et nous convînmes tous que c'était un excellent mets. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'île pour la table, mais seulement des fruits à pain, des noix de coco, des ignames et d'autres végétaux. Les Taïtiens apprêtent de la même manière toutes les chairs et tous les poissons qu'ils mangent.

Le 21 nous reçûmes au fort la visite d'un chef, appelé Oamo, que nous n'avions pas encore vu, et pour qui les naturels du pays avaient un respect extraordinaire. Il amenait avec lui un enfant d'environ sept ans et une jeune femme qui en avait à peu près seize. Quoique l'enfant fût très en état de marcher, il était cependant porté sur le dos d'un homme, ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les aperçut de loin, Oberéa et plusieurs autres Taïtiens qui étaient au fort allèrent à leur rencontre, après s'être décou-

vert la tête et le corps jusqu'à la ceinture. A mesure qu'il approchait, tous les autres Indiens qui étaient aux environs du fort faisaient la même cérémonie. Il est probable que découvrir son corps est dans ce pays un témoignage de respect; et, comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'apercevoir Ooratooa se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'était peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente; mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels du pays étaient très soigneux de l'en empêcher : ils employaient presque la force lorsqu'elle était sur le point de succomber. Ils retenaient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude. Le docteur Solander, le rencontrant à la porte, le prit par la main et l'introduisit dans la tente avant que les Taïtiens s'en aperçussent; mais dès que d'autres Indiens, qui y étaient déjà, le virent arriver, ils le firent sortir.

Ces circonstances excitèrent fortement notre curiosité. Nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, et l'on nous dit que Oamo était le mari d'Oberéa; qu'ils s'étaient séparés depuis long-temps d'un commun accord, et que la jeune femme et le

petit garçon étaient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant, qui s'appelait Terridiri, était l'héritier présomptif de la souveraineté de l'île; que sa sœur lui était destinée pour femme, et qu'on différait le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable.

Il paraîtra peut-être étrange qu'un enfant soit souverain pendant la vie de son père; mais, suivant la coutume du pays, il succède au titre et à l'autorité de son père dès le moment de sa naissance. On choisit un régent. Le père du nouveau souverain conserve ordinairement sa place, à ce titre, jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même. Cependant on avait dérogé à l'usage dans ce cas, et la régence était tombée sur Tootahah, oncle du petit roi, parce qu'il s'était distingué dans une guerre. Oamo me fit sur l'Angleterre et ses habitans plusieurs questions qui décelaient beaucoup de pénétration et d'intelligence.

## § 15.

Navigation autour de l'île. Différens incidens dans cette expédition. Description d'un lieu appelé *Moraï*, où les Taïtiens enterrent les os des morts et vont rendre un culte religieux.

Le 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'île, et dresser une carte de ses côtes et havres. Nous prîmes notre route vers l'est, et à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un district appelé *Oahounue*, gouverné par Ahio, jeune chef que nous avions vu souvent dans nos tentes, et qui voulut bien déjeuner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Taïtiens de notre connaissance, Tituboalo et Hoona, qui nous menèrent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avait suivi le convoi. Cette habitation avait passé par héritage de la défunte à Hoona, et, comme il était pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avait tiré du lieu où il avait été déposé par le convoi pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre Ohidea, où mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avait dressé ses tentes, et le ruisseau qui lui servit d'aiguade : nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son sé-

jour que les trous où les piquets de tentes avaient été plantés, et un morceau de pot cassé. Nous vîmes Oretté, chef, qui était son principal ami, et dont le frère Oatourou s'embarqua sur *la Boudeuse*.

Ce havre est situé au côté occidental d'une grande baie, et sous l'abri d'une petite île appelée *Boourou*, voisine d'une autre qu'on nomme *Taa-virrii;* la coupure dans les récifs est très grande, mais l'abri n'est pas trop bon pour les vaisseaux.

Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse qui nous suivait. Nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie; mais il ne voulut point y consentir : il nous conseilla même de n'y pas aller. Il nous dit que ce canton était habité par un peuple qui n'était pas sujet de Tootahah, et qui nous massacrerait ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise. Nous chargeâmes sur-le-champ nos armes à feu à balles, et Tituboalo, qui comprit que cette précaution nous rendait formidables, consentit alors à être de notre expédition.

Après avoir vogué jusqu'au soir nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie, et qui partage l'île en deux péninsules, dont chacune forme un district ou gouvernement entièrement indépendant l'un de l'autre. Du port Royal où le vaisseau était à l'ancre, la côte

porte est-quart-sud-est et est-sud-est dans un espace de dix milles, ensuite sud-quart-sud-est et sud dans un autre espace de onze milles jusqu'à l'isthme. Dans la première direction la côte est en général plate, mais le reste est couvert de chaînes de rochers qui forment plusieurs bons havres, avec un mouillage sûr. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre. Nous débarquâmes et nous trouvâmes peu de maisons, mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues, dont nous connaissions les maîtres, qui nous donnèrent à souper et un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa, la femme qui lui avait fait ses complimens au fort d'une manière si singulière.

Le 27 au matin nous examinâmes le pays : c'est une plaine marécageuse d'environ deux milles, au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Titubolao appelait *l'autre royaume*. Il nous dit qu'on nommait *Tiarrabou* ou *Taïti-Été* cette partie de l'île, et *Waheatua* le chef qui y gouvernait.

Nous apprîmes aussi à cette occasion que la péninsule où nous avions dressé nos tentes s'appelait *Opoureonu* ou *Taïti-Nue*. Tituboalo semblait avoir plus de courage que la veille : il ne répéta plus que le peuple de Tiarrabou nous tuerait, mais il

assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions. Effectivement depuis notre départ du fort nous n'avions point vu de fruits à pain.

Nous fîmes quelques milles en mer, et nous débarquâmes dans un district qui était le domaine d'un chef appelé *Maraitata* (*le tombeau des hommes*), et dont le père se nommait *Paahairedo* (*le voleur de pirogues*). Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avait dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'était trompé. Le père et le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible : ils nous donnèrent des rafraîchissemens, et, après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous, et nous n'en vîmes que deux de notre connaissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucune des quincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau : nous vîmes cependant plusieurs effets qui venaient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons deux boulets de douze livres, dont l'un était marqué de la large flèche d'Angleterre, quoique les Indiens nous dissent qu'ils les avaient reçus des vaisseaux qui étaient à la rade dans le havre de Bougainville.

Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendait immédiatement de Waheatua, principal chef ou roi de la péninsule. Waheatua avait un fils, mais nous ne savons pas si, suivant la coutume

d'Opoureonu, il administrait le gouvernement comme régent ou en son propre nom. Ce district est composé d'une grande et fertile plaine arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous suivaient aimèrent mieux la traverser à la nage, et ils se jetèrent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée, mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte qui forme une baie appelée *Oaitipeha*, et enfin nous trouvâmes le chef assis près de quelques pavillons de petites pirogues, sous lesquels nous supposâmes que lui et ses gens passaient la nuit. C'était un vieillard maigre, dont les ans avaient blanchi la barbe et les cheveux; il avait avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, et qui se nommait Toudidde. Nous avions souvent entendu parler de cette femme, et ce qu'on nous en a dit, ainsi que ce que nous en avons vu, nous a fait penser que c'était l'Oberéa de cette péninsule.

Les récifs qui sont le long de la côte forment entre cet endroit et l'isthme des havres où les vaisseaux pourraient être en parfaite sûreté. La terre porte sud-sud-est et sud jusqu'à la partie sud-est de l'île. Tearée, le fils de Waheatua, de qui nous avions acheté un cochon, nous accompagnait. Le pays que nous parcourûmes semblait être plus cul-

tivé que le reste de l'île, les ruisseaux coulaient partout dans des lits étroits de pierre, et les endroits de la côte baignés par la mer paraissaient aussi couverts de pierre. Les maisons ne sont ni vastes ni en grande quantité; mais les pirogues qui étaient amarrées le long de la côte étaient innombrables : elles étaient plus grandes et mieux faites que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. L'arrière était plus haut, la longueur du bâtiment plus considérable et les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte il y avait un bâtiment sépulcral; nous en vîmes aussi plusieurs dans l'intérieur des terres. Ils étaient de la même forme que ceux d'Opoureonu, mais plus propres, mieux entretenus, et décorés de plusieurs planches qu'on avait dressées debout, et sur lesquelles on avait sculpté différentes figures d'oiseaux et d'hommes. Ils avaient représenté sur l'une de ces planches un coq peint en rouge et jaune pour imiter le plumage de cet animal; nous en vîmes aussi où il y avait des portraits grossiers d'hommes élevés les uns sur la tête des autres. Nous n'aperçûmes pas un seul fruit à pain dans ce canton, quoiqu'il soit fertile et cultivé. Les arbres étaient entièrement stériles, et il nous parut que les habitans se nourrissaient principalement de noix assez ressemblantes à une châtaigne, et qu'ils appellent *ahée*.

Lorsque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appelâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo et Tuahow n'étaient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étaient restés par derrière chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conséquence d'une promesse qu'ils nous avaient arrachée; mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

Tearée cependant et un autre Taïtien s'embarquèrent avec nous : nous allâmes jusque vis-à-vis une petite île appelée *Otooraeite*. Il était nuit alors. Nous résolûmes de débarquer, et nos Indiens nous conduisirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher; c'était une maison déserte, près de laquelle il y avait une petite anse où le bateau pouvait être en sûreté. Nous manquions de provisions, parce que depuis notre départ nous en avions trouvé très peu. M. Banks alla tout de suite dans les bois pour voir s'il était possible de nous en procurer. Comme il faisait très sombre, il ne rencontra personne et ne trouva qu'une case inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit à pain et la moitié d'un autre, et quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards et un petit nombre de corlieux que nous avions; nous en fîmes notre souper, assez abondant, mais désagréable, faute de pain dont nous avions négligé de nous pourvoir, espérant trouver des fruits à pain. Nous nous logeâmes

sous le pavillon d'une pirogue appartenant à Tearée qui nous accompagnait.

Le lendemain matin, 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe sud-est de l'île, qui n'est couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, et où la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'île est couverte d'un récif, et la terre y est très fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied, et le reste du temps dans le bateau. Lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues et un certain nombre de Taïtiens, et nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connaissions très particulièrement. Nous achetâmes avec beaucoup de difficulté quelques noix de coco; nous nous rembarquâmes ensuite, emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avait attendus chez Waheatua et qui nous était venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

Lorsque nous fûmes en travers de l'extrémité sud-est de l'île, nous allâmes à terre, par le conseil de notre guide indien, qui nous dit que le pays était riche et fertile. Le chef, nommé Mathiabo, vint bientôt près de nous; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commercions.

Cependant ses sujets nous apportèrent quantité de noix de coco, et environ vingt fruits à pain. Nous achetâmes le fruit à pain très cher ; mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédait une oie et une dinde, que *le Dauphin* avait laissées dans l'île : ces deux animaux étaient extraordinairement gras, et si bien apprivoisés qu'ils suivaient partout les Indiens, qui les aimaient passionnément.

Nous vîmes dans une grande case de ce voisinage un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous : il y avait à l'un des bouts une planche en demi-cercle à laquelle pendaient quinze mâchoires d'hommes ; elles nous semblaient fraîches, et avaient toutes leurs dents. Un coup d'œil si extraordinaire excita fortement notre curiosité. Nous fîmes plusieurs recherches ; mais alors nous ne pûmes rien apprendre : le peuple ne voulait pas ou ne pouvait pas nous entendre.

Quand nous quittâmes cet endroit, le chef Mathiabo demanda permission de nous accompagner : nous y consentîmes volontiers. Il passa le reste de la journée avec nous, et il nous fut très utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Le soir nous entrâmes dans la baie du côté nord-ouest de l'île, qui répond à celui du sud-est, de

manière que l'isthme partage l'île, comme je l'ai déjà fait observer. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que Mathiabo nous dit appartenir à un de ses amis. Bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre : elles avaient à bord plusieurs femmes très belles, qui, par leur maintien, semblaient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étaient presque superflues. Nous trouvâmes que la maison appartenait au chef du district, nommé Wiverou. Il nous reçut très amicalement, et ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors une assez bonne quantité.

Lorsque notre souper fut prêt on nous conduisit dans la partie de la maison où Wiverou était assis. Mathiabo soupa avec nous, et Wiverou faisant venir des alimens en même temps, nous fîmes notre repas d'une manière très sociable et avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini nous demandâmes où nous coucherions, et l'on nous montra un endroit de la maison qui nous était destiné pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux. M. Banks se déshabilla comme à son ordinaire; mais, après ce qui lui était arrivé à

Atahourou, il eut la précaution de faire porter ses habits au bateau, se proposant de se couvrir avec une pièce d'étoffe de Taïti. Mathiabo, s'apercevant de ce que nous faisions, prétendit qu'il avait aussi besoin d'un manteau. Comme il s'était très bien comporté à notre égard, et qu'il nous avait rendu quelques services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes, en remarquant que Mathiabo n'était pas avec nous; nous crûmes qu'il était allé se baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques instans, qu'un Taïtien, que nous ne connaissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo et le manteau avaient disparu. Ce chef avait tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow, notre Indien, le confirma bientôt, et nous reconnûmes qu'il n'y avait point de temps à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattraper le voleur sans le secours des Indiens qui étaient autour de nous. M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, et les chargea de recouvrer le manteau, et, afin que sa demande fît plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche, qu'il portait toujours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'assemblée, et, au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou à retrouver ce qui avait été pris, les Indiens s'enfuirent en grande pré-

cipitation. Nous saisîmes pourtant un d'entre eux, qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; et, quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme nous avait déjà précédés, et dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportait le manteau que Mathiabo, pénétré de frayeur, avait abandonné : nous ne voulûmes pas le poursuivre plus long-temps, et il s'échappa. En revenant nous trouvâmes entièrement déserte la maison, qui était remplie auparavant de deux ou trois cents personnes. Les Indiens, s'apercevant bientôt que nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, sa femme et plusieurs autres se rapprochèrent et logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant destinés à une nouvelle scène de trouble et d'inquiétude : notre sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin, et nous apprit qu'on avait pris le bateau. Elle dit qu'elle l'avait vu amarré à son grapin une demi-heure auparavant; mais qu'en entendant ensuite le bruit des rames, il avait regardé s'il y était encore, et qu'il ne l'avait pas aperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle, et nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brillaient et la matinée était claire; la vue s'étendait fort loin, mais nous n'aperçûmes point de bateau. Nous étions dans une situation

capable de justifier les plus terribles craintes : il faisait calme tout plat; il était impossible de supposer que le bateau s'était détaché de son grapin. Nous avions de fortes raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eussent attaqué, et que, profitant du sommeil de nos gens, ils n'eussent réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre; nous n'avions qu'un fusil et deux pistolets de poche chargés, mais sans aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes long-temps dans cet état d'anxiété et de détresse, attendant à tout moment que les Indiens tomberaient sur nous, lorsque nous vîmes revenir le bateau, qui avait été chassé par la marée. Nous fûmes confus et surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance.

Dès que le bateau fut de retour nous déjeunâmes et quittâmes bien vite ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelque autre accident. Il est situé au côté septentrional de Tiarrabou, péninsule sud-est de Taïti, à environ cinq milles au sud-est de l'isthme. On y trouve un havre grand et commode, et aussi bon qu'aucun autre qui soit dans l'île : la terre dans les environs est très riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de communications avec ce district, les habitans nous reçurent partout amicalement. Il est généralement fertile et peuplé, et, autant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'Opoureonu.

quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.

Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de Tiarrabou, qui était gouverné par un chef appelé Omoé. Omoé bâtissait une maison : il avait très grande envie de se procurer une hache, qu'il aurait achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédait. Malheureusement pour lui et pour nous nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous; mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes; mais le chef, n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme, Whanno-Ouda. Quelque temps après, nous les prîmes dans notre bateau, et lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue ils demandèrent que nous les missions à terre. Nous les satisfîmes sur-le-champ, et nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportaient un très gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal qu'Omoé l'était d'acquérir la hache, et certainement il valait bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient : nous dîmes au Taïtien que, s'il voulait amener son cochon au fort de Matavaï, nom indien de la baie de Port-Royal, nous lui donnerions une grande hache, et par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré

avec sa femme sur cette proposition, il y consentit, et il nous remit une grande pièce d'étoffe de son pays, pour gage qu'il remplirait la convention, ce qu'il ne fit pourtant pas.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière: c'était la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'était point mal dessinée. Elle avait plus de sept pieds de haut, et elle était trop grosse d'après cette proportion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, et noires dans celles où ils ont coutume de se peindre. On avait formé des espèces de cheveux sur la tête, et quatre protubérances, trois au front et une par derrière, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoraient du nom de *tate-été*, petits hommes. Cette figure s'appelait *manioe*, et on nous dit qu'elle était seule de son espèce à Taïti. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle servait, et quel avait été leur but en la faisant; mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la suite que c'était une représentation de Mauwe, un de leurs catuas ou dieux de la seconde classe.

Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, et nous atteignîmes bientôt Opoureonu, la péninsule nord-ouest. Nous parcourûmes quelques

milles, et nous allâmes encore à terre : nous n'y vîmes rien digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts singulièrement décoré. Le pavé était extrêmement propre, et l'on y avait élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, entièrement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulières à Taïti. Il y avait près de la pyramide une petite figure de pierre grossièrement travaillée: c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons aperçu chez ces peuples. Les Indiens paraissaient y mettre un grand prix, car ils l'avaient revêtue d'un hangar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du temps.

Notre bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'Opoureonu. Il est situé à environ cinq milles à l'ouest de l'isthme, entre deux petites îles qui gisent près du rivage et qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille. Nous étions près du district appelé *Paparra*, qui appartenait à Oamo et Oberéa, nos amis, et nous nous proposions d'y coucher. Lorsque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étaient absens : ils avaient quitté leur habitation pour aller rendre visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choisîmes pour logis la maison d'Oberéa, qui, quoique petite, était très propre. Il n'y avait là d'autre habitant que son père, qui nous reçut de manière

à nous faire penser que nous étions les bienvenus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui restait : nous allâmes à une pointe de terre sur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent *etoa*, et qui distinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts. Ils donnent le nom de *morai* à ces cimetières, qui sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le morai d'Oamo et d'Oberéa, et le principal morceau d'architecture qui fût dans l'île : c'était une bâtisse de pierre élevée en pyramide sur une base en carré long, de deux cent soixante-sept pieds de long et de quatre-vingt-sept de large; elle était construite comme les petites élévations pyramidales sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran solaire et dont chaque côté est en forme d'escalier. Les marches des deux côtés étaient plus larges que celles des bouts, de sorte que l'édifice ne se terminait pas en parallélogramme comme la base, mais en un faîte ressemblant au toit de nos maisons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de quatre pieds, ce qui donne quarante-quatre pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche était composée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés et polis proprement. Le reste de la masse (car il n'y avait point de ca-

vité dans l'intérieur) consistait en cailloux ronds qui, par la régularité de leur forme, semblaient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étaient très grandes : nous en mesurâmes une qui avait trois pieds et demi de long et deux et demi de large. La base était de pierres de roche taillées aussi en carré : une d'elles avait à peu près quatre pieds sept pouces de long, et deux pieds quatre pouces de large. Nous fûmes étonnés de voir une pareille masse construite sans instrumens de fer pour tailler les pierres, et sans mortier pour les joindre. La structure en était aussi compacte et aussi solide qu'aurait pu la faire un maçon d'Europe; seulement les marches du côté le plus long n'étaient pas parfaitement droites : elles formaient au milieu une espèce de creux, de sorte que toute la surface d'une extrémité à l'autre ne présentait point une ligne droite, mais une ligne courbe.

Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voisinage, les Taïtiens avaient dû apporter les pierres de fort loin; et ils n'ont, pour transporter les fardeaux, que le secours de leurs bras. Ils avaient sans doute aussi tiré le corail de dessous l'eau : quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il est toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avaient pu tailler les pierres de rocher et le corail qu'avec des instrumens de même matière, ce qui est un ouvrage d'un

travail incroyable. Il leur était plus facile de les polir : ils se servent pour cela d'un sable de corail dur qu'on trouve partout sur les côtes de la mer. Il y avait au milieu du sommet de cette masse une figure d'oiseau sculptée en bois, et près de celle-ci une autre figure brisée de poisson, sculptée en pierre. Toute cette pyramide faisait partie d'une place spacieuse presque carrée, dont les grands côtés avaient trois cent soixante pieds de long, et les deux autres trois cent cinquante-quatre. La place était environnée de murailles et pavée de pierres plates dans toute son étendue : il y croissait, malgré le pavé, plusieurs des arbres qu'ils appellent *etoa*, et des planes. A environ cent verges à l'ouest de ce bâtiment, il y avait une espèce de cour pavée, où l'on trouvait plusieurs petites plates-formes élevées sur des colonnes de bois, de sept pieds de hauteur. Les Taïtiens les nomment *ewattas*. Il nous parut que c'étaient des espèces d'autels, parce qu'ils y plaçaient des provisions de toute espèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis sur ces autels des cochons tout entiers, et nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique morai : celui-ci était un monument frappant du rang et du pouvoir d'Oberéa.

Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçait lors du voyage du *Dauphin ;* nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au morai, le long de la côte de la mer, nous aperçûmes partout sous nos pieds une multitude d'ossemens humains, surtout de côtes et de vertèbres : nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, et l'on nous dit que, dans le dernier mois de owarahew, qui répond au mois de décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de Tiarrabou, péninsule sud-est de Taïti, avait fait une descente dans cet endroit, et tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage; que, dans cette occasion, Oberéa, et Oamo, qui administrait alors le gouvernement de l'île pour son fils, s'étaient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avaient brûlé toutes les maisons qui étaient très grandes, et emmené les cochons et les autres animaux qu'ils avaient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon et l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteau, étaient au nombre des dépouilles. Cette histoire expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui *le Dauphin* n'avait point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à Tiarrabou des mâchoires d'hommes suspendues à une planche

dans une longue maison, on nous répondit que les conquérans les avaient emportées comme des trophées de leur victoire. Les Taïtiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre quartier, et nous y passâmes la nuit tranquillement et dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir, 20, nous arrivâmes à Atahourou, lieu de résidence de Tootahah, notre ami, où l'on avait volé nos habits la dernière fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté et du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir; ils nous donnèrent un bon souper et un logis où nous ne perdîmes rien, et où personne ne nous inquiéta.

Le 1er juillet nous retournâmes au fort à Matavaï après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit à pain; mais les Indiens nous assurèrent que la récolte de la dernière saison était presque épuisée, et que les fruits que nous avions vus sur les arbres ne seraient pas agréables avant trois mois; ce qui nous fit comprendre pourquoi nous en avions trouvé si peu dans notre voyage.

Pendant que le fruit à pain mûrit dans les plaines, les Taïtiens tirent quelques secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les temps; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*, des fruits du plane sauvage et de noix d'ahée qui sont en maturité. A moins que les fruits à pain ne mûrissent quelquefois plus tôt, je ne puis pas expliquer pourquoi *le Dauphin*, qui était dans l'île à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

Les Indiens nos amis se rassemblèrent en foule autour de nous dès que nous fûmes de retour, et aucun ne s'approchait les mains vides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étaient les propriétaires, on ne l'avait pas encore fait. Les Taïtiens les redemandèrent de nouveau, et enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère que les vols qu'ils commettaient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitaient à s'approprier nos métaux et les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable.

Parmi ceux qui s'adressèrent à moi pour me

prier de relâcher leur pirogue, il y avait un certain Pottatow, homme de quelque importance que nous connaissions tous : j'y consentis, supposant qu'une d'elles lui appartenait, ou qu'il la réclamait en faveur d'un de ses amis; il alla en conséquence sur le rivage s'emparer d'une des pirogues qu'il commençait à emmener à l'aide de ses gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; et, soutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il volait leur bien, et ils se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. Pottatow demanda à être entendu, et dit pour sa justification, que la pirogue avait appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamaient, mais que je l'avais confisquée et la lui avais vendue pour un cochon. Ces mots terminèrent toutes les clameurs. Les propriétaires, sachant qu'ils ne pouvaient pas appeler de mon autorité, souscrivaient à ce qu'avait dit le voleur; et il aurait profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne m'étaient pas venus rendre compte de la dispute qu'ils avaient entendue. J'ordonnai sur-le-champ qu'on détrompât les Indiens : les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, et Pottatow sentit si bien son crime que ni lui ni sa femme, qui était complice de sa friponnerie, n'osèrent de long-temps nous regarder en face.

## § 16.

Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. Vestiges d'un feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'île. Ce que nous dit Tupia sur Taïti et les environs.

Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Taïtiens qui lui servaient de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, et voir jusqu'où ses bords étaient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons qui n'étaient pas éloignées les unes des autres. La vallée avait partout environ quatre cents verges de largeur entre les pieds des collines; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verraient.

Lorsqu'ils y arrivèrent, le propriétaire leur offrit pour rafraîchissemens des cocos et d'autres fruits qu'ils acceptèrent : après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuèrent leur route dans un espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin; mais ils crurent qu'ils avaient encore fait environ six milles. Ils passèrent souvent sous des voûtes formées par des fragmens de rochers, où on leur dit que couchaient souvent les Indiens lorsqu'ils étaient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordaient la rivière. Il en sor-

tait une cascade qui formait un lac dont le courant était si rapide, que les Taïtiens assurèrent qu'il était impossible de le passer. Ils ne paraissaient pas connaître la vallée au-delà de cet endroit; ils ne vont que sur le penchant des rochers et sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduisait des bords de la rivière sur ces rochers était effrayant; les côtés presque perpendiculaires avaient quelquefois cent pieds d'élévation; les ruisseaux qui jaillissaient partout des fentes de la surface le rendaient d'ailleurs extrêmement glissant; cependant à travers ces précipices on avait fait un sentier au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus* dont les morceaux, joints les uns aux autres, servaient de corde à l'homme qui voulait y grimper. En la serrant fortement, il s'élevait d'une saillie de rochers à l'autre, où il n'y avait qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avait près de trente pieds de long. Les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il voulait la monter, et ils lui firent entendre qu'à peu de distance de là il trouverait un chemin moins difficile et moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne que les Taïtiens appelaient un meilleur chemin; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y ha-

sarder, d'autant plus que rien ne pouvait récompenser les fatigues et les dangers du voyage, sinon un bocage de planes sauvages ou de vaé, espèce d'arbre qu'il avait déjà vu souvent.

Pendant cette excursion, il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avait des mines dans les rochers qui étaient presque partout à nu, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de Madère, avaient été brûlés; et de toutes les pierres qui ont été recueillies à Taïti, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu, à l'exception peut-être de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, et même parmi ceux-ci nous en trouvâmes qui étaient brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre ponce. On aperçoit aussi les traces du feu dans l'argile qui est sur les collines, et l'on peut supposer avec raison que Taïti et les îles voisines sont les débris d'un continent, que quelques naturalistes ont cru nécessaire dans cette portion du globe pour y conserver l'équilibre de ses parties après qu'il eut été englouti sous la mer par l'explosion d'un feu souterrain. D'autres croient que ces îles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avaient servi de lit à la mer, et élevées, par par une explosion semblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une et l'au-

tre de ces suppositions paraissent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à mesure qu'on approche de la côte, et que les îles sont presque partout environnées de récifs brisés et informes, et dans l'état où serait naturellement la substance solide du globe qui serait tracassée par quelque commotion violente. Il faut remarquer à cette occasion qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre à des eaux qui se précipitent tout à coup sur quelque grande masse d'un feu souterrain. Ces eaux raréfiées dans un instant et réduites en vapeur, la mine éclate et lance différens corps vitrifiés, les coquilles et autres productions marines qui deviennent fossiles, et enfin les couches qui couvraient le foyer, tandis que les portions de terre des environs du trou s'éboulent et tombent dans le gouffre. Tous les phénomènes qu'on observe dans les tremblemens de terre semblent être d'accord avec cette théorie : la terre en s'affaissant laisse souvent, dans les endroits qu'elle occupait, des lacs et différentes substances qui portent d'une manière visible l'empreinte de l'action du feu. Il est vrai que le feu ne peut pas subsister sans air; mais il ne faut pas tirer de là une objection contre notre système qui suppose qu'il y a du feu au-dessous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouver-

tures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur, même sur les plus hautes montagnes, et à la plus grande distance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même, le 4, beaucoup de pepins de melon d'eau, d'orange, de limon et de graines d'autres plantes et arbres qu'il avait rassemblées à Rio-Janeiro. Il prépara pour cela un terrain de chaque côté du fort et dans le bois, et choisit le sol qui parut le plus convenable : il en donna aussi une grande quantité aux Indiens. Il avait mis en terre quelques pepins de melon dès les premiers jours de notre arrivée : les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissaient très bien, et ils lui en demandaient continuellement un plus grand nombre.

Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ; nous enverguâmes les voiles, et fîmes les autres préparatifs nécessaires. Notre eau était déjà à bord, et nous avions examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites nous reçûmes une autre visite d'Oamo et d'Oberéa, accompagnés de leur fils et de leur fille. Les Taïtiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille, qui, à ce que nous comprîmes, s'appelait Toïmata, avait fort envie de voir le fort, mais son père ne voulut pas

le lui permettre. Téarée, fils de Waheatua, souverain de Tiarrabou, péninsule sud-est de Taïti, était aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, et dont nous ne désirions point la compagnie : c'était l'habile filou qui vola notre quart de nonante. On nous dit qu'il prétendait encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit : les Taïtiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, et ils demandèrent pour cela la permission de coucher au fort; ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

Les charpentiers passèrent le 7 à abattre les portes et les palissades de notre petite forteresse, et elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture et le gond sur lequel tournait la porte. Nous poursuivîmes à l'instant le voleur, et nos gens, après une course de six milles, s'aperçurent qu'il s'était caché parmi des joncs, et qu'ils l'avaient dépassé. On visita les joncs : le filou s'était échappé, mais on y trouva un râteau qui avait été volé au vaisseau quelque temps auparavant; et bientôt après Toubouraï Tamaïdé, notre ami, rapporta la penture.

Nous continuâmes, le 8 et le 9, à démanteler

notre fort. Les Taïtiens, qui étaient nos amis, s'y rendirent en foule : quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, et les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourraient pendant notre séjour.

Nous espérions quitter l'île sans faire ou recevoir aucune offense, mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquèrent et le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurais été mortifié de prendre aucune connaissance ultérieure de l'affaire, je vis sans regret que les délinquans s'étaient échappés ; mais je fus bientôt après enveloppé malgré moi dans une querelle qu'il n'était pas possible d'éviter.

Deux jeunes soldats de marine désertèrent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9, et nous nous en aperçûmes le matin. Comme on avait publié que chacun devait venir à bord le lendemain, et que le vaisseau mettrait à la voile ce jour ou le jour suivant, je commençai à craindre que les absens n'eussent dessein de rester dans l'île. Je voyais qu'il n'était pas possible de prendre des

mesures efficaces pour les retrouver sans troubler l'harmonie et la bonne intelligence qui régnaient entre les Taïtiens et nous, et je résolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10 au matin, voyant, à mon grand regret, que les deux soldats de marine n'étaient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avaient dessein de ne pas retourner à bord, et qu'ils s'étaient réfugiés dans les montagnes, où il était impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions, et, après avoir délibéré pendant quelque temps, deux d'entre eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerais à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étaient sans armes : je crus que deux hommes seraient suffisans pour les ramener. Je chargeai de cette commission un bas-officier et le caporal des soldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Il était très important pour nous de recouvrer ces deux déserteurs; je n'avais point de temps à perdre. D'ailleurs les Taïtiens nous donnaient des doutes sur leur retour, en nous disant qu'ils avaient pris chacun une femme, et qu'ils étaient devenus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des chefs, qui étaient au fort avec leurs femmes, que nous ne leur permettrions

pas de s'en aller tant que les déserteurs ne seraient pas revenus. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que, si les Indiens avaient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurais été forcé de partir sans les remmener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte ni mécontentement. Ils me protestèrent que mes gens seraient mis en sûreté et renvoyés le plus tôt possible.

Tandis que ceci se passait au fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinasse pour conduire Tootahah à bord du vaisseau, et il exécuta sa commission sans que le chef ni ses sujets en fussent alarmés. Si les Indiens qui servaient de guides étaient fidèles à leur parole et voulaient faire diligence, j'avais lieu de croire qu'ils ramèneraient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon espoir trompé, et à l'approche de la nuit je pensai qu'il n'était pas sûr de laisser aller au fort les Taïtiens que je détenais pour otages, et en conséquence je fis mener au vaisseau Toubouraï Tamaïdé, Oberéa et quelques autres chefs. Cette démarche répandit une consternation générale, et, lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, plusieurs d'entre eux, et surtout les femmes, parurent fort émus, et témoignèrent leurs appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, et M. Banks resta au fort avec

quelques autres Taïtiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement.

Quelques Indiens ramenèrent un des déserteurs sur les neuf heures, et déclarèrent qu'ils détiendraient l'autre, le bas-officier, le caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employaient contre moi le moyen que j'avais pris contre eux; mais j'étais allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur-le-champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les prisonniers; et je dis à Tootahah qu'il devait envoyer avec eux quelques-uns de ses Taïtiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, et enfin demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement sa personne en répondrait : il consentit à tout volontiers. M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, et sur les sept heures du matin du 11 il les ramena au vaisseau. Il ne put pas recouvrer les armes qu'on avait prises au bas-officier et au caporal : cependant, une demi-heure après, on les rapporta au vaisseau, et je mis alors les chefs en liberté.

Lorsque je questionnai le bas-officier sur ce qui était arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnaient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avaient voulu lui rien apprendre sur la retraite des déserteurs; qu'au con-

traire ils l'avaient troublé dans ses recherches; qu'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avaient été saisis tout à coup par des hommes armés qui, apprenant la détention de Tootahah, s'étaient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; qu'enfin ils avaient été attaqués dans un moment défavorable; que les Taïtiens leur avaient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils seraient détenus en prison jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant que le sentiment des Indiens n'avait pas été unanime sur cette violence; que quelques-uns voulaient qu'on les relâchât, et d'autres qu'on les retînt; que la dispute s'étant échauffée, ils en étaient venus des paroles aux coups, et qu'enfin le parti qui opinait pour la détention avait prévalu. Il dit encore que les deux déserteurs furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, et qu'on les constitua prisonniers pour servir de nouveaux otages à la personne de leur chef; qu'après quelque débat ils se décidèrent à en renvoyer un pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étaient sains et saufs, et m'indiquer un endroit où je pourrais faire parvenir ma réponse. On voit par-là que, quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurais jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaisseau débarquèrent

à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du fort, et, après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occasion, ainsi qu'ils avaient déjà fait dans une autre semblable, ils nous donnèrent des marques de leur joie par une libéralité que nous ne méritions guère : ils nous pressèrent beaucoup d'accepter quatre cochons. Nous refusâmes absolument de les recevoir en présent; et comme ils persistèrent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs nous trouvâmes que le rapport des Indiens était vrai : ils étaient devenus fort amoureux de deux filles, et ils avaient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, et de fixer leur résidence à Taïti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui était au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

Tupia, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, était au nombre des naturels du pays qui vivaient presque toujours avec nous. Nous avons déjà dit qu'il avait été premier ministre d'Oberéa lorsqu'elle jouissait de l'autorité souveraine : il était d'ailleurs le principal tahowa ou prêtre de l'île, et par conséquent il était bien instruit des principes et des cérémonies de la religion de son île. Il avait aussi beaucoup

d'expérience et de lumières sur la navigation, et il connaissait particulièrement le nombre et la situation des îles voisines. Tupia nous avait témoigné plusieurs fois le désir de s'embarquer avec nous. Il nous avait quittés le 11 avec ses autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans qui lui servait de domestique, et il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageaient à y consentir; en apprenant son langage, et en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connaissances sur les coutumes, le gouvernement et la religion de ces peuples que nous n'en avions puisé pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux; et je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, Tupia dit qu'il voulait encore aller à terre une fois, et il nous fit signe de l'y faire transporter le soir sur un bateau. Il y alla effectivement, et emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avait envie de montrer à ses amis, et plusieurs bagatelles pour leur donner en faisant ses adieux.

Après dîner, M. Banks désirant se procurer un dessin du morai appartenant à Tootahah à Éparre, je l'y accompagnai, ainsi que le docteur Solander, dans la pinasse. Dès que nous eûmes débarqué,

plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre : d'autres cependant s'en abstinrent par ressentiment de ce qui était arrivé la veille. Nous marchâmes sur-le-champ vers la maison de Tootahah, où nous rencontrâmes Oberéa et des Taïtiens qui ne nous étaient pas venus recevoir à la descente à terre. Nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation; et lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendraient nous rendre visite pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes aussi Tupia à Éparre : nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, et il passa la nuit à bord pour la première fois.

Le lendemain, 13 juillet 1769, le vaisseau fut rempli des Taïtiens nos amis dès la pointe du jour, et il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre onze heures et midi; et dès que le vaisseau fut sous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous et versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste et silencieuse qui avait quelque chose de très tendre et de très intéressant. Les Indiens qui étaient dans les pirogues semblaient au contraire se disputer à qui pousserait les plus grands cris; mais il y entrait plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté et une

tranquillité vraiment admirables. Il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes faisaient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par Othéothéa une chemise pour dernier présent à Potomaï, maîtresse favorite de Tootahah; il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, et il fit des signes aux pirogues tant qu'il continua de les voir.

C'est ainsi que nous quittâmes l'île de Taïti et ses habitans, après un séjour de trois mois. Pendant la plus grande partie de ce temps, nous vécûmes dans l'amitié la plus cordiale, et nous nous rendîmes réciproquement toutes sortes de bons offices : les petits différends qui survinrent par intervalles ne firent pas plus de peine aux Indiens qu'à nous-mêmes. Ces disputes étaient toujours une suite de la situation et des circonstances où nous nous trouvions, des faiblesses de la nature humaine, de l'impossibilité de nous entendre mutuellement, et enfin du penchant des Taïtiens au vol que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de conséquences fatales, et c'est à cet accident que sont dues les mesures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles qui pouvaient arriver dans la suite. J'espérais profiter de l'impression qu'aurait faite sur les Indiens la mort de ceux qui avaient péri dans leurs dé-

mêlés avec *le Dauphin*, et je comptais pouvoir séjourner dans l'île sans y répandre de sang. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits surtout par M. Banks qui était infatigable pour nous procurer des provisions et des rafraîchissemens lorsqu'on pouvait en avoir; mais, sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares par la trop grande consommation que nous en faisions au fort et au vaisseau, et par l'approche de la saison où les noix de coco et les fruits à pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries et des clous : nous ne cédions point de clous qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante pences [1]; mais peu après nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de dix ou douze livres pesant pour moins d'une hache. Quoique ces peuples missent une très grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avaient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer qu'en nous apportant des provisions.

Les meilleurs articles pour le trafic de Taïti sont les grandes et les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux et les verroteries, et avec quelques-unes de ces marchan-

[1] Environ quatre francs.

dises on peut acheter tout ce que possèdent ces insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches et imprimées; mais une hache d'un demi-écu a chez eux plus de valeur qu'une pièce d'étoffe de vingt schellings.

## § 17.

Description particulière de l'île de Taïti, de ses productions et de ses habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique et amusemens de ces insulaires.

Le capitaine Wallis, qui découvrit l'île de Taïti le 9 juin 1767, a déterminé la longitude de la baie de Port-Royal : nous avons reconnu qu'il ne s'était trompé que d'un demi-degré. D'après un résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe Vénus, extrémité septentrionale de l'île et pointe orientale de la baie gisait au 149$^{e}$ degré, 30 minutes de longitude. L'île est environnée par un récif de rochers de corail qui forme plusieurs baies et ports excellens; le mouillage est assez vaste et l'eau assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux : nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de Port-Royal, appelée par les naturels du pays *Matavaï*, et qui ne le cède en bonté à aucune autre de Taïti, peut facilement être reconnue au

moyen d'une très haute montagne située au milieu de l'île et au sud de la pointe Vénus. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui est en face de la pointe Vénus, ou prendre le large d'environ un demi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail sur lequel il n'y a que deux brasses et demie d'eau. Le meilleur ancrage est au côté oriental de la baie. La côte de cette baie est composée d'une belle grève de sable, et par derrière il coule une rivière d'eau douce, où toute une flotte pourrait faire de l'eau sans que les vaisseaux s'incommodassent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'île d'autre bois à brûler que celui des arbres fruitiers : il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. On rencontre à l'ouest de cette baie quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils sont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'est pas nécessaire d'en donner une description.

Excepté la partie qui borde la mer, la surface du pays est très inégale : elle s'élève en hauteurs qui traversent le milieu de l'île et y forment des montagnes qu'on peut voir à soixante milles de distance. Entre le pied de ces montagnes et la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'île, et il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de

l'Océan. La largeur de cette bordure varie suivant les différens endroits, mais elle n'a nulle part plus d'un mille et demi : excepté sur le sommet des montagnes, le sol est partout extrêmement riche et fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, et couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces qui ont un feuillage si épais et une tige si forte qu'ils forment un bois continu. Quoique la cime des montagnes soit en général stérile et brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits.

Quelques-unes des vallées et la terre basse qui est située entre le pied des montagnes et la mer sont les seules parties de l'île qui soient habitées, et l'on peut dire qu'elles sont très peuplées. Les maisons n'y forment pas de villages : elles sont rangées tout le long de la bordure à environ cinquante verges de distance les unes des autres, et environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Taïtiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'île, suivant le rapport de Tupia, qui sûrement la connaissait très bien, pouvait fournir six milles sept cent quatre-vingt combattans : d'où il est facile de calculer quelle était la population générale.

L'île de Taïti produit des fruits à pain, des noix de coco, des bananes de treize sortes et les meilleures que nous ayons jamais mangées; des

planes ; un fruit assez ressemblant à la pomme, et qui est très agréable lorsqu'il est mûr ; des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'arum ; un fruit connu dans l'île sous le nom de *jambu*, et que les insulaires regardent comme le plus délicieux ; des cannes de sucre que les habitans mangent crues ; une racine de l'espèce du salep qu'ils appellent *pea* ; une plante nommée *étée*, et dont ils ne mangent que la racine ; un fruit appelé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gousse comme la fève, et qui, lorsqu'il est rôti, a une saveur très ressemblante à celle de la châtaigne ; un arbre appelé *wharra*, qu'on nomme *pandanes* dans les Indes orientales, et dont le fruit approche de la pomme de pin ; un arbrisseau appelé *nono* ; le *morinda*, qui produit aussi un fruit ; une espèce de fougère dont on mange la racine et quelquefois les feuilles ; une plante appelée *theve*, dont on mange la racine. Au reste il n'y a que la classe inférieure des Taïtiens qui se nourrisse des fruits du nono, de la fougère et du theve ; à moins que ce ne soit dans un temps de disette, ils ne servent pas d'alimens aux autres insulaires. Tous ces fruits qui composent la nourriture des Taïtiens sont des productions spontanées de la nature, ou bien la culture se réduit à si peu de chose, qu'ils semblent exempts de l'anathème général qui porte que l'homme mangera son pain à la sueur de son front.

On trouve aussi dans l'île le mûrier dont on fait le papier chinois, *morus papyrifera*, que les naturels du pays appellent *aouta;* un arbre ressemblant au figuier sauvage des îles d'Amérique; une autre espèce de figuier, qu'ils nomment *matte;* le *cordia sebestina orientalis*, qu'ils appellent *étou;* une espèce de souchet, qu'ils appellent *moo;* une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo;* une autre du *convolvulus*, qu'ils appellent *eurhe;* le *solanum centifolium*, qu'ils appellent *ebooa;* le *calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *tamannu;* le *hibiscus tiliaceus*, appelé par eux *poerou*, et qui est une ortie en arbre; *l'urtica argentea*, qu'ils appellent *erowa*, et plusieurs autres plantes dont on ne peut pas faire ici une mention particulière.

Les Taïtiens n'ont aucune espèce de fruits, de légumes ou de graines d'Europe.

Les cochons, les chiens et la volaille sont les seuls animaux apprivoisés de l'île. Excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiseaux et les rats, il n'y a point d'animaux sauvages. On n'y trouve aucun serpent, et point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces insulaires une grande quantité d'excellens poissons de toute sorte, ce qui est de tous les alimens celui qu'ils aiment le mieux. La pêche fait leur principale occupation.

Les Taïtiens sont d'une taille et d'une stature supérieures à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrus et bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avait six pieds trois pouces et demi : il était habitant d'une île voisine appelée *Huaheine*. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous, et quelques-unes même sont très petites : cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes. De toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille, c'est la seule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang supérieur.

Leur teint naturel est cette espèce de teint brun clair ou olive, que plusieurs personnes d'Europe préfèrent au plus beau mélange de blanc et de rouge. Il est très foncé dans les habitans qui sont exposés à l'air et au soleil; mais, dans ceux qui vivent à l'abri, et surtout chez les femmes d'une classe supérieure, il conserve sa nuance naturelle. Leur peau, délicate, est douce et polie, et ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appelons du nom de *couleurs*. La forme de leur visage est agréable; les os des joues ne sont pas élevés; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté est le nez, qui en général

est un peu aplati. Leurs yeux, et surtout ceux des femmes, sont pleins d'expression, quelquefois étincelans de feu ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi, presque sans exception, très égales et très blanches, et leur haleine est parfaitement pure.

Les cheveux sont ordinairement noirs et un peu rudes. Les hommes portent leur barbe de différentes manières; cependant ils en arrachent toujours une grande partie, et ils ont grand soin de tenir le reste très propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles, et ils nous accusaient de malpropreté pour ne pas faire la même chose. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur et d'aisance; leur démarche est agréable; leurs manières sont nobles et généreuses, et leur conduite entre eux et envers les étrangers est affable et civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave, sincère, sans soupçon ni perfidie, et sans penchant à la vengeance et à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis. Plusieurs d'entre nous, et en particulier M. Banks, passèrent souvent la nuit dans leurs maisons, au milieu des bois, sans être accompagnés de personne, et par conséquent entièrement à leur discrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils sont tous voleurs; mais, à cela près, ils n'ont à craindre la concurrence d'aucun

autre peuple de la terre. Pendant notre séjour à Taïti nous vîmes cinq ou six personnes semblables à celles que rencontrèrent MM. Banks et Solander, le 24 avril, dans leur promenade à l'est de l'île. Leur peau était d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc. Ils avaient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils et les cils blancs, les yeux rouges et faibles, la vue courte, la peau teigneuse et revêtue d'une espèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avait pas deux de ces hommes qui appartinssent à la même famille, et nous en conclûmes qu'ils ne formaient par une race, mais que c'étaient plutôt de malheureux individus rendus anomales par maladie.

Dans la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, et les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'usage est cependant contraire à Taïti : les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, et les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs, qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relèvent en touffe sur le sommet de la tête.

Ils ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui est une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laissent infuser des herbes et des fleurs odoriférantes : comme

l'huile est ordinairement rance, l'odeur est d'abord très désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, sans connaître l'usage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfans et la populace mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant est entièrement différent du reste de leurs mœurs. Leur délicatesse et leur propreté à d'autres égards sont presque sans exemple ; et ceux à qui nous donnâmes des peignes se débarrassèrent bientôt de leurs poux avec un empressement qui nous fit voir qu'ils n'avaient pas moins d'aversion que nous pour cette vermine.

Ils impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde: ce qu'ils appellent *tattow*. Ils piquent la peau aussi profondément qu'il leur est possible, sans en tirer du sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille qu'on a ratissée pour l'amincir, et qui est d'un quart de pouce à un pouce et demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'ils veulent s'en servir ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix, qu'ils brûlent au lieu de chandelle, et

qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, et en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame avec un bâton, ils percent la peau et impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, et il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont de douze à quatorze ans. On leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parens, ou peut être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île.

Les hommes et les femmes portent ordinairement une de ces marques, dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied et de la main, et souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des carrés, des cercles, des demi-lunes et des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens, ou différens autres dessins, peints sur les bras et les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avaient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion. Les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses-côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, et des lignes den-

telées, et non pas droites, en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité, et les hommes et les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation et de plaisir. Il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité et de leur courage à supporter la douleur. En général ils ne peignent point leur visage, et nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avaient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitait imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venaient d'une île voisine appelée *Noouoora*, et qu'ils n'étaient pas originaires de Taïti.

M. Banks a vu faire l'opération du tatow sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens dans cette occasion avait trente dents : ils firent plus de cent piqûres dans une minute, et chacune entraînait après soi une goutte de cérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart d'heure avec le plus ferme courage; mais, bientôt accablée par les nouvelles piqûres qu'on renouvelait à chaque instant, elle ne put plus les supporter. Elle éclata d'abord en plaintes; elle pleura ensuite, et enfin poussa de grands cris, en

conjurant ardemment l'homme qui faisait l'opération de la suspendre. Il fut pourtant inexorable; et, lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'apaisaient en la flattant, et d'autres fois la grondaient et la battaient même lorsqu'elle redoublait ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine pour examiner l'opération qui n'était pas finie, lorsqu'il s'en alla; cependant on ne la fit que d'un côté : l'autre avaitdéjà été gravé quelque temps auparavant, et il restait à imprimer sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leurs corps, et dont l'opération est la plus douloureuse.

Il est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des marques de distinction: je n'ai vu aucun Taïtien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint [1].

Leur habillement est composé d'étoffe et de natte de différentes espèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les temps secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau; et, dans les temps de pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices; car il

[1] Cette coutume paraît tenir à la superstition; mais, depuis l'adoption du christianisme, il est présumable qu'elle aura été abolie.

n'est point taillé en forme régulière, et il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de large et onze de long, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe : on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pièces, d'environ deux verges et demie de long et d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu; elles les mettent l'une sur l'autre, et passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant et derrière en scapulaire : ce vêtement, ouvert par les côtés, laisse les mouvemens du bras en liberté : les Taïtiens donnent à ces pièces le nom de *tebuta*. Ils les rassemblent autour des reins, et les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitans du Pérou et du Chili, et que les Espagnols appellent *poncho*. L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laisser pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culotte, et on la nomme alors *maro*. Tel est le vêtement des Taïtiens de toutes les classes; et comme il est universellement le même quant à la forme, les hom-

mes et les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent [1]. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long et de deux ou trois de large : quelques-uns en laissent flotter une grande pièce sur les épaules, comme une espèce de manteau; et, si ce sont de très grands personnages, et qu'ils veuillent paraître avec pompe, ils en mettent deux de cette manière.

Le peuple de la classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus et les familles dont il dépend, est obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va presque nu; les femmes n'ont qu'un mince jupon, et les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode, et surtout dans un pays chaud où elle consiste à mettre une couverture sur une autre, les femmes d'un certain rang se découvrent toujours vers le soir jusqu'à la ceinture, et elles se dépouillent de tout ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendaient visite, quoiqu'ils por-

[1] Quelques notes par nous annexées au voyage de Bougainville ont déjà fait connaître plusieurs modifications aux usages et même aux vêtemens des Taïtiens, aujourd'hui entièrement sous l'influence morale des missionnaires.

tassent sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en fallait pour habiller douze hommes, ils avaient d'ordinaire le reste du corps entièrement nu.

Leurs jambes et leurs pieds ne sont point couverts, mais ils garantissent leur visage du soleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de coco, qu'ils font dans quelques minutes lorsqu'ils en ont besoin. Ce n'est pourtant pas là toute leur coiffure : les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, et qui leur sied beaucoup mieux. Le tomou est composé de cheveux tressés en fils qui ne sont guère plus gros que de la soie à coudre. M. Banks en a vu des pelotons qui avaient plus d'un mille de long sans un seul nœud. Ils entortillent en très grande quantité ces cheveux autour de la tête, et d'une manière qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portait cinq ou six pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente espèce, et en particulier du jasmin du Cap, dont ils ont toujours une grande quantité plantée près de leur maison. Les hommes qui, comme je l'ai observé, relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiseau du tropique; d'autres fois ils portent une espèce de guirlande bizarre, composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane, ou collées

avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'homme et de poils de chien, ou peut-être de filasse de noix de coco, attachés sur un réseau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle est suspendue par derrière. Excepté les fleurs, les Taïtiens connaissent peu d'autres ornemens : les deux sexes ont des pendans d'oreille, mais d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'île ils employaient pour cela de petites coquilles, des cailloux, des graines, des pois rouges ou de petites perles. Ils en enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

Les enfans sont entièrement nus : les filles vont dans cet état jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, et les garçons jusqu'à celui de six ou sept.

Nous avons déjà eu occasion de parler des maisons ou plutôt des huttes de ce peuple : elles sont toutes bâties dans le bois entre la mer et les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cases ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégoutterait des branches, de manière qu'en sortant de sa cabane, le Taïtien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. Ce sont partout des bocages de fruit à pain et de noix de coco

sans broussailles, et entrecoupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud, et il est impossible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de broussailles on y goûte la fraîcheur, un air pur y circule librement, et les maisons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir et les vents du côté qu'ils soufflent. Je vais donner une description particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur; comme la structure est la même partout, on pourra de là se former une idée exacte de celles qui sont plus étendues ou qui le sont moins.

Le terrain qu'elle occupe est un parallélogramme de vingt-quatre pieds de long et de onze de large; il y a un toit dressé sur trois rangées de colonnes ou de poteaux parallèles entre eux, un de chaque côté et l'autre au milieu. Cette couverture est composée de deux côtés plats inclinés l'un vers l'autre, et qui se terminent en faîte comme nos maisons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur est de neuf pieds, et les bords de chaque côté du toit retombent en bas à environ trois pieds de terre. Au-dessous la cabane est entièrement ouverte, ainsi qu'aux deux extrémités jusqu'au sommet du faîte. Le toit est couvert de feuilles de palmier; du foin

répandu sur la surface de la terre à quelques pouces de profondeur forme le plancher, et par-dessus ils étendent des nattes sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour et dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant il y a un siége qui sert seulement au maître de la famille, et si l'on y ajoute quelques petits billots creusés dans la partie supérieure et qui leur servent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles.

La hutte est destinée principalement à y passer la nuit; car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voisin. Les habillemens qu'ils portent pendant le jour leur servent de couverture pendant la nuit; le plancher est le lit commun de tout le ménage, et il n'y a aucune séparation. Le maître de la maison et sa femme se couchent au milieu, et près d'eux les gens de la famille qui sont mariés, ensuite les filles qui ne le sont pas, et à peu de distance les garçons; les serviteurs ou *toutous*, comme les appellent les Taïtiens, dorment à la belle étoile lorsqu'il ne tombe point de pluie, et dans le cas contraire ils se réfugient sous les bords de l'habitation.

Il y a des huttes d'une autre espèce, appartenant aux chefs et moins ouvertes; elles sont plus petites que les autres, et construites de manière qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à l'au-

tre, et les dressent comme des tentes dans l'occasion. Elles sont enfermées par les côtés avec des feuilles de coco qui ne les bouchent pas assez exactement pour empêcher l'air d'y entrer; le chef et sa femme vont y coucher seuls.

Les Taïtiens ont d'autres maisons beaucoup plus grandes qui ne sont pas bâties pour un seul chef ou une seule famille, mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton : quelques-unes de celles-ci ont deux cents pieds de long, trente de large et vingt d'élévation jusqu'au faîte : elles sont construites et entretenues aux frais communs du district pour lequel elles sont destinées, et elles ont à un des côtés une vaste place environnée de petites palissades.

Ces maisons, ainsi que celles des familles particulières, n'ont point de murailles. Ce peuple n'a pas besoin de lieu retiré; il n'a aucune idée de l'indécence, et il satisfait en public ses désirs et ses passions, avec aussi peu de scrupule que nous apaisons notre faim en mangeant avec nos parens et nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles : il n'est pas besoin de faire remarquer que la conversation de ces insulaires roule principalement sur ce qui est la source de leurs plus grands plaisirs, et que les

deux sexes y parlent de tout sans retenue et dans les termes les plus simples [1].

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit qu'excepté les cochons, les chiens et la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés; et ceux-là même n'y sont pas en grande quantité. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également entre ses sujets; et comme ils sont très nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces festins qui n'arrivent pas souvent est nécessairement très petite. Les Taïtiens du commun se régalent plus fréquemment avec des chiens et de la volaille; je ne puis pas vanter beaucoup la saveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de la mer du Sud était presque aussi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux.

La mer fournit à ces insulaires beaucoup de pois-

[1] Les détails que vient de donner le voyageur ont été assez poétiquement reproduits dans ce passage de feu Deslandes :

Sous ce ciel éthéré, sur ces jeunes rivages
Les maisons sont sans murs, les toits sont des feuillages;
L'air avec ses parfums rend le sommeil plus doux ;
Les frères et les sœurs, et l'épouse et l'époux
Sur un sol que jamais n'ont foulé les reptiles
Ont des jours enchanteurs et des nuits plus tranquilles;
Ont des fêtes, des jeux, ont la paix et l'amour,
Et tous les vrais plaisirs enchantent leur séjour.

sons de toute espèce; ils mangent crus les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, et ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les écrevisses de mer, les cancres et les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer, mais encore ce que les marins anglais appellent *blubbers*, quoiqu'ils soient si durs qu'il faille les laisser pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'alimens, le fruit à pain est le principal, et pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine que celle de grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature; mais le Taïtien qui, dans sa vie, en plante une douzaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains et de la génération à venir, aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moissonne à la chaleur de l'été toutes les fois que reviennent ces saisons, et qui, après avoir nourri sa famille, trouve moyen de laisser à ses enfans de l'argent et du bien.

Il est vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit à pain, mais les noix de coco, les bananes, les planes et beaucoup d'autres fruits suppléent à ce défaut.

On imagine bien que la cuisine chez ce peuple

n'est pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs alimens : l'une de les griller et l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple, qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur manière de cuire au four, dans la description du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons et les gros poissons, et, suivant nous, ils sont plus succulens et plus également cuits que dans nos meilleures cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit à pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors et devient assez semblable à une pomme de terre parbouillie, sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espèce. Ils apprêtent le fruit à pain de trois manières; ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de coco, et le réduisent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*.

Le mahie supplée au fruit à pain lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font :

Ils cueillent le fruit avant qu'il soit parfaitement mûr, et, après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exactement avec des feuilles : dans cet état, il subit une fermentation et devient d'une dou-

ceur désagréable; ils en ôtent tout le trognon et jettent ensuite le reste dans un trou qui est ordinairement creusé pour cet effet dans les habitations : ce creux est proprement garni d'herbe au fond et dans les côtés; ils couvrent le tout de feuilles et de grosses pierres : le fruit éprouve alors une seconde fermentation, prend un goût aigrelet, et se conserve ensuite pendant plusieurs mois. Ils le tirent du trou à mesure qu'ils en ont besoin, et, après l'avoir mis en boule, et l'avoir enveloppé de feuilles, ils le font cuire dans leur espèce de four : il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid et chaud, et c'est communément un des mets de tous leurs repas. Il était pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche, lorsqu'on en mange pour la première fois.

Le mahie se fait, comme la bière, par fermentation; et quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause : il est donc très naturel que ce peuple grossier joigne des idées et des cérémonies superstitieuses à ce travail : les vieilles femmes en sont chargées le plus souvent. Excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, et même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un

jour que M. Banks toucha par inadvertance une des feuilles qui était sur la pâte. La vieille femme qui présidait à ce mystère lui dit que l'opération manquerait, et, dans un transport de douleur et de désespoir, elle découvrit le trou sur-le-champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avait causé, mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par-là la manière dont les Taïtiens procèdent à cette grande œuvre qu'il n'aurait peut-être pas pu connaître autrement.

Tels sont leurs alimens, auxquels l'eau salée qu'ils emploient dans tous leurs repas sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiser lorsqu'ils en ont besoin; et ceux qui habitent à quelque distance la conservent dans des vases de bambou qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant une sauce autre que l'eau salée : ils en font une seconde avec l'amande de la noix de coco qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, et qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très forte, et nous parut très désagréable lorsque nous en goûtâmes pour la première fois : quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la suite si mauvaise, et même ils la préféraient à celle que nous employions dans nos repas, surtout quand elle était mêlée avec le poisson. Les Taïtiens sem-

blaient la regarder comme une friandise, et ils ne s'en servaient point dans leurs repas ordinaires, soit parce qu'ils imaginent que c'est prodiguer mal à propos la noix de coco, ou que, lors de notre séjour dans l'île, elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

En général, l'eau et le jus de la noix de coco forment toute leur boisson. Ils ignorent heureusement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelques autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des insulaires burent librement de nos liqueurs fortes et s'enivrèrent de temps en temps; mais ceux qui tombèrent dans l'ivresse étaient si peu disposés à réitérer la même débauche, que par la suite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boisson qui les avait mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava*. Cette plante n'était pas dans sa maturité lorsque nous étions à Taïti, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ses effets; et puisqu'ils regardent l'ivrognerie comme une chose honteuse, ils nous auraient probablement caché toutes les circonstances où ils s'y seraient livrés pendant notre séjour. Ce vice est presque particulier aux chefs et aux personnes d'un rang dis-

tingué, qui se disputent à qui boira le plus grand nombre de coups, et chaque coup est d'environ une pinte. Ils ont grand soin que les femmes ne goûtent point de ce jus enivrant.

Ils n'ont point de tables, mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté : leurs mets sont trop simples et en trop petit nombre pour qu'il y règne de l'ostentation. Ils mangent ordinairement seuls; cependant, lorsqu'un étranger leur rend visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une description particulière du repas d'un de leurs principaux personnages.

Il s'assied sous un arbre voisin ou au côté de sa maison qui est à l'ombre, et l'on étend proprement sur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit à pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient sa provision, et deux coques de noix de coco, l'une remplie d'eau salée, et l'autre douce : la chair ou le poisson sont tout apprêtés et enveloppés de feuilles. Les gens de sa suite, qui ne sont pas en petit nombre, s'asseyent autour de lui, et, lorsque tout est prêt, il commence par laver ses mains et sa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète presque continuellement pendant le repas; il tire ensuite du panier une partie de sa provision, qui est composée ordinairement d'un ou de deux petits poissons, de deux ou trois fruits à pain, de quatorze ou

quinze bananes mûres, ou de six ou sept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit à pain, qu'il pèle et dont il arrache la chair avec ses ongles; il en met dans sa bouche autant qu'elle en peut contenir, et, pendant qu'il la mâche, il prend un de ses poissons qu'il morcèle dans de l'eau salée, et il place l'autre, ainsi que le reste du fruit à pain, sur les feuilles qui sont étendues devant lui. Il empoigne ensuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poisson qui a été mis dans l'eau salée, et il le suce dans sa bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il est possible : il en fait de même sur les autres morceaux, et entre chacun d'eux; au moins ordinairement il hume un peu d'eau salée, qu'il puise dans une coque de noix de coco ou dans le creux de sa main. Sur ces entrefaites, un des gens de sa suite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paraît très surprenante à un Européen; mais elle est si peu difficile que plusieurs d'entre nous en vinrent à bout avant notre départ de l'île, quoique auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il prend la noix de coco ainsi préparée, et, en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit à pain et ses poissons, il passe aux fruits du plane dont il ne fait de chacun qu'une

bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un pudding noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées : pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, et la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais si maladroitement qu'il emporte une grande partie du fruit. Si, au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir pour la couper quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau : dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, et il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit à pain avec un caillou sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit à pain est pilé de cette manière et arrosé d'eau de temps en temps, il se réduit à la consistance d'une pâte molle; on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher. On y mêle quelquefois de la banane ou du maïs, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de temps en temps et en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit à pain ainsi préparé ressemble assez à un flan épais. On en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui ; il hume, comme nous sucerions une gelée, si nous n'avions point de cuillère pour la porter à la bouche. Le

repas finit alors, et le maître se lave encore les mains et la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, et l'on nettoie les noix de coco.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'alimens dans un seul repas. J'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits à pain, dont chacun était plus gros que les deux poings; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avaient six ou sept pouces de long et quatre ou cinq de circonférence, et près d'une quarte de fruit à pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais.

Il est très surprenant que ce peuple, qui aime passionnément la société et surtout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas, quoique ce soit surtout à table que toutes les autres nations, policées et sauvages, aiment à jouir des agrémens de la société. Nous avons souvent recherché comment les repas, qui partout ailleurs rassemblent les familles et les amis, les isolent à Taïti, et nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matière. Ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela est convenable; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignaient la plus grande répugnance et même de l'aversion de ce que nous man-

gions en société, surtout avec nos femmes, et des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenait de quelque opinion superstitieuse; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire.

Nous observâmes aussi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table lorsque nous dînions en compagnie; elles allaient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques, et y mangeaient de bon cœur tout ce qu'elles pouvaient trouver : j'en ai cité un exemple plus haut; et lorsque nous les y attrapions elles n'étaient point déconcertées. Si quelqu'un de nous se trouvait seul avec une femme, elle mangeait quelquefois avec lui; mais alors elle témoignait combien elle serait fâchée que cette action fût connue, et exigeait toujours par avance les sermens les plus forts de garder le secret.

Dans leurs familles, deux frères, et même deux sœurs, ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions et l'appareil de leurs repas. Lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la première fois dans nos tentes, ils apportèrent tous un panier où étaient leurs alimens; et quand nous nous asseyions à table, ils sortaient, se plaçaient à terre à deux

ou trois verges de distance les uns des autres; et, en se tournant le dos, chacun prenait son repas de son côté, sans proférer un seul mot.

Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes et de prendre les mêmes alimens, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, et qui, après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un hangar séparé, et assistent à leurs repas.

Quoique les Taïtiens ne mangeassent pas ensemble et ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connaissions particulièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux, et dans ces occasions nous avons plusieurs fois mangé au même panier et bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; et s'il nous arrivait de toucher à leurs provisions, et même au panier qui les contenait, sur-le-champ elles jetaient le tout fort loin.

Les Taïtiens d'un moyen âge et d'un rang distingué dorment ordinairement après les repas et dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolens, et ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir et manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, et les jeunes garçons et les petites filles

restent éveillés pendant tout le jour par l'activité et l'effervescence naturelle de leur âge.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'île, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusemens, et en particulier de leurs musique, danse, combat de lutte et du maniement de l'arc. Ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui est fixée : cette javeline est d'environ neuf pieds de long. Le tronc d'un plane, placé à environ vingt verges de distance, sert de but.

Les flûtes et les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connaissent. Les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long, et, comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous et par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air; ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche et le doigt du milieu de la droite.

Le tambour est composé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, et recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer. Ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains,

et ils ne connaissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble : ils prennent une feuille qu'ils roulent et qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, ils la raccourcissent ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux des télescopes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paraît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leurs voix à celle de ces instrumens, et, comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improvisent en chantant. Ils appellent *pehai* ou chanson chaque distique ou couplet. Ces vers sont ordinairement rimés, et lorsqu'ils étaient prononcés par les naturels du pays nous y reconnaissions un mètre.

Nous connaissons trop imparfaitement la langue de Taïti pour entreprendre de traduire ces vers. Ils s'amusent souvent à chanter des couplets lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille, et surtout quand il est nuit. Quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumière artificielle entre le coucher du soleil et le temps où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse : ils en embrochent plusieurs dans une baguette. Après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde, en brûlant en même

temps la partie de la brochette qui la traverse, comme la mèche de nos bougies. Lorsque la seconde est consumée, le feu se communique à la troisième, et ainsi de suite. Quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un temps considérable, et donnent une lumière assez forte. Les Taïtiens se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit des concerts de leurs ménétriers ambulans : j'aurai occasion de les décrire ailleurs plus particulièrement en rapportant ce qui nous arriva dans une autre île.

En d'autres pays, les petites filles et toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées sont supposées ignorer entièrement les mystères de l'amour; leur conduite et leur conversation sont soumises à la plus grande réserve, et l'on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées et les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire : parmi les divertissemens de ces insulaires il y a une danse appelée *timorodée*, exécutée par des jeunes filles toutes les fois qu'elles peuvent

se rassembler au nombre de huit ou dix : cette danse est composée de postures et de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Taïtiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusemens, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment que, étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons et réaliser les symboles de la danse.

On ne peut pas supposer que ces peuples estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles par civilité ou en forme de récompense; et l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs et la lubricité à un point que les autres nations, dont on a tant parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, n'avaient pas encore atteint, et qu'il est impossible de concevoir.

Un nombre très considérable de Taïtiens des deux sexes forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes : cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin,

que le même homme et la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*Arreoy;* ceux qui en font partie ont des assemblées auxquelles les autres insulaires n'assistent point. Les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, et les femmes y dansent en liberté la timorodée, afin d'exciter en elles des désirs, qu'elles satisfont souvent sur-le-champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'est rien encore : si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitait avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le père, et qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture, et elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avait entraînée dans cette société; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui; elle prévient alors le meurtre, mais l'homme et la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté et perdent pour l'avenir tout droit aux priviléges et aux plaisirs de l'arreoy. La femme est

appelée *whannownow* (*qui a fait des enfans*), mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité et de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable et de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.

Il ne faudrait pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible et si étrange; mais j'en ai d'assez convaincantes pour justifier le récit que je viens de faire. Les Taïtiens, loin de regarder comme un déshonneur d'être agrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction. Lorsqu'on nous a indiqué quelques personnes qui étaient membres d'un arreoy, nous leur avons fait, M. Banks et moi, des questions sur cette matière, et nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous ont avoué qu'il s'étaient agrégés à ces horribles sociétés, et que plusieurs de leurs enfans avaient été mis à mort.

Je ne dois pas terminer la description de la vie domestique des Taïtiens sans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être et augmente les maux de la vie est un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus: le défaut de cette qualité détruit la beauté et la santé de l'homme, et mêle du dégoût jusque dans ses

plaisirs les plus vifs. Les insulaires de Taïti se lavent constamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière : le matin, dès qu'ils sont levés, à midi et le soir avant de se coucher. J'ai déjà remarqué que dans leurs repas ils se lavent les mains et la bouche presque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve sur leurs vêtemens et sur leur personne ni tache ni malpropreté; de manière que dans une grande compagnie de Taïtiens on n'est jamais incommodé que de la chaleur, et il n'est peut-être pas possible d'en dire autant de nos assemblées les plus brillantes en Europe.

## § 18.

### Des manufactures, des pirogues et de la navigation des Taïtiens.

Si la nécessité est la mère de l'invention, on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ses secours presque superflus. On en retrouve cependant chez les Taïtiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité et à leur adresse, qu'ils ne connaissent point l'usage des métaux pour faire des instrumens.

L'étoffe qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabri-

quer et de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, et je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma description.

Cette étoffe est de trois sortes, et composée de l'écorce de trois arbres différens, le mûrier dont on fait le papier chinois, le fruit à pain et un arbre qui ressemble au figuier sauvage des îles d'Amérique.

La plus belle et la plus blanche est faite avec le mûrier qu'ils appellent *aouta*. Elle sert de vêtement aux principaux personnages de l'île, et la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux. La seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit à pain, nommé *ooroo*, est inférieure à la première en blancheur et en douceur, et ce sont surtout les Taïtiens de la dernière classe qui en font usage. La troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière et rude, et de la couleur du papier gris le plus foncé. Quoiqu'elle soit moins agréable à l'œil et au toucher que les deux autres, c'est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troisième étoffe, qui est la plus rare, est parfumée, et les chefs de Taïti la portent pour les habits de deuil.

Ils ont grand soin de multiplier tous les arbres qui fournissent la matière première de ces étoffes;

ils donnent surtout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en servent que lorsqu'il a deux ou trois ans, et qu'il est de six ou huit pieds de haut, et un peu plus gros que le pouce. Les Taïtiens croient que la meilleure qualité qu'il puisse avoir est d'être mince, droit, élevé et sans branches : lorsque la tige porte quelques feuilles basses, dont le germe pourrait produire une branche, ils les arrachent soigneusement.

Quoique les étoffes composées de l'écorce de ces trois arbres soient différentes, elles sont cependant fabriquées de la même manière : je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine. Lorsque les arbres sont d'une grandeur convenable, les Taïtiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, et en coupent ensuite les racines et les sommets. L'écorce de ces arbrisseaux étant fendue longitudinalement se détache avec facilité, et lorsqu'ils en ont amassé une assez grande quantité, ils la portent à quelque ruisseau, et l'y laissent tremper, après l'avoir chargée de pierres pesantes pour qu'elle ne soit point entraînée par le courant. Quand ils jugent qu'elle est suffisamment macérée, les servantes vont au ruisseau, se mettent toutes nues, s'asseyent dans l'eau pour séparer l'écorce intérieure de la verte qui sert d'enveloppe à l'arbre :

elles placent pour cela le morceau de bois sur une planche polie et aplatie, et elles le ratissent très soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent *langue de tigre* (*tellina gargadia*), et elles le plongent continuellement dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce, ainsi préparée dans l'après-midi, est étendue le soir sur des feuilles de plane. Il paraît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage, puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller à cette opération. Ils placent les écorces les unes à côté des autres, jusqu'à la longueur d'onze ou de douze verges, et à la largeur d'environ un pied; ils en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre. Ils ont grand soin que l'étoffe soit partout d'une égale épaisseur; et s'il arrive que l'écorce ainsi couchée soit plus mince dans un endroit que dans un autre, on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vide. L'écorce reste dans cet état jusqu'au lendemain au matin; alors la plus grande partie de l'eau qu'elle contenait étant imbibée ou évaporée, les fibres adhèrent si bien ensemble, que toutes les couches se lèvent de terre en une seule pièce.

Après qu'on a ainsi levé la pièce, on la pose sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, et les servantes la battent avec de

petits maillets d'environ un pied de long et de trois pouces d'épaisseur, faits d'un bois dur que les insulaires appellent *étoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir carré de rasoir, excepté seulement que le manche est un peu plus long, et que chacune des quatre faces est sillonnée de rainures et de lignes proéminentes plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un côté sont de la grosseur d'une petite ficelle, les plus petites de celle d'un fil de soie ; et, dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

Ils battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures, et ils frappent en cadence comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très promptement sous les coups, et les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu. On la bat successivement avec les autres côtés du maillet, et l'on finit par le plus uni : alors l'étoffe sort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas elle s'amincit, devient presque aussi légère qu'une mousseline, et ils lui donnent le nom d'*hoboo*. L'étoffe se blanchit très bien à l'air ; mais elle acquiert plus de blancheur et de douceur lorsqu'on la lave et qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

Il y a plusieurs sortes de cette étoffe de diffé-

rens degrés de finesse, suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles, suivant qu'elles ont été battues; mais elles diffèrent en même temps les unes des autres par les différens matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorsque les tiges sont beaucoup plus longues et plus épaisses que celles du figuier, qu'on emploie quand elles sont plus jeunes.

Quand les Taïtiens veulent laver cette étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laissent pendant quelque temps, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent ensuite légèrement pour en exprimer l'eau. Quelquefois ils lui donnent alors une nouvelle fabrication : ils en mettent plusieurs pièces les unes sur les autres, et les battent ensemble avec le côté le plus raboteux du maillet : elles deviennent d'une épaisseur égale à nos draps d'Angleterre, et plus douces et plus unies que ces draps après qu'elles ont un peu servi, quoiqu'en sortant de dessous le maillet elles paraissent avoir été empesées.

Cette étoffe se déchire quelquefois lorsqu'on la bat; mais ils la raccommodent aisément en y joignant un morceau avec une colle composée de la racine du pea; et ils font cette opération avec tant d'adresse qu'on ne s'en aperçoit pas. Les femmes

s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

La fraîcheur et la douceur sont les principales qualités de cette étoffe, et son défaut est d'être spongieuse comme le papier, et de se déchirer presque aussi facilement.

Ils teignent surtout cette étoffe en rouge et en jaune. Leur rouge est très beau, et j'oserai dire plus brillant et plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage; et le peintre d'histoire naturelle qu'avait amené M. Banks ne put l'imiter qu'imparfaitement en mêlant ensemble du vermillon et du carmin. Le jaune est encore très brillant, mais nous en avons d'aussi beau. Leur rouge est composé des sucs de deux végétaux mêlés ensemble, et qui, séparément pris, n'ont aucune tendance à cette couleur : l'un est une espèce de figuier appelé, à Taïti, *matte*, et l'autre le *cordia sebestina*, que les insulaires nomment *étou;* ils emploient le fruit du figuier et les feuilles du cordia.

Le fruit du figuier est à peu près aussi gros qu'un pois ordinaire, ou qu'une très petite groseille; et lorsqu'on en rompt la tige, il sort une liqueur laiteuse ressemblant au jus de nos figues, dont ce fruit est en effet une espèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau

de coco, et il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainsi une roquille. Dès qu'ils en ont tiré une quantité suffisante, on y trempe les feuilles de l'étou et on les met ensuite sur une feuille de plane ; on les y retourne jusqu'à ce qu'elles soient plus flasques, et, quand elles sont parvenues à ce point, on les serre doucement, en augmentant la pression par degrés, de manière à ne pas rompre les feuilles. A mesure qu'elles deviennent plus molles et plus spongieuses, elles prennent plus de liqueur ; dans l'espace d'environ cinq minutes la couleur commence à paraître sur les veines des feuilles, et dans dix minutes ou un peu plus elles en sont parfaitement saturées. Les insulaires les pressent alors aussi fortement qu'il leur est possible.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de moo, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, jusqu'à ce qu'il soit dépouillé de son écorce verte et de la substance farineuse qui est dessous, et qu'il n'y reste plus qu'un réseau clair de fibres. Ils y enveloppent les feuilles de l'étou qui distillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à mesure qu'on les presse. Comme ces feuilles ont peu de suc par elles-mêmes, elles ne donnent guère que celui dont elles étaient imbibées. Lorsque ce premier suc est entièrement exprimé, ils imprègnent de nouveau les feuilles,

et l'on continue la même opération jusqu'à ce que la liqueur, qui passe à travers, ne soit plus teinte; les feuilles de l'étou sont jetées de côté, mais on conserve le moo qui, étant profondément imbibé de la couleur, sert de brosse pour étendre la teinture sur l'étoffe.

Ils reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vases faits de feuilles de plane. Je ne sais pas si cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet usage parce qu'il est facile de se procurer du plane et de distribuer ces petits vases parmi les ouvriers.

Ils ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords, et ils répandent des couleurs sur toute la surface de celle qui est plus épaisse. Ils ne les appliquent que d'un côté, comme la peinture; et, quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur, la couleur n'avait pas le même brillant ni le même lustre que lorsqu'elle y avait été mise de l'autre manière.

La feuille de l'*étou* est généralement employée dans ce procédé, et produit probablement la plus belle couleur. Cependant ils composent un rouge avec le jus de leurs figues mêlé dans une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*, le *pohuc*, l'*eurhe* ou *convolvulus brasiliensis*, et une sorte de *solanum*, qu'ils nomment *ebooa*. Le mélange de ces diverses plantes, ou la différente dose qu'ils en

emploient, produit sur leurs étoffes plusieurs nuances de couleurs, dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

La beauté cependant de la meilleure n'est pas permanente : il est probable qu'on pourrait trouver quelque méthode pour la fixer si l'on faisait des expériences sur cette matière, et il serait très utile de rechercher les qualités que donnerait le mélange d'une substance végétale avec une autre. La manière dont on a découvert nos plus belles couleurs suffit pour encourager cette entreprise. A l'inspection de l'indigo, du pastel, de l'herbe du teinturier, et de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures, on n'imaginerait pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Taïtiens en ajoutant que les femmes qui ont servi à le préparer ou à l'appliquer sur les étoffes conservent avec soin, comme un ornement, cette couleur sur leurs ongles et leurs doigts, où elle paraît dans sa plus grande beauté.

Leur jaune est composé de l'écorce de la racine du *morinda citrifolia*, appelé *nono*, qu'ils ratissent et font infuser dans l'eau. Après qu'on l'y a laissé tremper pendant quelque temps, l'eau se colore, et ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devrait examiner si le *morinda*, dont le *nono* est une espèce, ne pourrait pas servir à la teinture. Brown,

dans son *Histoire de la Jamaïque*, fait mention de trois espèces de *morinda*, qui sont employées pour teindre en brun; et Rumphius dit que les insulaires des Indes orientales se servent du *bancuda angustifolia*, qui approche beaucoup du *nono* de Taïti, comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges, avec lesquelles elle a une affinité particulière.

Les habitans de Taïti teignent aussi en jaune avec le fruit du *tamanu;* mais nous n'avons pas eu occasion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une manière de teindre en brun et en noir. Ces couleurs sont si médiocres, que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curiosité.

La fabrication des nattes est une autre manufacture considérable des Taïtiens. Il y en a quelques-unes qui sont plus belles et meilleures que celles que nous avons en Europe. Les plus grossières leur servent de lits, et ils portent les plus fines dans les temps humides. Les insulaires prennent bien des peines et emploient beaucoup de soins à faire ces dernières, dont il y a deux espèces. Les unes se font avec l'écorce du *poerou*, l'*hibiscus tiliaceus* de Linné, et il y en a quelques-unes qui sont aussi fines qu'un drap grossier. Ils appellent *wanne* l'autre espèce, qui est encore plus belle : elle est blanche, lustrée et brillante. Ils la fabriquent avec les feuilles de leur *wharrou*, espèce de *pandanus*, dont

nous n'avons pas eu occasion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes ou, comme ils les nomment, des *mocas*, qui leur servent de siéges et de lits : elles sont composées de joncs et d'herbes, et ils les fabriquent, ainsi que tous leurs ouvrages tressés, avec une facilité et une promptitude étonnantes.

Ils sont aussi très adroits à faire des paniers et des ouvrages d'osier. Leurs paniers sont de mille formes différentes, et il y en a quelques-uns très artistement travaillés. Ils s'occupent tous, hommes et femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de coco dans l'espace de quelques minutes; et les femmes, qui nous venaient voir de très grand matin, avaient coutume, dès que le soleil était élevé sur l'horizon, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formaient de petits chapeaux pour mettre leur visage à l'ombre : cette opération leur coûtait si peu de travail et de temps, que, lorsque le soleil baissait sur le soir, elles les jetaient là. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête : ils ne consistent qu'en une bande qui en fait le tour, et une corne avancée qui ombrage le front.

Ils font avec l'écorce du *poerou* des cordes et des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, et les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle : ils forment avec ces dernières des

filets pour la pêche. Ils composent avec les fils de coco un cordage pour joindre ensemble les différentes parties de leurs pirogues, et d'autres courroies tordues ou tressées; et ils fabriquent avec l'écorce de l'*erowa*, espèce d'ortie qui croît dans les montagnes, et qui pour cela est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il soit possible de trouver. Ils attrapent avec ces lignes les poissons les plus forts et les plus frétillans, tels que les bonites et les albicores, qui rompraient dans un instant nos lignes de soie les plus fortes, quoiqu'elles soient deux fois aussi épaisses que celles des Taïtiens.

Ils font aussi une espèce de seine d'une herbe qui a les feuilles larges et grossières, et dont la tige ressemble au glaïeul. Ils entortillent et joignent ensemble ces herbes jusqu'à ce que le filet, qui est à peu près aussi large qu'un grand sac, ait de soixante à quatre-vingts brasses de long. Ils la tirent dans les bas-fonds, et le propre poids de la seine la tient si bien au fond de la mer qu'un seul poisson peut difficilement échapper.

Les Taïtiens montrent une sagacité et une industrie extrêmes dans tous les expédiens qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambou dont la pointe est d'un bois dur, et ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument que nous ne le pouvons faire avec

nos harpons de fer, quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de manière que si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attraper, quand même il ne serait pas mortellement blessé.

Ils ont deux sortes d'hameçons construits avec un art admirable, et qui répondent très bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages : l'un d'eux est appelé *wittee-wittee*. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, et l'intérieur, qui est ordinairement la partie la plus éclatante, se met par derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poils de chien ou de soies de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon et l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'erowa que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds ; il dirige sa pirogue sur leur marche, et lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

La seconde espèce d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur; ils ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres, mais, pour suppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en dedans. Ces hameçons sont

de différentes grandeurs, et ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attraper toute sorte de poissons. La manière de les fabriquer est très simple, et chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux carrés avec le taillant d'un autre coquillage, et, avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font ensuite un trou au milieu, et ils n'ont pour cela d'autre vilebrequin que la première pierre qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë. Ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, et ils tournent cet instrument dans leurs mains de la même manière que nous tournons un moussoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée, et que le trou est assez large, on y introduit une petite lime de corail, au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très peu de temps, car l'ouvrier n'emploie guère plus d'un quart d'heure à ce travail.

Le lecteur a déjà pris quelque idée de la maçonnerie, de la sculpture et de l'architecture des Taïtiens, dans la description que j'ai donnée des morais, ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres articles les plus importans de leur art de construire et de sculpter en bois: c'est peut-être pour ces insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pi-

rogues avec leurs instrumens, que de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

Ils ont une hache de pierre, un ciseau, ou gouge, fait avec un os humain, et ordinairement avec l'os de l'avant-bras; une râpe de corail et la peau d'une espèce de raie qui, avec du sable de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

Voilà le catalogue complet de leurs instrumens, et, avec ce petit nombre d'outils, ils bâtissent des maisons, construisent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent et polissent des bois.

La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très dure, mais qui ne s'égrène pourtant point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs : celles qui leur servent à abattre des bois pèsent de six à huit livres; d'autres qu'ils emploient pour sculpter sont du poids de sept ou huit onces. Comme il est nécessaire de les aiguiser presque à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre et une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Taïtiens, c'est d'abattre un arbre; c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instrumens : cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, et le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'ar-

bre est à bas, ils le fendent par les veines dans toute sa longueur et toute sa largeur en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, et quarante dans les branches, et que l'épaisseur est à peu près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction : la tige en est élevée et droite. Quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbre à pain, qui est un bois léger, spongieux et qui se travaille aisément. Ils aplanissent les planches avec leurs haches très promptement, et ils sont si adroits qu'ils peuvent enlever une légère écorce sans donner un seul coup mal à propos. Comme ils ne connaissent point la manière de plier une planche, toutes les parties de la pirogue creuses ou plates sont taillées à la main.

On peut diviser en deux classes générales les pirogues ou canots dont se servent les habitans de Taïti et des îles voisines; ils appellent les unes *ivahahs* et les autres *pahies*.

L'ivahah, qu'ils emploient dans les petites excursions, a les côtés perpendiculaires et le fond plat; et le pahie, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtés bombés et le fond en forme de quille. Les ivahahs sont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, et servent à divers

usages. Leur longueur est de dix à soixante-douze pieds; mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les ivahahs, longs de dix pieds, ont à peu près un pied de large, et ceux qui ont plus de soixante-dix pieds de longueur n'en ont guère que deux de largeur. Ils distinguent l'ivahah de combat, l'ivahah de pêche, et l'ivahah de voyage; car quelques-uns de ces derniers vont d'une île à l'autre. L'ivahah de combat est le plus long de tous : la poupe et la proue sont fort élevées au-dessus du corps du bâtiment dans la forme d'un demi-cercle. La poupe en particulier a quelquefois de dix-sept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guère que trois. Ces derniers ivahahs ne vont jamais seuls à la mer : on les attache ensemble par les côtés, à la distance d'environ trois pieds, avec de grosses cordes de fibres ligneuses, qu'on passe à travers les bâtimens et qu'on amarre sur les plats-bords. Ils dressent sur l'avant de ces ivahahs un échafaud ou plate-forme d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, et qui est soutenue par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattans qui ont pour armes de trait les frondes et les javelines se placent sur cette plate-forme; ils ne se servent de leurs arcs et de leurs flèches que pour se divertir, comme on s'amuse chez nous au disque et au palet : ce qui doit être rangé au nombre des

singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au-dessous de ces plates-formes, ils reçoivent les blessés et font monter de nouveaux hommes à leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans; mais nous n'en avons vu qu'une équipée de cette manière.

Les ivahahs de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long et plus, de quelque espèce qu'ils soient, portent des voiles dans l'occasion. L'ivahah de voyage est toujours double et garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou six pieds de large et de six ou sept de long, attaché sur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux personnages qui s'y asseyent pendant le jour et y dorment pendant la nuit. Les ivahahs de pêche sont quelquefois joints ensemble, et ont une cabane à bord, mais cela n'est pas commun.

Les ivahahs qui ont moins de vingt-cinq pieds de long portent rarement ou presque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment est plat, et il y a une planche qui s'avance en saillie sur le bord d'environ quatre pieds.

La longueur du pahie varie aussi de trente à soixante pieds; mais ce bâtiment, comme l'ivahah, est très étroit: l'un d'eux, que j'ai mesuré, avait cinquante-un pieds de long, et seulement un pied et demi de large à l'un des bouts; il n'a qu'environ trois pieds dans sa plus grande largeur : telle est la proportion générale qu'ils suivent dans leur construction. Le pahie ne s'élargit pourtant pas par degrés; mais ses côtés étant droits et parallèles, pendant un petit espace, au-dessous du plat-bord, s'élargissent tout à coup et se terminent en angles vers le fond, de sorte qu'en coupant transversalement cette partie du bâtiment, elle présente à peu près la forme d'un as de pique, et l'ensemble est beaucoup trop large pour sa longueur. Les Taïtiens emploient ces pahies dans les combats, ainsi que les plus grands ivahahs, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le pahie de combat, qui est le plus grand de tous, est garni d'une plate-forme, qui est proportionnellement plus large que celle de l'ivahah, parce que sa forme le met en état de soutenir un poids beaucoup plus grand. Les pahies de voyage sont ordinairement doubles, et leur grandeur moyenne est celle de nos gros bateaux de mer. Ils font quelquefois d'une île à l'autre des voyages d'un mois; et nous avons de bonnes preuves qu'ils sont quinze ou vingt jours en mer, et qu'ils pourraient y rester plus

long-temps s'ils avaient plus de moyens d'y garder des provisions et de l'eau douce.

Lorsque ces pirogues portent une seule voile, on fait usage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons, mis en travers du bâtiment, et qui s'avance sur le côté du pahie de six à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue : il ressemble à celui qu'emploient les pros volans des îles des Larrons, et auquel le voyage du lord Anson donne le nom de *balancier*. Les haubans sont attachés à ce balancier, qui est absolument nécessaire pour mettre le bateau en estive, lorsque le vent est un peu fort.

Quelque-uns de ces pahies ont un seul mât et d'autres deux. Ces mâts sont composés d'une seule perche, et quand la longueur de la pirogue est de trente pieds, celle du mât est d'un peu moins de vingt-cinq : il est attaché sur un châssis au pied de la pirogue, et reçoit une voile de natte qui est un tiers plus longue que lui-même. La voile est aiguë au sommet, carrée dans le fond et courbe dans les côtés; elle ressemble un peu à celle que nous appelons *épaule de mouton*, et dont nous nous servons sur les bateaux des vaisseaux de guerre : elle est placée dans un châssis de bois qui l'environne de chaque côté. Les Indiens attachent au sommet du mât, pour l'orner, des plumes qui ont une inclinaison oblique en avant. Les rames ou pagaies

dont on se sert dans ces pirogues ont un long manche et une pale plate, et sont assez ressemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque personne à bord de la pirogue, excepté ceux qui sont assis sous le pavillon, manient une de ces rames, et font marcher le bâtiment assez vite : ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vider. Ces bâtimens sont très propres pour le débarquement et pour s'éloigner de la côte, lorsqu'il y a de la houle : au moyen de leur grandes longueurs et de leurs poupes élevées, ils débarquent à sec quand nos bateaux pourraient à peine venir à bout d'aborder, et l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner du rivage.

Les ivahahs sont les seules pirogues employées par les Taïtiens, mais nous vîmes plusieurs pahies qui venaient des autres îles.

La partie d'en bas est faite d'un arbre creusé en forme d'auge. Ils choisissent pour cela les arbres les plus longs qu'ils peuvent trouver, de manière qu'il n'y en a jamais plus de trois dans toute la longueur du bâtiment. Le second étage est formé d'une planche étroite d'environ quatre pieds de long, quinze pouces de large et deux pouces d'épaisseur. Le troisième étage est composé, comme la quille, de troncs d'arbres creusés dans les proportions de

sa carène. Le dernier est aussi fait de troncs d'arbres creusés, de manière que la partie recourbée et la partie perpendiculaire sont d'une seule pièce. On imagine bien que ce n'est pas un travail facile que de fabriquer ces différentes parties de la pirogue sans avoir ni scie, ni rabot, ni ciseau; mais la grande difficulté est de les joindre ensemble.

Lorsque toutes les parties du bâtiment sont préparées, ils mettent la quille sur des billots, et les planches étant soutenues par des étais, ils les cousent ou les amarrent ensemble avec de fortes liures de cordage tressé, qu'ils passent plusieurs fois dans des trous percés avec une gouge ou tarière d'os: on peut juger de l'adresse de ce travail, puisque les coutures sont si bien serrées qu'elles vont à l'eau sans être calfatées. Comme les cordages mouillés se pourrissent bientôt, on les rechange au moins une fois tous les ans, et il faut pour cela détacher toutes les pièces du bâtiment.

Ils conservent ces pahies avec beaucoup de soin dans une espèce de hangar construit à cet effet: ces hangars sont des poteaux fichés en terre, qui se rapprochent au sommet les uns vers les autres, et qu'ils attachent ensemble avec les plus forts de leurs cordages: ils forment une espèce d'arc gothique, recouvert partout d'herbages jusqu'à terre, excepté seulement dans les deux bouts, qui sont

ouverts. Quelques-uns de ces hangars ont de cinquante à soixante pas.

A l'occasion de la navigation de ces peuples, je parlerai de leur sagacité étonnante à prévoir le temps qui arrivera, ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manières de pronostiquer ces événemens; mais je n'en connais qu'une: ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction et tantôt dans une autre, et que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle, de manière que, si la même courbure continue pendant une nuit, le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent; je sais seulement que, quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le temps, ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

Dans leurs plus grands voyages ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, et sur les étoiles pendant la nuit pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms; ils connaissent dans quelle partie du ciel elles paraîtront à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horizon; ils savent aussi, avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le temps

de l'année où elles commencent à paraître ou à disparaître.

## § 19.

De la division du temps à Taïti. Manière de compter et de calculer les distances. Langue, maladies, funérailles et enterremens, religion, guerre, armes et gouvernement des Taïtiens. Quelques observations générales à l'usage des navigateurs qui iront par la suite dans les mers du sud.

Nous n'avons pas pu acquérir une connaissance parfaite de la manière dont les Taïtiens divisent le temps. Nous avons cependant observé que, lorsqu'ils parlent du temps passé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autre terme que *malama*, qui signifie lune. Ils comptent treize de ces lunes, et recommencent ensuite par la première de cette révolution ; ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année ; car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui seraient de saison, et le temps qu'il ferait dans chacun de ces mois, pour lesquels ils ont des noms particuliers. Ils donnent un nom général à tous les mois pris ensemble, quoiqu'ils ne

s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur religion.

Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour et six pour la nuit, et chaque partie est de deux heures. Ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horizon; mais il y en a peu qui, pendant la nuit, à l'inspection des étoiles, puissent dire quelle heure il est.

En comptant ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains; et, quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, et passent d'une main à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons observé en d'autres cas que, lorsqu'ils conversent entre eux, ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils disent.

Quand ils comptent au-delà de dix ils répètent le nom de ce nombre, et ils y ajoutent le mot *plus* : dix et un de plus signifie onze, dix et deux de plus signifie douze, et ainsi du reste, comme nous disons vingt-un, vingt-deux. S'ils arrivent à dix et dix de plus, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, ainsi que les Anglais comptent par vingtaines. Lorsqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux

cents. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour signifier un plus grand nombre; il ne paraît pas qu'ils en aient besoin, car ces deux cents, dix fois répétés, montent à deux mille, quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs.

Ils sont moins avancés dans l'art de mesurer les distances que dans celui de compter les nombres: ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brasse. Lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre ils l'expriment comme les Asiatiques, par le temps qu'il faut pour la parcourir.

La langue des Taïtiens est douce et mélodieuse: elle abonde en voyelles, et nous apprîmes aisément à la prononcer; mais nous trouvâmes qu'il était très difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenait peut-être, non-seulement de ce que l'anglais est rempli de consonnes, mais encore parce que cette langue a une composition particulière; car ils prononçaient avec beaucoup de facilité les mots espagnols et italiens lorsqu'ils finissaient par des voyelles.

Nous ne connaissons pas assez la langue de Taïti pour savoir si elle est abondante ou stérile; elle est sûrement très imparfaite, car les noms et les verbes n'y ont presque aucune inflexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, et peu de verbes qui aient plus d'un temps. Nous ne trou-

vâmes pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement en parlant quelques mots de la langue de ces insulaires, ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

Ils ont pourtant certaines affixes en petit nombre, qui leur sont très utiles, mais qui nous embarrassaient extrêmement. Un Taïtien demande à un de ses compatriotes : *harre hea ?* où allez-vous ? l'autre répond : *ivahinera,* auprès de mes femmes ; sur quoi, le premier répétant, par manière d'interrogation : *auprès de vos femmes ?* le second lui dit : *ivahinereira*, oui, je vais auprès de mes femmes. Les syllabes *era* et *eira*, qu'ils ajoutent ainsi, sauvent plusieurs mots aux deux interlocuteurs.

Il n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture est si simple, et qui en général ne s'enivre presque jamais ; et si l'on en excepte quelques accès de colique qui leur arrivent même rarement, nous n'avons point vu de maladies critiques pendant notre séjour dans l'île. Les naturels du pays cependant sont sujets aux érysipèles et à une éruption cutanée de pustules écailleuses qui approchent beaucoup de la lèpre : ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès vivent entièrement séparés de la société, chacun dans une petite cabane construite sur un terrain qui n'est fréquenté par personne, et où on

leur fournit des provisions. Nous n'avons pas pu connaître si ces malheureux avaient quelque espérance de guérison et de soulagement, ou si on les y laissait languir et mourir dans la solitude et le désespoir. Nous remarquâmes aussi un petit nombre d'insulaires qui avaient sur différentes parties du corps des ulcères qui paraissaient très virulens; mais ceux qui en étaient affligés ne semblaient pas y faire beaucoup d'attention : ils les portaient entièrement à découvert, et sans rien appliquer dessus qui pût en écarter les mouches.

Il ne doit pas y avoir de médecins de profession dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies; cependant, partout où l'homme souffre, il fait des efforts pour se soulager; et lorsqu'il ignore également le remède et la cause de la maladie, il a recours à la superstition; ainsi il arrive qu'à Taïti et dans tous les autres pays qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connaissances, le soin des malades est confié aux prêtres. La méthode que suivent les prêtres de Taïti pour opérer la guérison consiste principalement en prières et en cérémonies. Lorsqu'ils visitent les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines sentences qui paraissent être des formules établies pour ces occasions; ils tressent en même temps très proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes; ils attachent quelques-unes de

ces figures aux doigts et aux pieds du malade, et ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches du *thespecia populea*, qu'ils appellent *e'midho;* les prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé. S'il revient en santé, ils disent que les remèdes l'ont guéri; et s'il meurt, ils déclarent que la maladie était incurable : ce en quoi peut-être ces médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

Si nous jugeons de leurs connaissances en chirurgie par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons supposer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, et que nos chirurgiens d'Europe auraient à peine l'avantage sur les leurs. Nous avons vu un homme dont le visage était entièrement défiguré par les suites de ses blessures; son nez, y compris l'os et le cartilage, était absolument ras; l'une de ses joues et l'un de ses yeux avait reçu de si terribles coups qu'ils y avaient laissé un creux où le poing pouvait presque entrer, et où il ne restait pourtant point d'ulcères. Tupia, qui s'embarqua avec nous, avait été percé de part en part par une javeline armée avec la pointe de l'os d'une espèce de raie; l'arme était entrée par le dos et sortie au-dessous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures et des luxations, le plus habile chirurgien

contribue très peu à la guérison d'une blessure ; le sang est le meilleur de tous les baumes vulnéraires ; et lorsque les humeurs du corps sont pures et que le malade est tempérant, il ne faut, pour guérir la blessure la plus considérable, qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

Le commerce des Taïtiens avec les habitans de l'Europe les a déjà infectés de la maladie vénérienne, cette peste terrible qui venge les cruautés que les Espagnols ont commises en Amérique. Il est certain que *le Dauphin*, *l'Endeavour* et les deux vaisseaux commandés par M. de Bougainville sont les seuls bâtimens européens qui aient abordé à Taïti, et ce sont les Anglais ou les Français qui y ont porté cette maladie. Le capitaine Wallis s'est justifié sur cet article dans la relation de son voyage[1] ; il est très sûr que, lorsque nous arrivâmes dans l'île, elle y avait déjà fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement. Nous fîmes des recherches à cette occasion ; et lorsque nous entendîmes un peu la langue des insulaires, nous apprîmes qu'ils en étaient redevables aux vaisseaux qui avaient mouillé sur le côté oriental de l'île quinze mois avant notre arrivée. Ils la distinguaient par un mot

[1] Oui ; mais Bougainville s'est encore mieux justifié, comme étant arrivé à Taïti après Wallis. Voir, au surplus, la justification de Bougainville dans son voyage, tome IV de notre collection.

qui revient à celui de pourriture, et auquel ils donnaient une signification beaucoup plus étendue. Ils nous décrivirent dans les termes les plus pathétiques les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes; ils ajoutèrent qu'elle faisait tomber les poils et les ongles, et pourrissait la chair jusqu'aux os; qu'elle répandit parmi eux une terreur et une consternation universelles; que les malades étaient abandonnés par leurs plus proches parens qui craignaient que cette calamité ne se communiquât par contagion, et qu'on les laissait périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avaient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raison de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal. Pendant notre séjour dans l'île, nous n'avons vu aucun Taïtien chez qui il eût fait de grands progrès; et un de nos gens, qui alla passer quelque temps à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de temps après parfaitement guéri : d'où il suit que la maladie s'était guérie elle-même, ou qu'ils connaissent la vertu des simples, et n'ajoutent pas foi aux extravagances superstitieuses de leurs prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réussir. Si nous avions pu apprendre le spécifique qu'ils emploient contre la maladie vénérienne, à

supposer qu'ils en aient un, cette découverte aurait été très utile pour nous; car, lorsque nous quittâmes l'île, plus de la moitié de notre équipage l'avait contractée.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour, il était impossible de ne pas anticiper sur les détails des coutumes, des opinions et de l'industrie de ce peuple dont nous traitons dans ce chapitre; afin d'éviter les répétitions, je ne ferai que suppléer à ce que je pourrais avoir omis.

Nous avons déjà beaucoup parlé de la manière dont ils disposent de leurs morts : je dois observer encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les déposent : l'un est un hangar où ils laissent pourrir la chair du cadavre, et l'autre un lieu enclos par des murs, et où ils enterrent les ossemens; ils donnent à ces hangars le nom de *tupapow*, et à leurs cimetières enclos celui de *morai;* les morais sont aussi des lieux destinés à une espèce de culte.

Dès qu'un Taïtien est mort, sa maison se remplit de parens qui déplorent cette perte; les uns par de grandes lamentations, et d'autres par des cris moins forts, mais qui sont des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parens du défunt, qui sont réellement affectés par cet accident, restent en silence: le reste des insulaires qui composent l'assemblée profèrent de

temps en temps en chœur des exclamations passionnées, et, le moment d'après, ils rient et parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette manière le reste du jour de la mort et toute la nuit suivante. Le lendemain au matin, le cadavre, enveloppé d'étoffes, est conduit au bord de la mer sur une pierre que des hommes portent sur leurs épaules, et il est accompagné d'un prêtre qui, après avoir prié sur le corps, répète ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau, ils déposent le défunt sur le rivage; le prêtre réitère ses prières, et, prenant un peu d'eau dans ses mains, il la jette, non pas sur le corps, mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à quarante ou cinquante verges de là, et bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage où l'on renouvelle les prières et les aspersions. Ils le portent et reportent ainsi plusieurs fois, et, tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres insulaires construisent un hangar et environnent de palissades un petit espace de terrain. Au centre de ce hangar ou tupapow, ils dressent des poteaux pour soutenir la bière et sur lesquels elle est à la fin placée; on y laisse pourir le cadavre jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée des os.

Ces hangars sont d'une grandeur proportionnée au rang de la personne dont ils doivent contenir le

cadavre; ceux qui sont destinés aux Taïtiens de la dernière classe n'ont que la longueur de la bière, et ils ne sont point entourés de palissades. Le plus grand que nous ayons jamais vu avait onze verges de long. Les plus beaux tupapows sont ornés suivant les facultés et l'inclination des parens du défunt, qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pièces d'étoffe, et qui quelquefois en couvrent presque entièrement l'extérieur du hangar. On dépose autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier ou *panâanus*, et de feuilles de coco que les prêtres entrelacent en nœuds mystérieux, avec une plante qu'ils appellent *éthée no moray*, et qui est particulièrement consacrée aux solennités funéraires. Ils laissent aussi à peu de distance du cadavre des alimens et de l'eau; mais on en a déjà parlé ailleurs, ainsi que des autres décorations.

Dès que le corps est déposé dans le tupapow, le deuil se renouvelle. Les femmes s'assemblent et sont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à plusieurs reprises la dent d'un goulu de mer dans le sommet de la tête. Le sang qui coule en abondance est reçu soigneusement sur des morceaux de toile qu'ils jettent sous la bière; les autres femmes suivent cet exemple, et elles réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle et la douleur peu-

vent la soutenir : ils reçoivent de même sur des pièces d'étoffe les larmes qu'ils versent dans ces occasions, et ils les présentent comme des obligations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes personnages du deuil se coupent les cheveux, et les jettent sous la bière avec les autres offrandes. Cette coutume est fondée sur ce que les Taïtiens, qui croient que l'âme subsiste après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a déposé le corps auquel elle était unie; qu'elle observe les actions des vivans, et goûte du plaisir de voir ces témoignages de leur affection et de leur douleur.

Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent aussi le deuil; mais, avant ce temps, ils ne paraissent sentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parens se revêtent chacun à leur tour de l'habillement et exercent l'office dont nous avons déjà donné une description particulière en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre séjour dans l'île, et auxquelles Toubouraï Tamaïdé, son parent, faisait les fonctions de principal personnage du deuil; nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Taïtiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer, et, dans un

transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer, il court sur tout ce qu'il voit, et, s'il lui arrive d'attraper un Indien, il le frappe impitoyablement avec son bâton, ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

Ces processions ou convois continuent à certains intervalles pendant cinq lunes, mais ils deviennent moins fréquens par degrés, à mesure que le terme de ce temps approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la bière; ils ratissent et lavent très proprement les os, et les enterrent ensuite au dedans ou au dehors d'un morai, suivant le rang qu'occupait le mort. Si le défunt est un earee ou chef, ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe et le mettent dans une espèce de boîte faite pour cela, qu'ils placent aussi dans le morai. Ce coffre est appelé *ewharre no te orometua*, la maison d'un docteur ou maître. Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne soient toujours réellement affligées de la mort du défunt, et, dans ce cas, elles se font quelquefois tout à coup des blessures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles se rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo, dans un accès de chagrin, se blessa elle-même au fort. Quelque circonstance accidentelle pouvait lui rappeler alors le souvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avait perdu, et

ranimer sa tendresse et sa douleur au point de lui faire répandre des larmes et répéter le rite funéraire.

Les cérémonies ne finissent pourtant pas avec le deuil; le prêtre, qui est bien payé par les parens du défunt et les offrandes qui se font au morai, récite toujours des prières. Quelques-unes des offrandes qu'ils déposent de temps en temps au morai sont emblématiques: un jeune plane représente le défunt, et la touffe de plumes la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre, accompagné de quelques-uns des parens qui portent une petite offrande, se place vis-à-vis le symbole de Dieu; il répète ses oraisons, d'après une formule établie qui est composée de sentences détachées; il entrelace en même temps des feuilles de noix de coco en différente forme; il les dépose ensuite sur la terre, dans l'endroit où les os ont été enterrés, et s'adresse à la divinité par un cri très aigu, dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le prêtre se retire, ils emportent la touffe de plumes, et laissent les provisions tomber en pourriture ou devenir la pâture des rats.

Il ne nous a pas été possible d'acquérir une connaissance claire et suivie de la religion des Taïtiens: nous la trouvâmes, ainsi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de mystères et défigurée par des contradictions apparentes. Leur lan-

gage religieux est différent, comme à la Chine, du langage ordinaire; de manière que Tupia, qui prit beaucoup de peines pour nous instruire, n'ayant pas pour exprimer ses pensées de mots que nous entendissions, nous donna des leçons assez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

Un être raisonnable, quelque ignorant ou stupide qu'on le suppose, aperçoit d'abord que l'univers et ses différentes parties qu'il connaît sont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puissant que lui-même; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot *création*, est ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hommes les plus pénétrans et les plus éclairés. Comme on ne voit point d'être capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il est donc naturel de supposer qu'il réside dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il est invisible par sa nature, et qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui existe par une méthode semblable à celle que suit la nature dans la succession d'une génération à l'autre; mais l'idée de procréation comprend celle de deux personnes, et les Taïtiens imaginent que tout ce qui existe dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres.

Ils donnent à la divinité suprême, un de ces

deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*, et ils appellent *Tepapa* l'autre, qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux êtres engendrèrent une fille, Tettowmatatayo, l'année où les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occasion. Tettowmatatayo, unie avec le père commun, produisit les mois en particulier, et les mois par leur conjonction les uns avec les autres donnèrent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, et qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes espèces de plantes. Parmi les autres enfans de Taroataihetoomoo et de Tepapa, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux qu'ils appellent *Eatuas;* ils disent que deux de ces Eatuas habitaient la terre il y a fort long-temps, et engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur père commun, était en naissant rond comme une boule, mais que sa mère prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres, et que, leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent, elle l'appela *Eothe*, qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier père, entraîné par l'instinct universel à propager son espèce, et n'ayant pas d'autre femelle que sa mère, en eut une fille; et qu'en s'unissant avec cette fille, il donna naissance à plusieurs autres avant de pro-

créer un garçon; que cependant à la fin il en mit un au monde, et que celui-ci concurremment avec ses sœurs peupla le monde.

Outre leur fille Tettowmatatayo, les premiers parens de la nature eurent un fils qu'ils appelaient *Tane.* Ils donnent à Taroataihetoomoo, la divinité suprême, le nom emphatique de *producteur des tremblemens de terre;* mais ils adressent plus ordinairement leurs prières à Tane, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre humain.

Leurs eatuas ou dieux subalternes en très grand nombre sont des deux sexes : les hommes adorent les dieux mâles, et les femmes les dieux femelles; ils ont chacun des morais auxquels des personnes d'un sexe différent ne sont pas admises, quoiqu'ils en aient aussi d'autres où les hommes et les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux sexes, mais chaque sexe a les siens, et ceux qui officient pour les hommes n'officient pas ordinairement pour les femmes, et réciproquement.

Les Taïtiens croient que l'âme est immortelle, ou au moins qu'elle subsiste après la mort, et qu'il y a pour elle deux états de différens degrés de bonheur. Ils appellent *tavirua l'eray* le séjour le plus heureux; et ils donnent à l'autre le nom de *tiahoboo.* Ils ne les regardent pourtant pas comme

des lieux où ils seront récompensés ou punis, suivant la conduite qu'ils auront tenue sur la terre, mais comme des asiles destinés aux différentes classes d'hommes qui se trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs et les principaux personnages de l'île entreront dans le premier, et les Taïtiens d'un rang inférieur dans le second; car ils ne pensent pas que leurs actions ici-bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'elles soient connues de leurs dieux en aucune manière. Si donc leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée, et les témoignages d'adoration et de respect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions proviennent seulement du sentiment de leur propre faiblesse et de l'excellence ineffable des perfections divines.

Le caractère de prêtre, ou *tahowa*, est héréditaire dans les maisons. Cette classe d'hommes est nombreuse, et composée de Taïtiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et ils le respectent presque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connaissances qui sont répandues dans l'île; mais ces connaissances se bornent à savoir les noms et les rangs des différens *eatuas*, ou dieux subalternes, et les opinions sur l'origine des êtres, que la tradition a transmises dans leur ordre. Ces opinions sont exprimées

en sentences détachées. Quelques prêtres en répètent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très peu de mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

Les prêtres cependant ont plus de lumières sur la navigation et l'astronomie que le reste du peuple, et le nom de *tahowa* ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celle à laquelle il sont attachés. Le *tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appelé pour faire ses fonctions par des insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée, et le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas [1].

Il nous paraît que le mariage à Taïti n'est qu'une convention entre l'homme et la femme, dont les prêtres ne se mêlent point. Dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions; mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord, et dans ce cas le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

Quoique les prêtres n'aient point imposé de taxes sur les Taïtiens pour une bénédiction nuptiale, ils

[1] Tous ces détails ne sont plus, en quelque sorte, aujourd'hui que de l'histoire à Taïti où le christianisme est à peu près fixé; mais nous les conservons à cause des îles voisines où se pratiquent encore des usages analogues.

se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables : l'une est le tattow, ou l'usage de se piquer la peau, et l'autre la circoncision, qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le tattow : ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté. Cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appelée circoncision, parce qu'il ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent seulement à travers la partie supérieure, pour empêcher qu'il ne se recouvre sur le gland. Comme les prêtres peuvent seuls faire les opérations du tattow et de la circoncision, et que c'est le plus grand de tous les déshonneurs que de ne pas porter des marques de l'un et de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au clergé, ainsi que nos mariages et nos baptêmes. Les insulaires paient ces rétributions libéralement et de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais suivant le rang et les facultés des parties ou de leurs amis [1].

Les morais, ainsi que nous l'avons déjà observé, sont tout à la fois des cimetières et des endroits de culte, et en cela nos églises n'y ressemblent que trop. Le Taïtien approche de son morai avec

[1] Nous ignorons si les missionnaires ont maintenu ces usages si lucratifs pour le sacerdoce.

un respect et une dévotion qui feraient honte au chrétien. Il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de sacré, mais il y va adorer une divinité invisible; et, quoiqu'il n'en attende point des récompenses et n'en craigne point de châtimens, il exprime toujours ses adorations et ses hommages de la manière la plus respectueuse et la plus humble. J'ai donné ailleurs une description très détaillée des morais et des autels qui sont placés dans les environs. Lorsqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte son offrande à l'autel, il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture, et ses regards et son attitude montrent assez que la disposition de l'âme répond à son extérieur.

Nous n'avons pas reconnu que ces peuples soient idolâtres; du moins ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie visible de la création. Il est vrai que les insulaires de Taïti, ainsi que ceux des îles voisines, ont chacun un oiseau particulier, les uns un héron, et d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées superstitieuses relativement à la bonne fortune ou à la mauvaise, ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle et le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom *d'eatuas*. Ils ne les tuent point et ne

leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucune espèce de culte.

Je n'ose pas assurer que ce peuple, qui ignore entièrement l'art d'écrire, et qui par conséquent ne peut avoir des lois fixées par un titre permanent, vive sous une forme régulière de gouvernement. Il règne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordait une liberté licencieuse à un petit nombre d'hommes, et soumettait le reste au plus vil esclavage [1].

Voici les différens ordres qu'il y a dans l'île : *l'earee rahie*, ou roi; *l'earee*, ou baron; le *manahouni*, ou vassal, et le *toutou*, ou paysan. L'île de Taïti est divisée en deux péninsules; il y a dans chacune un earee rahie qui en a la souveraineté : ces deux espèces de rois sont traités avec beaucoup de respect par les Taïtiens de toutes les classes, mais ils ne paraissent pas exercer autant d'autorité que les earees en exercent dans leurs propres districts. J'ai dit ailleurs que, pendant notre séjour dans

[1] Nous avons dit ailleurs que, depuis la présence des missionnaires à Taïti il y existe un parlement comme en Angleterre. Ces missionnaires, la plupart méthodistes, en introduisant le christianisme dans cet archipel, n'ont pas manqué d'y naturaliser en même temps leur bigotisme et leurs passions étroites. Nous jugerons mieux, au reste, les progrès que la civilisation a pu faire depuis Cook, dans cette oasis de la mer du Sud, lorsque nous donnerons l'analyse des voyages récens.

l'île, nous n'avions pas vu une seule fois le souverain *d'Obereonoo*. Taïti est divisé en différens districts qui sont à peu près au nombre de cent : les earees sont seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons; ils partagent leurs territoires entre les manahounis qui cultivent le terrain qu'ils tiennent sous le baron. Les Taïtiens de la dernière classe, appelés *toutous*, semblent être dans une situation approchant de celle des vilains dans les gouvernemens féodaux: ils font tous les travaux pénibles; ils cultivent la terre sous les manahounis, qui ne sont que les cultivateurs de nom; ils vont chercher le bois et l'eau, et, sous l'inspection de la maîtresse de famille, ils apprêtent les alimens; ce sont aussi eux qui pêchent le poisson.

Chacun des earees tient une espèce de cour, et a une suite nombreuse composée principalement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maison de l'earee des emplois particuliers; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils sont. Les uns étaient appelés *eowa no l'earee*, et d'autres *whanno no l'earee*. Les barons nous envoyaient souvent leurs messages par ces officiers : de toutes les cours des earees, celle de Tootahah était la plus brillante, et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il administrait le gouvernement au nom d'Outou son neveu, qui était earee rahie d'Obereonoo, et vivait sur ses

terres. L'enfant du baron ou earee, ainsi que celui du souverain ou earee rahie, succède dès le moment de sa naissance au titre et aux honneurs de son père. Un baron qui était un jour appelé earee, et dont on n'approchait qu'en faisant la cérémonie d'ôter une partie de ses vêtemens, et de découvrir la partie supérieure de son corps, est réduit le lendemain à l'état de simple particulier, si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de respect qu'on rendait à son autorité passent à son enfant, s'il ne le massacre pas en naissant[1]; mais le père reste toujours possesseur et administrateur des biens. Parmi les raisons qui ont contribué à former les sociétés appelées *arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

S'il arrive que les insulaires voisins forment une attaque générale contre l'île, chaque district, sous le commandement d'un earee, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. J'ai remarqué plus haut que Tupia faisait monter à six mille six cent quatre-vingt-six le nombre des combattans que tous les districts pouvaient mettre en campagne.

Dans ces occasions, les forces réunies de toute l'île sont commandées en chef par l'earee rahie.

[1] Le nouveau culte a sans doute obtenu l'abolition de cette coutume, ainsi que devront nous l'apprendre les derniers voyages.

Les démêlés particuliers qui naissent entre deux earees se décident par leurs propres sujets sans troubler la tranquillité générale.

Ils ont pour armes des frondes qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues et garnies d'un os de raie, et de gros bâtons d'un bois très dur, de six ou sept pieds de long. On dit qu'ainsi armés ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté : cela est d'autant plus probable, qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques heures après, c'est-à-dire avant que leur colère, qui est toujours violente sans être durable, soit calmée.

Pendant que nous étions à Taïti, l'earee rahie d'Obereonoo vivait en bonne intelligence avec l'earee rahie de Tiarraboa, l'autre péninsule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de roi de l'île, l'autre souverain n'était nullement jaloux de cette prétention chimérique.

On ne peut pas espérer que, sous un gouvernement si imparfait et si grossier, la justice distributive soit administrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il est si facile de satisfaire tous les goûts et toutes ses passions, et où par conséquent les intérêts des hommes ne sont pas souvent opposés les uns aux

autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent voit qu'il pourrait, avec ce métal, satisfaire tous ses désirs : les Taïtiens n'ont ni monnaie, ni aucun signe fictif qui y ressemble. Il n'y a, à ce qu'il paraît, dans l'île, aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer; et effectivement, si l'on retranche les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés, il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que, partout où les lois ne mettent point de restrictions au commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adultères, d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière sur les autres, dans un pays où elles sont moins distinguées par des ornemens extérieurs et par les circonstances accidentelles qui résultent des raffinemens de l'art et du sentiment.

Il est vrai que ces insulaires sont voleurs. Comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtimens, qui, dans d'autres nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Tupia nous a dit pourtant que l'adultère et le vol se punissent quelquefois dans tous les cas d'injure ou de délit : la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier

transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant délit; mais s'il n'y a point de circonstances qui provoquent sa colère, la femme en est ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'est autorisée par aucune loi, et qu'il n'y a point de magistrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent souvent au châtiment, à moins que l'offensé ne soit le plus fort. Cependant un chef punit de temps en temps ses sujets immédiats pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, et même il châtie des insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district.

Après avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible l'état présent de l'île et du peuple qui l'habite, des coutumes et des mœurs, du langage et des arts, je terminerai ce chapitre par quelques observations générales sur Taïti.

Cette île ne produit rien qui puisse devenir un objet de commerce, et elle ne présente d'autre utilité aux Européens que des ports pour s'y rafraîchir, lorsqu'ils passeront dans les mers du sud. Il faudrait, pour en tirer tout le parti possible, y transporter des moutons, des chèvres, des bêtes à cornes, des légumes et graines d'Europe, ainsi que d'autres plantes qui vraisemblablement réus-

siraient très bien dans un si beau climat et un sol si fertile [1].

Quoique Taïti et les îles voisines soient situées dans le tropique du Capricorne, la chaleur n'y est pas incommode, et les vents n'y soufflent pas toujours de l'est : nous avons eu souvent, pendant deux ou trois jours, un vent frais du sud-ouest, et quelquefois, mais rarement, du nord-ouest. Tupia nous a dit que les vents sud-ouest règnent en octobre, novembre, décembre; et nous ne doutons pas du fait. Lorsque les vents sont variables, ils sont toujours accompagnés d'une grosse mer qui vient du sud-ouest ou ouest-sud-ouest. Quand il fait calme et que l'atmosphère est chargée de brouillards, il règne aussi une grosse mer qui a sa direction du même côté; ce qui est un présage sûr que les vents sont variables ou viennent de l'ouest en pleine mer, car le temps est toujours clair avec un vent alisé régulier. La rencontre des vents d'ouest, dans les limites générales du commerce d'Orient, a porté quelques navigateurs à penser qu'ils étaient alors près de quelque grande étendue de terre; mais je crois que ces vents n'autorisent pas leur conjecture.

Nous avons reconnu, ainsi que *le Dauphin*, que les vents alisés, dans ces parages, ne s'étendent pas au sud à plus de 20 degrés; et au-delà, nous

[1] La plupart de ces vœux ont été exaucés.

avons trouvé communément un vent frais d'ouest. Il est raisonnable de supposer que, lorsque ces vents sont forts, ils rechassent le vent d'est et empiètent par conséquent sur les limites dans lesquelles ils ont coutume de souffler; ce qui produit nécessairement des vents variables et une grosse mer sud-ouest. Cette supposition est d'autant plus probable, que chacun sait que les vents alisés soufflent très faiblement lorsqu'ils sont à quelque distance de leurs limites; ils peuvent donc facilement être arrêtés ou chassés en arrière par un vent contraire. Il est aussi très connu que les limites des vents alisés ne varient pas seulement aux différentes saisons de l'année, mais quelquefois dans la même saison d'une année à l'autre.

On n'a donc point de raison de supposer que les vents sud-ouest, dans ces limites, soient causés par la proximité de quelque grande étendue de terre, d'autant plus qu'ils sont toujours accompagnés de grandes lames qui ont la même direction que le vent; et nous avons trouvé d'ailleurs que les houles battent avec beaucoup plus de force sur les côtes sud-ouest des îles qui sont situées dans les limites des vents alisés, que sur les autres parties.

Les marées, dans les environs de ces îles, sont peut-être aussi peu considérables que dans aucune autre partie du monde. Une lune sud ou sud-quart-

sud-ouest rend la marée haute dans la baie de Matavai à Taïti; mais l'eau s'élève rarement au-dessus de dix ou douze pouces, d'après le résultat d'un grand nombre d'épreuves.

---

## DEUXIÈME SECTION.

### § 1.

Description de quelques îles situées dans le voisinage de Taïti. Divers incidens qui nous arrivèrent. Spectacle dramatique et plusieurs particularités relatives aux coutumes et mœurs des habitans.

Après nous être séparés de nos amis de Taïti, nous fîmes petites voiles avec de jolies brises et un beau temps; et Tupia nous dit que quatre des îles voisines, qu'il distinguait par les noms de *Huahèine*, *Ulietea*, *Otaha et Bolabola*, étaient à un jour ou deux de traversée de Taïti. Il ajouta que nous y trouverions en grande abondance des cochons, des volailles et d'autres rafraîchissemens qui nous avaient un peu manqué sur la fin de notre séjour dans son île; mais comme nous avions découvert au nord, sur les montagnes de Taïti, une île appelée *Theturoa*, je dirigeai d'abord ma route de ce côté, afin de la voir de plus près. Elle gît au nord-ouest, à environ huit lieues de l'extrémité septen-

trionale de Taïti, sur laquelle nous avions observé le passage de Vénus, et que nous nommâmes pour cela *Pointe Vénus*. Nous trouvâmes que c'était une petite île basse, et Tupia nous apprit qu'elle n'avait point d'habitans fixes, mais que ses compatriotes la visitaient par occasion, et y allaient passer quelquefois deux ou trois jours pour pêcher. Nous résolûmes en conséquence de ne pas employer plus de temps à l'examiner et d'aller tout de suite vers Huaheine et Ulietea, que l'Indien, notre compagnon de voyage, disait être bien peuplées et aussi grandes que Taïti.

Le 14, à six heures du matin, la partie la plus occidentale d'Eimeo ou de l'île d'York, nous restait au sud-sud-est, et le milieu de Taïti au sud-est à midi; nous avions le milieu de l'île d'York à l'est-sud-est; la baie de Port-Royal, dans l'île de Taïti, au sud-est, à soixante-un milles de distance; et au sud-sud-ouest une île appelée par les naturels du pays *Tapoamanao*, que nous jugeâmes être l'île de Saunders; nous vîmes aussi terre au nord-ouest, et Tupia nous dit que c'était Huaheine.

Le 15 nous eûmes du brouillard avec de petites brises et des calmes qui se succédaient par intervalles, de manière que nous ne pouvions pas voir terre: nous fîmes très peu de chemin. Tupia demandait souvent un vent à son dieu Tane, et il se vantait toujours du succès de ses prières. Il sui-

vait, il est vrai, une méthode efficace pour réussir, car il ne commençait jamais ses invocations à Tane, à moins qu'il ne vît une brise si près qu'elle devait nécessairement atteindre le vaisseau avant que ses oraisons fussent finies.

Nous eûmes, le 16, une petite brise, et, sur les huit heures du matin, étant tout près de la partie nord-ouest de l'île Huaheine, nous sondâmes et nous ne trouvâmes point de fond par quatre-vingts brasses. Quelques pirogues se détachèrent bientôt de la côte; mais les Indiens qu'elles portaient parurent effrayés, jusqu'à l'heure où, ayant aperçu Tupia, ils s'approchèrent de nous. Le roi de l'île et sa femme étaient dans une des pirogues qui s'avancèrent sur le côté du vaisseau. Leurs Majestés et quelques autres insulaires vinrent à bord, après que nous leur eûmes donné à plusieurs reprises des assurances d'amitié. Ils furent frappés d'abord d'étonnement, et tout ce qu'on leur montrait leur causait de la surprise; cependant ils ne firent point de questions, et semblaient satisfaits de ce que nous jugions à propos de leur montrer; ils ne firent pas même de recherches sur les objets de curiosité que paraissait devoir leur présenter un bâtiment tel que notre vaisseau, si nouveau et si vaste pour eux: ils se familiarisèrent cependant avec nous. On me fit entendre que le roi s'appelait *Orée*, et il me proposa, comme une marque d'amitié, de changer ré-

ciproquement de nom. J'y consentis volontiers ; et, pendant le reste du temps que nous fûmes ensemble, il prit le nom de *Cookee*, car il prononçait ainsi Cook, et moi celui d'Orée. Nous trouvâmes que ces insulaires ressemblent beaucoup aux Taïtiens dans la figure, l'habillement, le langage et toutes les autres circonstances, excepté, si l'on peut en croire Tupia, qu'ils ne sont pas voleurs.

Après dîner nous mîmes à l'ancre dans un havre petit, mais excellent, situé sur la côte occidentale de l'île, et que les naturels du pays appellent *Owharre*. Immédiatement après, j'allai à terre, accompagné de MM. Banks, Solander et Monkhouse, de Tupia, du roi Cookee et de quelques autres insulaires qui étaient à bord depuis le matin. Au moment où nous débarquâmes, Tupia se mit nu jusqu'à la ceinture, et pria M. Monkhouse d'en faire autant; il s'assit ensuite devant un grand nombre de naturels du pays, qui étaient rassemblés dans une grande maison ou hangar (car là, ainsi qu'à Taïti, une habitation est composée seulement d'un toit soutenu par des poteaux), et nous nous tînmes par derrière, ainsi qu'il nous l'ordonna. Tupia commença alors une harangue ou prière, qui dura environ un quart d'heure. Le roi, qui était placé vis-à-vis de lui, proférait de temps en temps quelques mots qui semblaient être des formules de réponse. Notre orateur, pendant le cours de cette harangue,

offrit en présent à leur *catua* ou dieu, deux mouchoirs, une cravate de soie noire, quelques verroteries, deux petites touffes de plumes et des fruits de plane; il reçut en retour, pour notre catua, un cochon, quelques jeunes plantes et deux petites touffes de plumes, qu'il fit porter à bord du vaisseau. Après ces cérémonies, que nous regardâmes comme la ratification d'un traité entre ces insulaires et nous, on permit à chacun d'aller où il lui plairait, et Tupia courut sur-le-champ déposer ses offrandes dans l'un des morais.

Le lendemain au matin, 17, nous allâmes à terre une seconde fois; nous visitâmes les collines, où les productions sont exactement les mêmes que celles de Taïti, excepté seulement que les roches et l'argile paraissent y être brûlées. Les habitations sont propres, et les hangars, où ils retirent leurs pirogues, sont d'une grandeur remarquable. Nous en mesurâmes un qui avait cinquante pas de long, dix de large et vingt-quatre pieds de haut : le tout formait une voûte aiguë par le faîte, comme celles de nos anciennes cathédrales, soutenue d'un côté par vingt-six, et de l'autre par trente piliers ou poteaux d'environ deux pieds de haut et d'un pied d'épaisseur. Sur la plupart de ces poteaux on avait sculpté grossièrement des têtes d'hommes et plusieurs figures d'imagination, assez ressemblantes à celles que nous voyons quelquefois imprimées avec

des planches de bois au commencement et à la fin des vieux livres. Les arbres à pain et les cocotiers croissent en abondance dans les plaines ou terrains unis; les endroits cependant où il y a des marais d'eau salée et des lagunes ne produisent ni l'un ni l'autre.

Nous allâmes encore à terre le 18: nous aurions voulu profiter de la compagnie de Tupia dans notre promenade, mais il était trop occupé avec ses amis. Nous prîmes cependant son valet qui s'appelait Tayeto, et M. Banks se mit en route pour examiner de plus près un objet qui avait auparavant fort excité sa curiosité: c'était une espèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle était cousu avec délicatesse et revêtu proprement de feuilles de palmier. Cette arche était posée sur deux bâtons, et soutenue par de petites consoles de bois très bien travaillées. Les bâtons semblaient servir à transporter l'arche d'un endroit à l'autre, à la manière de nos chaises à porteurs. Il y avait à l'un des bouts un trou carré, et au milieu du carré un anneau qui touchait les côtés en quatre points, et laissait les angles ouverts, ce qui formait un trou rond dans un carré. La première fois que M. Banks vit ce coffre, l'ouverture de l'extrémité était bouchée avec un morceau d'étoffe, à laquelle il ne voulut pas toucher: probablement il renfermait alors quelque chose; mais il trouva la seconde fois que l'étoffe était en-

levée, et en examinant l'intérieur, il le trouva vide. La ressemblance générale de ce coffre avec l'arche d'alliance parmi les Juifs est remarquable; mais ce qui est encore plus singulier, c'est que, lorsque nous en demandâmes le nom au valet de Tupia, il nous dit qu'il s'appelait *Ewharee no Eatua* (*la maison de Dieu*); il ne put pas nous en expliquer autrement la signification et l'usage. Nous avions commencé une espèce de commerce avec les naturels du pays, mais les échanges se faisaient lentement. Lorsque nous offrions quelque chose pour prix de leurs marchandises, aucun d'eux ne voulait le prendre sur son propre jugement : il rassemblait pour cela les opinions de vingt ou trente de ses compatriotes, ce qui faisait perdre beaucoup de temps. Nous essayâmes le lendemain de nous en procurer un grand nombre.

Le jour suivant, 19, nous portâmes à terre, pour moyens d'échange, quelques petites haches, que nous jugeâmes devoir être des meubles fort utiles et fort rares dans une île qu'aucun Européen n'avait encore visitée; et comme nous nous proposions de mettre à la voile dans l'après-midi, le roi Orée et plusieurs autres insulaires vinrent à bord pour nous faire leurs adieux. Je donnai au roi une petite planche d'étain sur laquelle était gravée cette inscription : « *Endeavour*, vaisseau de « S. M. Britannique, lieutenant Cook, 16 juillet 1769,

« Huaheine. » Je lui donnai aussi quelques médailles ou jetons ressemblant à la monnaie d'Angleterre frappée en 1761, et d'autres présens. Il me promit qu'il conserverait le tout soigneusement, surtout la planche d'étain. Je crus que ce monument serait aussi durable pour attester notre première découverte de l'île qu'aucun de ceux que nous avions laissés dans les autres îles; et, après que nous eûmes quitté nos hôtes, bien satisfaits et bien contens, nous fîmes voile sur les deux heures et demie après midi.

L'île Huaheine ou Huahene est située au 16e degré 43 minutes de latitude sud, et au 150e degré 52 minutes de longitude ouest de Greenwich; elle est éloignée de Taïti d'environ trente-une lieues au nord-ouest; elle a à peu près sept lieues de circonférence; sa surface est inégale et remplie de collines; elle a un port sûr et commode. Le havre, appelé par les naturels du pays *owallo* ou *owharre*, gît sur le côté occidental, au-dessous de la haute terre la plus septentrionale, et en dedans de la pointe nord du récif qui borde ce côté de l'île. On trouve dans le récif deux anses ou coupures, éloignées d'environ un mille et demi, par où l'on peut entrer : la coupure la plus méridionale est la plus large, et l'on rencontre au côté du sud une très petite île de sable.

Les productions semblent mûrir un mois plus

tôt à Huaheine qu'à Taïti, car nous y trouvâmes les noix de coco déjà pleines, et quelques fruits à pain de l'année prêts à manger. En mêlant les noix de coco avec des ignames les habitans composent une nourriture qu'ils appellent *poe*. Ils réduisent en poudre ces deux fruits, et, après les avoir broyés ensemble, ils les mettent dans une auge avec des pierres chaudes, et ils en font une espèce de boudin huileux, que nos gens trouvaient très bon, surtout lorsqu'il était grillé. M. Banks ne rencontra à Huaheine que onze ou douze nouvelles plantes; mais il observa quelques insectes et une espèce de scorpion qu'il n'avait pas encore vus.

Ces insulaires semblent être plus vigoureux et d'une stature plus grande que ceux de Taïti: M. Banks en mesura un qui avait six pieds trois pouces et demi de hauteur. Cependant ils sont si paresseux qu'il ne put pas les engager à monter avec lui sur les collines: ils disaient que la fatigue les tuerait s'ils entreprenaient cette course. Les femmes sont très jolies, et en général nous les trouvâmes plus belles que celles de Taïti, quoique nous n'en ayons vu aucune en particulier qui égalât en beauté quelques Taïtiennes. Les deux sexes sont moins timides et moins curieux que les Indiens de l'île que nous venions de quitter. Nous avons déjà dit que, lorsqu'ils vinrent à bord du vaisseau, ils ne firent ni questions ni recherches; et quand

nous tirions nos armes à feu ils étaient effrayés, il est vrai, mais ils ne tombaient pas par terre de crainte, comme firent tous les Taïtiens lorsque nous allâmes pour la première fois parmi eux avec des fusils. On pourrait facilement donner d'autres raisons de cette différence. Le peuple d'Huaheine n'avait pas vu *le Dauphin* comme celui de Taïti; l'explosion d'un canon ou d'un fusil excitait dans le second l'idée d'une destruction subite, et l'autre, qui n'en avait jamais éprouvé les effets, ne regardait ces instrumens comme terribles que par le son qu'ils produisaient.

Pendant que nous étions à terre nous trouvâmes que Tupia avait donné à ces insulaires un éloge qu'ils ne méritent pas, en disant qu'ils n'étaient point voleurs : nous en surprîmes un en flagrant délit. Lorsqu'il fut saisi par les cheveux, ses compatriotes, au lieu de s'enfuir comme auraient fait les Taïtiens, se rassemblèrent autour du filou, et demandèrent en quoi il nous avait insultés. Il ne faut pas chercher dans leur courage naturel la raison de ce fait : l'expérience ne leur avait point encore appris les suites du ressentiment des Européens; et les Taïtiens, au contraire, avaient dans plusieurs cas payé ces fautes de leur vie. Nous devons cependant convenir, à leur honneur, que, lorsqu'ils surent ce qui était arrivé, ils désapprouvèrent hautement l'action du voleur, et le con-

damnèrent à une bastonnade, qu'il subit sur-le-champ.

Nous fîmes voile ensuite pour l'île d'Ulietea, qui gît au sud-ouest, à environ sept ou huit lieues d'Huaheine, et à six heures et demie du soir nous étions à trois lieues du rivage, sur la côte orientale. Nous louvoyâmes toute la nuit, et, à la pointe du jour du lendemain, 20, nous gouvernâmes vers la côte. Nous aperçûmes bientôt après une ouverture dans le récif qui est situé devant l'île, et Tupia nous dit qu'il y avait en dedans un bon havre. Je ne le crus pourtant pas sur parole, mais j'envoyai le maître dans la pinasse pour l'examiner. Il fit dans peu signal au vaisseau de le suivre : en conséquence nous entrâmes dans le havre, et nous mîmes à l'ancre.

Les naturels du pays nous abordèrent bientôt sur deux pirogues, dont chacune portait une femme et un cochon : nous crûmes que les insulaires voulaient nous donner des marques de confiance en envoyant ces deux femmes, et que les cochons nous étaient apportés en présent. Nous reçûmes les uns et les autres d'une manière reconnaissante, et nous donnâmes à chacune des femmes un clou de fiche et quelques colifichets, dont elles furent très satisfaites. Tupia, qui témoignait toujours beaucoup de crainte des habitans de Bolabola, nous apprit qu'ils avaient conquis cette île, et que, si nous y

restions, ils viendraient certainement le lendemain nous combattre. Nous résolûmes en conséquence d'aller à terre sans délai, tandis qu'il faisait encore jour.

Je débarquai, acompagné de MM. Banks et Solander, de quelques-uns de nos officiers et de Tupia. Il nous introduisit, en répétant les mêmes cérémonies qu'il avait déjà faites à Huaheine. J'arborai ensuite pavillon anglais, et je pris possession, au nom de Sa Majesté Britannique, de cette île et des trois voisines, Huaheine, Otaha et Bolabola, que nous apercevions; après quoi nous fîmes une promenade au grand morai, appelé *tapodeboatea*. Nous le trouvâmes très différent de ceux de Taïti : il n'était composé que de quatre murailles d'environ huit pieds de haut, et de pierres de corail, dont quelques-unes étaient très grandes. Il comprenait un espace d'environ vingt-cinq verges carrées, qui était rempli de petites pierres. On avait dressé sur le sommet du morai plusieurs planches sculptées dans toute leur longueur. Nous rencontrâmes à peu de distance un autel, ou ewhatta, sur lequel nous vîmes la dernière offrande ou sacrifice, un cochon d'environ quatre-vingts livres, qui avait été offert tout entier et très bien rôti. Il y avait aussi quatre ou cinq *ewharre no eatua*, ou *maisons de Dieu*, garnies de leurs bâtons de transport, et semblables à celles que nous avions vues

à Huaheine. M. Banks mit la main dans un de ces coffres pour en examiner l'intérieur : il y trouva quelque chose d'environ cinq pieds de long et d'un pied d'épaisseur, enveloppé dans des nattes. Ses doigts se frayèrent un passage à travers plusieurs de ces nattes; mais enfin il en rencontra une qui était faite de fibres de cocotier; si bien tressées ensemble, qu'il ne put pas la déchirer; ce qui le força d'abandonner son entreprise, d'autant plus que les insulaires étaient fort offensés de ce qu'il avait déjà fait. Nous allâmes de là à une grande maison qui n'en était pas beaucoup éloignée. Parmi des rouleaux d'étoffes et plusieurs autres choses nous y vîmes le modèle d'une pirogue d'environ trois pieds de long, auquel huit mâchoires d'hommes étaient attachées. Nous avons déjà remarqué qu'ils emportent ces ossemens pour trophées de guerre, comme les Indiens de l'Amérique septentrionale se parent de la chevelure de leurs ennemis. Tupia nous assura que c'étaient des mâchoires des habitans d'Ulietea. Si son rapport est vrai, les insulaires les avaient peut-être suspendues avec le modèle d'une pirogue, comme le symbole d'une invasion formée par les sauvages guerriers de Bolabola, et comme un monument de leur conquête.

La nuit s'approchait alors, mais MM. Banks et Solander continuèrent leur promenade le long de la côte, et ils aperçurent bientôt un autre ewharre-

no-eatura, et une espèce de figuier pareil à celui que M. Green avait vu à Taïti, et dont le tronc, ou plutôt l'assemblage des racines, avait quarante-deux pas de circonférence.

Le 21, après avoir dépêché le maître dans la grande chaloupe pour examiner la côte de la partie méridionale de l'île, et un des contre-maîtres dans l'esquif pour sonder le havre où le vaisseau était à l'ancre, je m'embarquai dans la pinasse, afin de lever le plan de la partie de l'île qui est au nord. M. Banks et nos officiers allèrent encore à terre, commercèrent avec les insulaires, et examinèrent les productions et les curiosités du pays : ils n'observèrent pourtant rien de remarquable, si l'on en excepte quelques mâchoires humaines, qui les convainquirent alors que Tupia avait dit la vérité.

Comme nous eûmes le 22 et le 23 des vents forts et un temps brumeux, je crus qu'il était dangereux de mettre en mer; mais, quoique le vent fût toujours variable le 24, j'appareillai en gouvernant au nord de l'intérieur du récif, pour tenter de déboucher par une ouverture plus large que celle qui m'avait servi d'entrée. Je me trouvai bientôt dans le danger le plus prochain de briser sur les rochers : le maître, à qui j'avais ordonné de sonder continuellement, me cria tout à coup : « Deux brasses. » Cet avis m'alarma : quoique le vaisseau

tirât au moins quatorze pieds d'eau, et qu'il fût par conséquent impossible que le banc de sable annoncé fût au-dessous de sa quille, il fallait cependant ou que le maître se fût trompé, ou que le bâtiment longeât les bords de quelques rochers de corail, dont plusieurs, dans le voisinage de ces îles, sont aussi escarpés que des murailles.

Cette baie est appelée par les naturels du pays *Oopoa*, et, prise dans toute son étendue, elle pourrait contenir la plus nombreuse flotte : elle comprend presque toute la longueur du côté oriental de l'île, et elle est à l'abri de la mer par un récif de rochers de corail. L'ouverture la plus méridionale de ce récif, ou le canal du havre par où nous entrâmes, a un peu plus d'une encâblure de largeur. Elle gît à la hauteur de la pointe la plus orientale de l'île : il est facile de la reconnaître au moyen d'une autre petite île couverte de bois, appelée *Oatara* par les insulaires, et située un peu au sud-est du canal. A trois ou quatre milles au nord-ouest de cette île, on trouve deux autres îlots, appelés *Opururu* et *Tamou*, qui sont dans la même direction que le récif dont ils font partie. L'autre canal du havre, par lequel je débouchai, et qui a près d'un quart de mille de large, se rencontre entre ces îlots. Il y a d'autres petites îles plus au nord-ouest, et l'on m'a dit qu'on trouvait près de celles-ci une troisième en-

trée dans le havre; mais je ne sais ce fait que par ouï-dire.

Les fruits du plane, les noix de coco, les ignames, les cochons et les volailles, sont les principaux rafraîchissemens qu'on peut se procurer dans cette partie de l'île : les cochons et les volailles y sont pourtant rares, et le canton où nous en vîmes n'est ni si peuplé ni aussi riche en productions que Taïti ou même qu'Huaheine. On peut encore y faire de l'eau et du bois, mais il est difficile d'arriver à l'aiguade.

Nous n'avions jusqu'alors reçu aucune attaque des farouches habitans de Bolabola, que, malgré les craintes de Tupia, nous étions résolus de visiter. Sur les quatre heures de l'après-midi du 25 nous étions à une lieue d'Otaha, qui nous restait au nord-ouest. Il y a deux îlots appelés *Toahoutu* et *Whennuaia*, au nord et sur la côte orientale de l'extrémité de cette île. Tupia nous dit qu'entre ces deux îlots on trouve un canal qui conduit dans un très bon havre, situé en dedans du récif, et les apparences confirmaient mon rapport.

Comme je découvris ce large canal entre Otaha et Bolabola, je me décidai à prendre cette entrée plutôt que de courir au nord de toutes les îles; mais nous avions le vent debout, et je ne fis point de chemin.

Le 26, entre cinq et six heures du soir, comme je gouvernais au nord, je découvris une petite île basse, qui gît nord-nord-ouest, à quatre ou cinq lieues de Bolabola. Tupia nous dit qu'elle s'appelait *Tubaï;* qu'elle ne produit que des noix de coco; que trois familles en forment tous les habitans, et que les insulaires des îles voisines vont la visiter quelquefois pour pêcher du poisson sur la côte, où il se trouve en grande abondance.

Le 27, à midi, le pic de Bolabola nous restait au nord-ouest, et l'extrémité septentrionale d'Otaha à environ trois lieues. Le vent nous fut encore contraire pendant toute cette journée et la nuit suivante. Le 28, sur les six heures du matin, nous étions près de l'entrée du havre sur la côte orientale d'Otaha, et dont nous venons de parler. Trouvant qu'on pouvait l'examiner sans perdre de temps, j'envoyai le maître dans la chaloupe avec ordre de le sonder; je lui enjoignis en outre, si le vent ne nous devenait pas favorable, de débarquer dans l'île, et d'acheter des naturels du pays tous les rafraîchissemens qu'il pourrait se procurer. MM. Banks et Solander s'embarquèrent avec le maître. Ils abordèrent sur la côte, et achetèrent avant la nuit trois cochons, vingt-une volailles, et autant d'ignames et de fruits de plane que la chaloupe en pouvait contenir. Les fruits du plane nous étaient encore plus utiles que le porc; on les fit

bouillir, et ils servirent de pain à l'équipage. Ce mets fut d'autant plus agréable à nos gens, que notre biscuit était rempli de vers, et qu'à chaque bouchée ils avalaient plus de vingt de ces animaux, dont chacun avait un goût aussi piquant que de la moutarde. L'île paraissait être plus stérile qu'Ulietea, mais les productions sont les mêmes. Les insulaires ressemblaient exactement à ceux que nous avions vus dans les autres îles. Ils n'étaient pas en grand nombre, mais quelque part qu'allât la chaloupe, ils se rassemblaient toujours auprès de nos gens et leur apportaient tout ce qu'ils avaient à vendre. D'après ce que leur dit Tupia, ils nous rendirent les mêmes honneurs qu'ils rendent à leurs propres rois, c'est-à-dire qu'ils se découvrirent les épaules et enveloppèrent leurs vêtemens autour de la poitrine; et, afin qu'aucun de leurs compatriotes ne manquât à cette cérémonie, ils envoyèrent en avant un homme qui appelait chaque insulaire qu'il rencontrait, et lui disait qui étaient ces étrangers et ce qu'il avait à faire.

Sur ces entrefaites je louvoyai en attendant le retour de la chaloupe. Sur les cinq heures et demie, comme je ne l'apercevais pas, je tirai un coup de canon; après qu'il fut nuit, je fis allumer un fanal. A huit heures et demie nous entendîmes l'explosion d'un fusil; j'y répondis par un coup de canon, et bientôt après la chaloupe revint à bord.

Le maître me rapporta que le havre était sûr et commode, qu'il y avait un bon mouillage.

Dès que la chaloupe fut remontée dans le vaisseau, je fis voile au nord, et le 29, à huit heures du matin, nous nous trouvâmes près de la côte au-dessous du pic de Bolabola, qui est haut et escarpé. Comme l'île est inabordable de ce côté, et que nous vîmes qu'il était impossible de la doubler, nous virâmes de bord et cherchâmes une autre entrée. Nous virâmes une seconde fois, et après avoir répété souvent la même manœuvre, nous ne pûmes pas dépasser l'extrémité méridionale de Bolabola avant minuit. Le lendemain, à huit heures du matin, nous découvrîmes une île qui nous restait au nord-ouest, à environ huit lieues; nous avions en même temps le pic de Bolabola au nord-est, à trois ou quatre lieues. Tupia nous apprit que cette île s'appelle *Maurua;* qu'elle est petite, environnée partout d'un récif; qu'il n'y a aucun havre qui puisse servir de mouillage; qu'elle est inhabitée, et que ses productions sont les mêmes que celles des îles voisines. On peut apercevoir à dix lieues de distance une montagne haute et ronde qui s'élève au milieu de Maurua.

Tandis que nous étions à la hauteur de Bolabola, nous vîmes peu d'Indiens sur la côte, et Tupia nous dit que la plupart des habitans étaient allés à Ulietea. Nous nous trouvâmes dans l'après-midi

le long de l'extrémité méridionale d'Ulietea, et au vent de quelques havres situés sur la côte occidentale de cette île. Quoique nous fussions déjà allés à terre sur l'autre côté de l'île, je voulus mettre à l'ancre dans un de ces havres, afin d'étancher une voie d'eau que nous avions dans la sainte-barbe, et donner plus de lest à notre vaisseau, qui était trop léger pour porter des voiles sur le vent. Comme le vent nous était ordinairement contraire, nous fûmes contraints de rester dans le même état toute la nuit, et le lendemain, 2, au retour de la marée, les flots ayant soulevé le vaisseau au-dessus de son ancre, qui se détacha de lui-même, nous le fîmes touer facilement dans un bon mouillage. Sur ces entrefaites plusieurs des naturels du pays s'approchèrent de nous avec des cochons, des volailles et des fruits de plane, qu'ils échangèrent à très bas prix.

Dès que le vaisseau fut en sûreté, j'allai chercher à terre un lieu convenable pour y faire du lest et de l'eau, et j'eus bientôt trouvé l'un et l'autre.

MM. Banks et Solander passèrent cette journée à terre, et ils furent fort contens des naturels du pays, qui semblaient tous les craindre et les respecter, et avoir cependant pour eux la plus grande confiance. Les insulaires se comportaient comme s'ils eussent senti que ces deux étrangers avaient

en même temps les moyens de leur causer du mal et l'intention de n'en pas faire usage. Les hommes, les femmes et les enfans se rassemblaient autour d'eux, et les suivaient partout où ils allaient. Loin que personne leur fît des malhonnêtetés, lorsqu'ils rencontraient dans leur chemin des mares d'eau ou de boue, ces Indiens se disputaient à qui les porterait sur leur dos. On les conduisit dans les maisons des principaux personnages, et ils y furent reçus d'une manière tout-à-fait nouvelle. Le peuple qui les suivait courait en avant dès qu'ils approchaient de l'habitation, en laissant cependant un espace suffisant pour leur passage. Quand ils entraient, ils trouvaient les Indiens qui les avaient précédés rangés en haie de chaque côté d'une longue natte étendue sur la terre, et sur l'extrémité de laquelle était assise la famille. Ils rencontrèrent dans la première maison qu'ils visitèrent de petites filles et de jeunes garçons habillés avec la plus grande propreté, et qui restaient à leur place en attendant que ces étrangers s'approchassent d'eux et leur donnassent quelque chose. MM. Banks et Solander eurent bien du plaisir à leur faire des présens, car ils n'avaient jamais vu des enfans plus jolis et mieux vêtus. L'un d'eux était une petite fille d'environ six ans : elle avait une espèce de robe rouge, et autour de sa tête grande quantité de cheveux tressés, ornement

qu'ils appellent *tamou*, et qu'ils estiment plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent. Elle était assise au bout d'une natte de trente pieds de long, sur laquelle aucun des spectateurs, malgré la grande foule, n'osait mettre le pied : elle s'appuyait sur le bras d'une femme d'environ trente ans, d'une figure agréable, et qui était probablement sa nourrice. Nos messieurs allèrent à elle; dès qu'ils en furent près, ils lui offrirent quelques verroteries, et elle tendit la main pour les recevoir, avec autant de grâce qu'aurait pu le faire la femme la mieux élevée d'Europe.

Les insulaires furent si charmés des présens qu'on avait faits à ces petites filles, qu'ils semblaient uniquement occupés à obliger de quelque manière MM. Banks et Solander lorsqu'ils s'en revinrent. En passant dans une maison, le maître à qui elle appartenait voulut leur donner le divertissement d'une danse différente de toutes celles que nous avions vues ailleurs. Elle fut exécutée par un homme qui mit sur sa tête une espèce de grand panier cylindrique d'osier, d'environ quatre pieds de long et de huit pouces de diamètre, garni de plumes placées perpendiculairement, et dont les sommets étaient courbés en avant : il y avait tout autour une garniture de dents de goulus et de queues d'oiseaux du tropique. Dès que l'Indien fut paré de cet ornement, appelé *whow*, il commença

à danser en se remuant lentement, et tournant la tête à plusieurs reprises, de manière que le haut de son chapeau d'osier décrivait un cercle. Quelquefois en pirouettant il s'approchait brusquement du visage des spectateurs, ce qui les faisait tressaillir et reculer. Cette farce amusait beaucoup les insulaires : ils poussaient de grands éclats de rire, surtout lorsque le danseur feignait de vouloir donner un coup de panier à un des étrangers.

Le 3 nous prîmes une route opposée à celle qu'avaient suivie la veille MM. Banks et Solander. Nous allâmes le long de la côte au nord dans le dessein d'acheter des provisions. Nous trouvâmes que les naturels du pays nous les vendaient à plus bas prix dans leurs maisons qu'au marché. Pendant notre promenade nous rencontrâmes une troupe de danseurs qui nous retinrent pendant deux heures, et nous firent beaucoup de plaisir : il y avait deux danseuses, six hommes et trois tambours. Tupïa nous apprit que quelques-uns des principaux personnages de l'île étaient de ce nombre, qu'ils couraient de place en place, mais qu'ils ne recevaient point de salaire des spectateurs, comme les danseurs ambulans de Taïti. Les femmes portaient sur leurs têtes une grande quantité de *tamou* ou cheveux tressés, ornés en plusieurs endroits de fleurs de jasmin du Cap, et arrangés avec tant de goût que cette coiffure était très élégante.

Elles avaient le cou, les épaules et les bras nus; la gorge était aussi découverte jusqu'à la hauteur de l'aisselle, et revêtue au-dessous d'une étoffe noire qui leur serrait le corps. Elles avaient placé de chaque côté de la poitrine, près du bras, un petit plumet noir ressemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avaient en outre sur les hanches un vêtement plissé qui se relevait sur le ventre, et retombait par le bas en grand jupon qui cachait entièrement leurs pieds, qu'elles remuaient avec autant de dextérité que nos danseurs de l'Opéra. Les plis au-dessus de la ceinture étaient alternativement bruns et blancs, et ceux du jupon tout blancs.

Dans cet équipage, elles s'avancèrent de côté en faisant des pas mesurés, très bien d'accord avec les tambours, qui battaient avec beaucoup de force et de vitesse. Bientôt après elles se mirent à remuer les hanches, en donnant à leur habillement un mouvement très vif. Elles continuèrent les mêmes mouvemens pendant toute la danse, quoique le corps prît différentes attitudes. Elles se tenaient tantôt debout ou assises, et s'appuyaient quelquefois sur leurs genoux ou leurs coudes; elles remuaient en même temps les doigts avec une promptitude qu'il est presque impossible d'imaginer. Il faut pourtant convenir que l'habileté des danseuses et le plaisir que goûtèrent les spectateurs provenaient en grande partie de la lubricité de leurs

postures et de leurs gestes, qui surpassait tout ce que nous pouvons dire.

L'une de ces filles avait un pendant d'oreille de trois perles, dont l'une était très grosse, mais si terne, qu'elle était de peu de valeur; les deux autres étaient de la grosseur d'un pois d'une grandeur moyenne : celles-ci étaient d'une bonne couleur et d'une belle forme, quoiqu'on les eût gâtées en les perçant. M. Banks voulait les acheter : il offrit à la fille de lui en donner tout ce qu'elle demanderait, mais elle ne consentit jamais à les vendre. Il réitéra inutilement ses instances en lui présentant la valeur de quatre cochons. Ces insulaires attachent à leurs perles une valeur à peu près égale à celle qu'elles ont parmi nous, si l'on en excepte celles qui ne sont pas trouées.

Entre les danses des femmes, les hommes exécutaient une espèce de farce dramatique où il y avait du dialogue et des danses; mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour comprendre quel en était le sujet.

Le 4, quelques-uns de nos officiers virent un spectacle plus régulier et partagé en quatre actes. Tupia nous avait dit souvent qu'il était maître autrefois de plusieurs grandes possessions dans cette île, que les habitans de Bolabola lui avaient enlevées : il nous les montra alors le long de la baie, où le vaisseau était à l'ancre. Lorsque nous allâmes

à terre, les naturels du pays confirmèrent ce qu'il avait assuré; ils nous firent voir plusieurs districts ou *whennuas* qu'ils reconnaissaient lui appartenir.

Je reçus, le 5, trois cochons, quelques volailles et plusieurs pièces d'étoffes de cinquante verges de long, et par conséquent les plus grandes de celles que nous avions vues dans ces îles. On eut soin de les développer et de les étendre, afin de faire sentir toute la valeur du don. On me donna en outre une quantité considérable de fruits du plane, de noix de coco, et d'autres rafraîchissemens, de la part d'Opooni, ce roi formidable, ou, dans le langage du pays, l'earee rahie de Bolabola, lequel me fit dire en même temps qu'il était alors dans l'île, et qu'il avait dessein de me rendre visite le jour suivant.

Sur ces entrefaites MM. Banks et Solander allèrent sur les montagnes, accompagnés de plusieurs Indiens qui les conduisirent par de bons chemins à une telle hauteur, qu'ils virent distinctement l'autre côté de l'île et la coupure par où nous étions entrés dans le récif, entre les îles d'Opururu et de Tamou, lorsque nous débarquâmes la première fois. Ils aperçurent en revenant des naturels du pays qui s'exerçaient à ce qu'ils appellent l'*erowhaw*, c'est-à-dire à lancer contre un but une espèce de javeline armée d'une pointe de bois dur. Ils n'excellent pas dans cet exercice, quoiqu'ils

paraissent l'aimer passionnément; car, de douze hommes, un seul atteignit la marque, qui était un tronc de plane placé à environ vingt verges de distance.

Tout l'équipage resta le 6 au vaisseau, attendant la visite du grand roi : nous fûmes trompés dans notre espérance. Nous eûmes pourtant une compagnie beaucoup plus agréable, car il envoya trois jolies filles demander quelque chose en retour du présent qu'il nous avait fait. Peut-être ne se souciait-il pas de s'exposer à venir à bord de notre bâtiment, ou bien il crut que ses ambassadrices obtiendraient en retour de ses cochons et de ses volailles une plus grande quantité de marchandises qu'il n'aurait fait lui-même. Quoi qu'il en soit, nous ne regrettâmes point sa présence, et les jeunes filles n'eurent point à se plaindre de leur visite. Comme le grand roi ne voulait pas nous venir voir, nous résolûmes dans l'après-midi de le prévenir. Nous nous attendions à trouver dans le souverain des insulaires de Bolabola, qui étaient les conquérans d'Ulietea et la terreur de toutes les autres îles, un chef jeune et vigoureux, d'une figure spirituelle et d'un courage entreprenant. Nous ne trouvâmes qu'un vieillard faible et décrépit, que les ans avaient presque rendu aveugle, et si indolent et si stupide, qu'il paraissait avoir à peine assez d'intelligence pour entrevoir que ses cochons

et ses femmes nous avaient fait plaisir. Il nous reçut assis et sans aucune des cérémonies et des formalités qu'avaient employées les autres chefs à notre égard. Nous lui fîmes nos présens, qu'il accepta, et il nous donna en retour un cochon. Nous avions appris qu'Otaha était le lieu principal de sa résidence. Nous lui dîmes que nous projetions d'y aller le lendemain dans nos bateaux, et que nous serions charmés de l'avoir avec nous. Il consentit à être de l'expédition.

Dès le grand matin du 7, je partis donc avec la chaloupe et la pinasse pour Otaha, accompagné de quelques-uns de nos officiers. Nous prîmes en passant Opooni, qui était dans sa pirogue tout prêt à nous joindre. Dès que nous eûmes débarqué à Otaha, je lui fis présent d'une hache, imaginant que cela pourrait l'engager à ordonner à ses sujets de nous apporter les provisions dont nous avions besoin ; mais, après avoir resté avec lui jusqu'à midi, nous le quittâmes, pleins de regret de n'avoir pu obtenir de rafraîchissemens. Je m'avançai dans la pinasse vers la pointe septentrionale de l'île, et j'envoyai la chaloupe d'un autre côté. J'achetai, chemin faisant, six cochons, autant de volailles, quelques fruits du plane et des ignames. Après avoir examiné et pris le plan du havre sur ce côté de l'île, je m'en retournai promptement. La chaloupe

me joignit bientôt après qu'il fut nuit, et nous arrivâmes sur les dix heures au vaisseau.

M. Banks n'était pas de cette expédition; il passa la matinée à bord, et acheta, des naturels du pays qui allaient le trouver dans leurs pirogues, des provisions et des curiosités. Il alla à terre dans l'après-midi avec son dessinateur pour peindre l'habillement des danseurs qu'il avait vus un jour ou deux auparavant. Excepté une nouvelle danseuse, il trouva la bande d'histrions dans l'état où il l'avait laissée. Les femmes exécutèrent la même danse, mais les hommes varièrent un peu leur farce : il en vit jouer cinq ou six qui étaient différentes les unes des autres, et qui ressemblaient beaucoup aux drames de nos baladins.

Il retourna le lendemain à terre, avec le docteur Solander; ils dirigèrent leur marche vers les danseurs, qui, depuis le temps de notre second débarquement, s'étaient avancés à deux lieues dans l'île; ils virent d'autres danses et des farces différentes. Dans une de ces farces, les acteurs, au nombre desquels il n'y avait que des hommes, étaient divisés en deux partis, distingués par la couleur de leur vêtement; l'un était vêtu de brun, l'autre de blanc : le parti brun représentait un maître et ses domestiques, et le parti blanc une troupe de voleurs. Le maître chargea ses gens de garder un panier de provisions. Les blancs exécu-

tèrent plusieurs danses pour tâcher de le dérober, et les bruns en exécutèrent d'autres pour les empêcher d'y réussir. Après quelques altercations, les acteurs chargés de veiller sur le panier se placèrent à terre autour de leur dépôt, s'appuyèrent dessus et parurent s'endormir. Les autres, profitant alors de la circonstance, s'approchèrent doucement; et, soulevant leurs adversaires de dessus le panier, ils emportèrent leur proie. Les bruns s'éveillèrent bientôt; ils virent que le panier était volé, mais ils se mirent à danser, sans s'embarrasser davantage de la perte qu'ils avaient faite. L'action dramatique de cette danse observait rigoureusement l'unité, suivant toutes les règles de la critique, et nos grands admirateurs de la simplicité auraient été très satisfaits de ce spectacle, parfaitement conforme à la pureté de leur goût.

Nous passâmes la matinée du 9 à commercer avec les pirogues. Nous profitâmes alors d'une brise qui s'éleva de l'est; et, après avoir étanché notre voie d'eau et embarqué les provisions fraîches que nous avions achetées, nous fîmes voile pour sortir du havre. Tupia me pressa fortement à notre départ de tirer un coup de canon vers Bolabola: il voulait, suivant toute apparence, donner à ses ennemis cette marque de son ressentiment, et leur montrer la force de ses nouveaux

alliés. Je crus devoir le contenter, quoique nous fussions à sept lieues de distance de l'île.

Pendant notre séjour aux environs de ces îles, nous consommâmes très peu de provisions du vaisseau ; nous eûmes en abondance des cochons, des volailles, des fruits du plane et des ignames. Nous espérions que ces rafraîchissemens nous serviraient beaucoup dans le cours de notre navigation vers le sud ; mais les cochons ne voulurent manger ni son, ni graines, ni légumes d'Europe, de manière que nous ne pûmes pas les conserver vivans. Les volailles furent bientôt attaquées d'une maladie à la tête, qu'elles tenaient entre leurs jambes jusqu'à ce qu'elles expirassent. Il ne faut pas beaucoup compter sur les animaux qu'on embarque dans ces parages, à moins qu'on ne découvre quelque nourriture du goût des cochons, et des remèdes contre la maladie des volailles.

Comme les charpentiers nous avaient forcés de rester si long-temps à Ulietea pour arrêter la voie d'eau, nous abandonnâmes le projet de débarquer à Bolabola, d'autant plus que cette île paraissait être d'un accès difficile.

J'appelai *îles de Société* les six îles *Ulietea*, *Otaha*, *Bolabola*, *Huaheine*, *Tubai Maurua*, qui sont contiguës les unes aux autres ; je ne crus pas devoir leur donner à chacune en particulier d'autres noms que ceux qu'elles portent dans le pays.

Elles gisent entre le 16e degré 10 minutes, et le 16e degré 55 minutes de latitude sud, et entre le 150e degré 57 minutes, et le 152e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich. Ulietea et Otaha sont situées à environ deux milles l'une de l'autre; elles sont toutes deux environnées par un récif de rochers de corail, de sorte qu'il n'est pas possible à un vaisseau de passer entre elles. Ce récif forme plusieurs excellens havres, dont à la vérité les entrées sont très étroites; mais il n'y a plus rien de dangereux pour un bâtiment lorsqu'il y est arrivé. Nous avons déjà décrit les havres du côté de l'est. On en trouve trois sur le côté de l'ouest d'Ulietea, qui est le plus grand des deux : les naturels du pays appellent *Ohamaneno* le havre le plus septentrional, dans lequel nous mouillâmes. Le canal qui y conduit a environ un quart de mille de large; il est situé entre deux îles basses et sablonneuses qui sont les plus septentrionales qu'on rencontre de ce côté. Entre ces deux petites îles il y a un bon mouillage. Ce havre, quoique petit, est préférable à tous les autres, parce qu'il est situé dans la partie de l'île la plus fertile, et dans l'endroit où l'on peut se procurer le plus facilement de l'eau douce. Les deux autres havres gisent au sud de celui-ci, et non loin de l'extrémité sud de l'île; on trouve dans tous les deux un bon mouillage. Il est aisé de les reconnaître, au moyen

de trois petites îles couvertes de bois qu'on voit à leur entrée. Le plus méridional de ces deux havres est situé en dedans et au sud de la plus méridionale des îles; l'autre gît entre les deux petites îles qui sont le plus avancées vers le nord.

L'île d'Otaha a deux très bons havres, l'un sur le côté de l'est, et l'autre sur le côté de l'ouest. Les insulaires appellent *Ohamène* le premier dont nous avons déjà parlé; ils donnent le nom *d'Oherurua* à l'autre qui gît vers le milieu du côté sud-ouest de l'île. Il est assez large et donne un bon mouillage : on y a la facilité de se procurer de l'eau douce. La coupure du récif, formant un canal qui conduit dans ce havre, est à peu près d'un quart de largeur; elle est escarpée des deux côtés, ainsi que toutes les autres ouvertures qu'on rencontre dans les rochers qui bordent ces îles : en général il n'y a pas d'autres dangers à craindre que ceux qu'on aperçoit.

L'île de Bolabola gît au nord-ouest d'Otaha, à quatre lieues; elle est environnée d'un récif de rochers et de plusieurs petites îles : le tout ensemble forme une circonférence d'environ huit lieues. On m'assura que, sur le côté sud-ouest de l'île, on trouve dans le récif un canal qui débouche dans un très bon havre; mais, par les raisons que j'ai expliquées plus haut, je ne pensai pas devoir l'examiner. Cette île se fait remarquer par

une haute montagne escarpée qui paraît presque perpendiculaire, et se termine au sommet en deux pics, dont l'un est plus élevé que l'autre.

Si l'on en excepte les côtes de la mer, la terre d'Ulietea et d'Otaha est montagneuse, entrecoupée et irrégulière; cependant les montagnes nous parurent vertes et agréables, et en plusieurs endroits couvertes de bois. Nous avons expliqué dans le cours de cette narration en quoi ces îles et leurs habitans diffèrent de ce que nous avions observé à Taïti.

Nous continuâmes notre chemin sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, jusqu'au 13 sur le midi, où nous vîmes terre au sud-est; et Tupia nous dit que c'était une île appelée *Oheteroa*. Vers les six heures du soir nous en étions à deux ou trois lieues; sur quoi je fis petites voiles et louvoyai toute la nuit : le lendemain matin je naviguai vers la terre. Nous courûmes sous le vent de l'île en longeant la côte de près, et nous vîmes sur le rivage quelques naturels du pays qui n'étaient pourtant pas en grand nombre. A neuf heures j'envoyai M. Gore, un de mes lieutenans, avec la pinasse, pour tâcher de débarquer dans l'île et de découvrir s'il y avait un mouillage dans la baie que nous apercevions alors, et pour savoir en outre quelle terre gisait un peu plus loin au sud. MM. Banks et Solander accompagnèrent M. Gore

dans cette expédition ; et comme ils pensèrent que Tupia pouvait leur être utile, ils l'emmenèrent avec eux.

Lorsque le bateau s'approcha de terre, nos messieurs remarquèrent que les naturels du pays étaient armés de grandes lances. Comme ils ne voulaient débarquer qu'après avoir doublé une pointe qu'ils avaient devant eux à peu de distance, ils se tinrent le long de la côte, et les Indiens jugèrent probablement qu'ils leur avaient fait peur. Ils étaient alors rassemblés au nombre d'environ soixante : ils s'assirent tous sur le rivage, excepté deux qui furent envoyés en avant pour observer les mouvemens des étrangers du bateau. Ces deux émissaires marchèrent quelque temps vis-à-vis de la pinasse ; enfin ils sautèrent dans l'eau et nagèrent vers elle, mais elle les eut bientôt laissés par derrière. Deux nouveaux Indiens arrivèrent à la nage et entreprirent d'aborder de la même manière sans pouvoir en venir à bout ; un cinquième insulaire se mit à courir seul sur la côte ; et, ayant gagné beaucoup de chemin sur le bateau avant de sauter dans l'eau, il l'atteignit facilement. M. Banks, pensant que c'était une occasion favorable de gagner la confiance et l'amitié de ce peuple qui nous regardait comme ses ennemis, pressa inutilement M. Gore de le prendre à bord : il fut donc laissé derrière

comme les autres, ainsi qu'un sixième qui voulut encore suivre ses compatriotes.

Lorsque le bateau eut doublé la pointe, nos gens s'aperçurent que les nageurs avaient abandonné leur entreprise. Ils rentrèrent dans une grande baie au fond de laquelle ils découvrirent une autre troupe d'Indiens armés de grandes lances comme les premiers; ils se préparèrent à débarquer et coururent vers la côte, tandis qu'une pirogue se détacha du rivage pour venir à leur rencontre. Le bateau cessa de ramer; dès que la pirogue s'en approcha, nos gens appelèrent les Indiens, leur dirent qu'ils étaient amis, et que, s'ils voulaient venir à bord, on leur donnerait des clous qu'on leur montrait pour les attirer.

Les Indiens hésitèrent pendant quelque temps; enfin ils s'avancèrent sous la poupe du bateau, et reçurent avec un air de satisfaction des clous qu'on leur offrit. Mais, en moins d'une minute, ils parurent avoir formé le dessein d'aborder notre petit bâtiment et de s'en emparer. Trois d'entre eux sautèrent dedans tout à coup, et les autres, voulant suivre leurs compatriotes, rapprochèrent la pirogue que le mouvement du premier en sautant avait un peu chassée en arrière. Le premier qui entra dans le bateau se trouva près de M. Banks, et lui arracha une poire à poudre de sa poche. M. Banks le saisit, et lui reprit avec peine ce qu'il venait de

voler; il lui mit les mains sur la poitrine pour le jeter dans la mer, mais l'Indien était trop fort et conserva son poste. L'officier voulut tirer son fusil, mais l'amorce ne prit pas, il ordonna alors à quelques-uns de ses gens de faire feu par-dessus la tête des assaillans, qui sautèrent dans l'eau dès qu'ils entendirent les deux premiers coups. Un de nos matelots par faiblesse ou par cruauté, ou par l'un et l'autre de ces sentimens, ajusta un des nageurs et lui tira un troisième coup de fusil, dont la balle lui effleura le front. Heureusement la blessure ne fut que légère, car il regagna la pirogue et nous parut aussi actif et aussi vigoureux que les autres: immédiatement après, la pirogue retourna vers la côte, où il y avait plus de deux cents Indiens assemblés. Le bateau navigua aussi de ce côté; mais il trouva que la terre était environnée partout d'un banc de sable sur lequel la mer brisait avec de fortes lames. L'officier crut devoir aller en avant le long de la côte, et chercher un meilleur endroit de débarquement. Sur ces entrefaites nos gens virent la pirogue aborder à terre, et les naturels du pays l'entourer en foule pour s'informer des particularités de l'entreprise. Bientôt après un seul homme courut le long du rivage, armé de sa lance, et lorsqu'il fut vis-à-vis du bateau il se mit à danser, à agiter son arme, et pousser des cris d'un ton de voix perçant. Tupia dit que c'était un appel au

combat. Le bateau continua à côtoyer le rivage, et le champion le suivit en répétant de la voix et des gestes son cartel de défi. L'officier n'ayant point trouvé de meilleur endroit de débarquement que celui où la pirogue avait mis à terre, il retourna sur ses pas dans le dessein d'y aborder; il espérait que, si ce projet était impraticable, les insulaires viendraient conférer avec lui sur le banc de sable ou dans leur pirogue, et qu'il pourrait conclure avec eux un traité de paix.

Comme le bateau ramait lentement le long de la côte, un autre champion s'avança sur le rivage, et répéta le même défi, en agitant sa lance. Sa figure était plus formidable que celle de l'autre; il portait un grand bonnet fait de queues d'oiseaux du tropique, et son corps était couvert d'une étoffe rayée en jaune, rouge et brun. Cet Indien dansa, mais avec plus de légèreté et d'adresse que le premier: nos gens, voyant sa souplesse et son habillement, lui donnèrent le nom d'Arlequin. Un homme plus âgé et plus grave s'avança bientôt sur la côte, et s'adressant aux Anglais du bateau, il leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient. Tupia, qui entendait le langage de ces insulaires, répondit que nous venions de Taïti. Les trois Indiens marchèrent alors paisiblement le long du rivage, jusqu'à un banc de rochers, sur lequel un petit nombre de leurs compatriotes étaient rassemblés : ils s'y arrê-

tèrent, et, après avoir conféré quelques minutes entre eux, ils se mirent tous à prier d'une voix très forte; Tupia qui répondait, persista toujours à dire qu'ils n'étaient pas nos amis. Quand leur prière, ou, comme ils l'appellent, leur *poorah* fut fini, nos gens entrèrent en conférence avec eux, et leur annoncèrent que s'ils voulaient mettre bas les lances et les massues dont quelques-uns étaient armés, nous irions à terre et achèterions tout ce qu'ils voudraient nous apporter. Ils y consentirent pourvu que nous quittassions nos fusils. Quelque équitable que paraisse cette condition, nous ne pûmes pas y souscrire, et les deux partis n'auraient point été égaux, puisqu'ils nous surpassaient de beaucoup en nombre. La négociation sembla finir ici, mais bientôt ils se hasardèrent à venir plus près du bateau, et enfin ils en approchèrent assez pour faire des échanges. Ils vendirent tranquillement une petite quantité de leurs étoffes et quelques-unes de leurs armes; ils dirent que si nous voulions avoir des provisions il fallait passer à travers un canal étroit et débarquer à terre. Nos gens du bateau examinant toutes les circonstances ne crurent pas qu'il fût prudent de former cette entreprise : ils quittèrent donc les Indiens et s'en revinrent.

Le vaisseau et le bateau avaient fait alors le tour de l'île. Nous ne trouvâmes ni havre ni mouillage,

et connaissant d'ailleurs que ce peuple était disposé à nous attaquer, il était impossible de débarquer sans répandre de sang. Je résolus de ne point aller à terre, puisque je n'avais aucun motif qui pût me justifier de courir un semblable risque.

La baie dans laquelle entra le bateau est située sur le côté occidental de l'île. Le fond était de roches, mais l'eau était si claire, qu'on voyait dans la mer à vingt-cinq brasses de profondeur, c'est-à-dire à cent cinquante pieds.

Cette île gît au 22e degré 27 minutes de latitude sud, et au 150e degré 47 minutes de longitude ouest du méridien de Greenwich. Elle a treize milles de circonférence; elle est plutôt élevée que basse, mais elle n'est ni peuplée ni fertile en proportion des autres que nous avons vues dans ces mers. Il nous parut que l'arbre appelé par les naturels du pays *etoa*, et dont ils font leurs armes, est la principale production du pays; nous en vîmes plusieurs plantations sur la côte qui n'est pas environnée d'un récif, comme celle des îles voisines.

Les insulaires sont vigoureux, bien faits, et un peu plus bruns que ceux que nous venions de quitter. Ils ont sous les aisselles des marques noires aussi larges que la main, et dont le contour est formé par une ligne dentelée; ils portent aussi autour des bras et des jambes des cercles de la même couleur, mais moins larges : ils n'ont point

d'autres marques ou figures sur le reste du corps.

Leur vêtement, ainsi que l'étoffe dont il est composé, était très différent de ceux que nous avions vus jusqu'alors; la matière première de cette étoffe est la même que celle dont les habitans des autres îles forment leur habillement. La plupart de ces étoffes que virent nos gens du bateau étaient teintes en jaune foncé, brillant, et enduites en dehors d'une espèce de vernis rouge ou couleur de plomb sombre : sur cette première couche ils avaient peint avec une régularité étonnante des raies de différens dessins, assez semblables à nos soies rayées. L'étoffe peinte en rouge était rayée de noir, et celle qu'ils avaient peinte en couleur de plomb était rayée de blanc. Leur habit est une jaquette courte qui descend jusqu'au genoux; il est d'une seule pièce d'étoffe, et n'a d'autre façon qu'un trou au milieu, dont la bordure est cousue à grands points : c'est la première fois que nous reconnûmes chez les insulaires de la mer du Sud l'usage d'une espèce d'aiguille. Ils passent leur tête dans ce trou, et les portions d'étoffe qui pendent devant et derrière sont assujetties sur le corps avec une pièce ou ceinture d'étoffe jaune, qui, tournant d'abord autour du cou, se croise sur la poitrine et retombe du côté des reins en forme de ceinture; cette première ceinture en couvrait une autre d'étoffe rouge. Cet habillement avait

quelque chose d'agréable et de militaire. Quelques-uns des Indiens avaient des bonnets de plumes d'oiseau du tropique, comme nous l'avons déjà dit, et d'autres portaient autour de leur tête une pièce d'étoffe blanche ou couleur de plomb, en forme de petit turban : nos gens jugèrent que c'était la partie de leurs ajustemens qui leur seyait le mieux.

Leurs armes sont de grandes lances faites d'etoa, bois très dur : elles sont bien polies et aiguisées à l'un des bouts; quelques-unes ont près de vingt pieds de long, sans avoir plus de trois pouces de grosseur. Ils portent aussi une autre arme d'environ sept pieds de long, faite du même bois, et qui est tout à la fois un gros bâton et une pique: elle est polie et aiguisée en large pointe comme la première. Lorsqu'ils s'attaquent les uns les autres, afin de se mettre à l'abri de ces armes, ils placent sous leurs vêtemens, depuis le cou jusqu'à la ceinture, plusieurs nattes qui leur servent de cuirasse. Ces armes ne peuvent pas faire autant de mal que celles de la même espèce que nous avons vues dans les autres îles : ces dernières sont garnies à la pointe d'un os de pastenade, et les piques sont beaucoup plus pesantes. Cependant les autres instrumens ou ouvrages que nous avons aperçus dans cette île sont supérieurs, dans leur genre, à ceux que nous avions vus ailleurs; la teinture

de l'étoffe est d'une meilleure couleur, et elle est peinte avec plus de propreté et de goût; les massues sont mieux taillées et mieux polies. La pirogue qui s'approcha du bateau, quoique petite, était chargée de plus d'ornemens et la sculpture plus belle; entre autres décorations, nous y remarquâmes un petit cordon de plumes blanches, qui pendait en dehors de la poupe et de la proue, et qui était entièrement mouillé par l'écume de la mer. Tupia nous dit qu'entre le sud et le nord-ouest il y a plusieurs îles à différentes distances de celle-ci, et qu'à trois jours de voile, au nord-ouest, on trouve une île appelée *Manua* (île *de l'Oiseau.*) Il paraissait cependant désirer plutôt que nous portassions à l'ouest, pour examiner plusieurs îles qui sont dans cette direction, et qu'il avait visitées; il ajouta qu'il avait mis dix ou douze jours à y aller, et trente à revenir, quoique le pahie sur lequel il fit ce voyage marchât beaucoup plus vite que le vaisseau. J'ai beaucoup de raisons de supposer que sa pirogue faisait quarante lieues par jour, et que par conséquent il avait traversé quatre cents lieues en dix jours pour y arriver. Je compte que les îles de Boscawen et de Keppel, découvertes par le capitaine Wallis, à l'ouest d'Ulietea, nous restaient alors à cette distance, et par conséquent que Tupia voulait nous en parler. Il nous dit aussi que la plus méridionale des îles qu'il connaissait

était située à deux jours de voile d'Oteroah, et était appelée *Moutou;* que son père cependant lui avait appris qu'il y avait d'autres îles au sud de celle-ci. Tout examiné, je résolus de gouverner vers le sud pour tâcher de découvrir un continent, et de ne plus perdre de temps à chercher et visiter des îles, à moins que nous n'en trouvassions dans notre chemin.

## § 2.

Passage d'Oteroah à la Nouvelle-Zélande. Incidens qui survinrent lorsqu'on fut débarqué, et tandis que le vaisseau mouillait dans la baie de Pauvreté.

Nous mîmes à la voile d'Oteroah le 15 août, et le vendredi, 25, nous célébrâmes l'anniversaire de notre départ de l'Angleterre en tirant un fromage de Chester d'un tiroir où il avait été soigneusement renfermé pour cette occasion, et en même temps nous mîmes en perce un tonneau de bière forte qui se trouva excellente. Le 29 un des matelots s'enivra au point qu'il en mourut le lendemain au matin : nous apprîmes que le bosseman, dont il était l'aide, lui avait donné par pure complaisance une partie d'une bouteille de rum.

Le 30 nous vîmes la comète. A une heure du matin elle était un peu au-dessus de l'horizon, dans la partie orientale du ciel ; vers les quatre heures et demie elle passa sur le méridien, et sa queue

formait un angle de quarante-deux degrés. Notre latitude était de 38 degrés 20 minutes sud, et notre longitude, suivant notre estime, de 147 degrés 6 minutes ouest. La variation de l'aiguille, par l'azimuth, était de 7 degrés 9 minutes est. Tupia, qui observa aussi la comète, s'écria sur-le-champ qu'aussitôt qu'elle serait aperçue par les habitans de Bolabola, ils iraient tuer ceux d'Ulietea, lesquels s'enfuiraient avec précipitation dans les montagnes.

Le 1er septembre, étant par 40 degrés 22 minutes de latitude sud, et 174 degrés 29 minutes de longitude ouest, ne voyant aucune apparence de terre, et ayant de grosses lames de l'ouest avec des coups de vent très forts, je virai de bord, et portai de nouveau au nord, dans la crainte que nos voiles et nos agrès ne reçussent quelque dommage qui nous empêchât de poursuivre notre voyage.

Le lendemain les coups de vent étant toujours forts dans la partie de l'ouest, je mis en panne, portant le cap au nord; mais le 3, au matin, le vent devenant plus modéré, nous étendîmes la grande voile, mîmes celle du perroquet et boulinâmes à l'ouest.

Nous continuâmes cette route jusqu'au 19. Notre latitude étant, ce jour-là, de 29 degrés et notre longitude de 159 degrés 29 minutes, nous observâmes que la variation de l'aiguille était de

8 degrés 32 minutes; et le 24, étant par 33 degrés 18 minutes de latitude, et 172 degrés 51 minutes de longitude, nous vîmes quelques herbes marines et une pièce de bois couverte de bernacles.

Le 27, étant par 28 degrés 59 minutes de latitude, et 169 degrés 5 minutes de longitude, nous vîmes un veau marin endormi sur l'eau et plusieurs paquets d'herbes marines; le lendemain nous aperçûmes encore une plus grande quantité d'herbes marines, et le 29 nous vîmes un oiseau que nous jugeâmes être un oiseau de terre, et qui ressemblait un peu à une bécassine, mais il avait le bec court.

Le 1er octobre nous vîmes une quantité innombrable d'oiseaux, et un autre veau marin dormant au-dessus de l'eau. C'est une opinion générale que les veaux marins ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, et ne se voient que dans les lieux où la sonde trouve fond; mais ceux que nous vîmes dans ces mers prouvent le contraire. Il est vrai cependant que les herbes marines étaient une indication sûre que la terre n'était pas éloignée.

Le lendemain nous eûmes du calme, et nous mîmes le canot dehors pour sonder s'il y avait un courant, mais on n'en découvrit aucun. Notre latitude était de 37 degrés 10 minutes, et notre longitude de 172 degrés 54 minutes ouest. Le 3, étant par 36 degrés 56 minutes de latitude et 173 de-

grés 27 minutes de longitude, nous vîmes encore plus de goëmons, et un autre morceau de bois couvert de bernacles. Le lendemain nous aperçûmes deux autres veaux marins et un oiseau brun, à peu près aussi gros qu'un corbeau et ayant sous l'aile quelques plumes blanches. M. Gore nous dit que cette espèce d'oiseau était très nombreuse dans le voisinage des îles Falkland, et nos gens lui donnèrent le nom de *port Egmont*.

Le 6 octobre nous vîmes terre de la grande hune à l'ouest-quart-nord-ouest. Nous y courûmes sur-le-champ : vers le soir on pouvait, du tillac, reconnaître cette terre qui paraissait considérable. L'observation du soleil et de la lune donna pour la longitude du vaisseau 180 degrés 55 minutes ouest.

Le 7 nous eûmes un calme, et nous ne pûmes approcher de terre que lentement. L'après-midi il s'éleva une petite brise lorsque nous en étions encore à sept ou huit lieues. Cette terre nous parut plus grande à mesure que nous la vîmes plus distinctement : elle avait quatre ou cinq lignes de collines, s'élevant les unes au-dessus des autres, et par-dessus, une chaîne de montagnes qui nous parurent d'une énorme grandeur. Cette découverte donna lieu à beaucoup de conjectures; mais l'opinion générale était que nous avions trouvé ce qu'on a appelé *Terra Australis incognita*. Vers les cinq

heures nous vîmes l'ouverture d'une baie qui nous parut s'enfoncer assez loin dans l'intérieur : nous y portâmes sur-le-champ. Nous aperçûmes aussi de la fumée qui s'élevait de différentes parties de la côte. La nuit étant venue nous louvoyâmes jusqu'à la pointe du jour du lendemain, où nous nous trouvâmes sous le vent de la baie, le vent étant au nord. Nous remarquâmes alors que les collines étaient couvertes de bois, et qu'il y avait dans les vallées de très gros arbres. A midi nous voulûmes entrer dans la baie par la pointe qui est au sud-est; mais, n'ayant pas pu la doubler, nous virâmes de bord et reprîmes le large. Nous aperçûmes plusieurs pirogues qui se tenaient en travers de la baie, et qui bientôt gagnèrent le rivage sans paraître faire aucune attention au vaisseau. Nous découvrîmes aussi quelques maisons, petites, mais propres; et, près d'une de ces maisons, un grand nombre d'habitans rassemblés qui étaient assis sur la grève, et qui étaient, à ce que nous crûmes, les mêmes que nous avions vus dans les pirogues. Sur une petite péninsule située à la pointe nord-est, nous aperçûmes distinctement une palissade haute et régulière qui entourait tout le sommet d'une colline, et qui fut aussi le sujet de beaucoup de raisonnemens et de spéculations : les uns jugeaient que c'était un parc de daims, et les autres un enclos pour des bœufs et des moutons.

Vers les quatre heures après midi nous jetâmes l'ancre sur le côté nord-ouest de la baie, au-devant de l'entrée d'une petite rivière, et à environ une demi-lieue de la côte, ayant dix brasses d'eau sur un fond de sable. Les côtés de la baie sont formés de roches blanches fort hautes. Le milieu est une terre brune avec des collines, s'élevant par degrés les unes derrière les autres, et se terminant à la chaîne de montagnes dont nous avons parlé, et qui paraissaient être fort avancées dans l'intérieur.

Le soir j'allai à terre avec MM. Banks et Solander dans la pinasse et l'esquif, montés par un détachement de l'équipage. Nous débarquâmes en face du vaisseau, sur le côté oriental de la rivière, qui avait en cet endroit environ quarante verges de large; mais comme j'aperçus sur la rive occidentale plusieurs habitans à qui je voulais parler, et la rivière n'étant pas guéable, nous la passâmes dans l'esquif en laissant la pinasse à l'entrée. Lorsque nous approchâmes de l'endroit où les naturels du pays étaient assemblés, ils s'enfuirent tous. Cela ne nous empêcha pas de descendre à terre, et, après avoir laissé l'esquif à la garde de quatre mousses, nous marchâmes vers des huttes qui étaient à environ deux ou trois cents verges du bord de la rivière. Dès que nous fûmes à quelque distance du bateau, quatre hommes armés de lon-

gues lances sortirent des bois et coururent vers l'esquif, qu'ils auraient certainement enlevé si ceux de nos gens qui étaient restés dans la pinasse ne les eussent découverts, et n'eussent crié aux mousses de se laisser aller au courant : ce que ceux-ci firent sur-le-champ ; mais, comme ils étaient poursuivis de près par leurs quatre ennemis, le maître de la pinasse qui avait l'inspection des bateaux tira un coup de fusil par-dessus la tête de ces Indiens, qui s'arrêtèrent alors en regardant autour d'eux; mais dans quelques minutes ils recommencèrent leur poursuite en agitant leurs lances d'une manière menaçante. Le maître de la pinasse tira un second coup de fusil sur leurs têtes; mais, loin d'en être effrayés, l'un d'eux leva sa pique pour la lancer sur le bateau. Alors un troisième coup de fusil l'étendit mort sur la place. Ses trois compagnons en le voyant tomber restèrent quelques minutes sans mouvement, comme s'ils eussent été pétrifiés : ils reprirent bientôt leurs sens et se mirent à retourner sur leurs pas en traînant avec eux le corps de leur camarade ; mais ils furent obligés de l'abandonner bientôt après, afin de ne pas ralentir leur marche.

Au bruit du premier coup de fusil nous nous rassemblâmes, car nous étions un peu écartés les uns des autres; nous marchâmes vers le bateau, et, traversant la rivière, nous vîmes bientôt l'In-

dien étendu mort sur la terre. En examinant le corps nous trouvâmes que la balle lui avait percé le cœur. C'était un homme d'une stature moyenne; il avait le teint brun sans être trop foncé, et un des côtés de son visage était peint en lignes spirales très régulièrement dessinées. Il était vêtu d'une belle étoffe fabriquée d'une matière qui nous était inconnue. Ses cheveux étaient noués sur le sommet de la tête, mais sans aucun ornement de plumes. Nous prîmes le parti de retourner sur-le-champ au vaisseau, d'où nous entendîmes les habitans, qui étaient revenus sur le rivage, parler avec beaucoup de chaleur et de force vraisemblablement de ce qui venait de se passer et de ce qu'il y avait à faire.

Le 9 au matin nous vîmes plusieurs Indiens dans le même endroit où ils s'étaient rassemblés la veille; quelques-uns marchaient fort vite vers le lieu où nous avions débarqué; la plupart étaient sans armes, mais trois ou quatre portaient à la main de longues piques. Comme je désirais d'établir un commerce avec eux, je fis équiper trois bateaux montés par des soldats de marine et des matelots: j'y montai avec MM. Banks, Solander et Tupia. Nous nous avançâmes vers la côte. Environ cinquante Indiens paraissaient attendre que nous descendissions. Ils étaient assis sur le bord opposé de la rivière, ce qui nous parut un signe de crainte.

Je débarquai d'abord accompagné seulement de MM. Banks, Solander et Tupia, et nous marchâmes vers les Indiens. Dès que nous eûmes fait quelques pas ils se levèrent tous avec vivacité, ayant chacun pour arme, ou une longue pique ou un instrument de talc vert, très bien poli, d'environ un pied de long, et assez épais pour peser quatre ou cinq livres. Tupia leur parla dans la langue de Taïti, mais ils ne lui répondirent qu'en agitant leurs armes et en nous faisant signe de nous éloigner. Nous tirâmes alors un coup de fusil à quelque distance d'eux. La balle tomba dans la rivière, qui était encore entre nous. Ils s'en aperçurent et cessèrent leurs menaces; mais la prudence nous engagea à nous retirer jusqu'à ce que les soldats de marine fussent débarqués, ce qui se fit sur-le-champ. Ils marchèrent, ayant à leur tête un drapeau déployé, jusqu'à environ cinquante verges de la rivière. Après les avoir rangés en bataille, je m'avançai de nouveau vers les Indiens, accompagné de MM. Banks, Solander, Green, Monkhouse et Tupia. Celui-ci leur parla de nouveau, et nous vîmes avec grand plaisir qu'il se faisait entendre parfaitement. Ces peuples et lui parlaient deux dialectes de la même langue. Il leur dit que nous désirions de l'eau et des provisions, et que nous leur donnerions en échange du fer, dont il leur expliqua l'usage du mieux qu'il put. Ils répondirent qu'ils

voulaient bien trafiquer avec nous, et que nous n'avions qu'à venir auprès d'eux. Nous y consentîmes, à condition qu'ils mettraient bas leurs armes; mais c'est à quoi on ne put jamais les déterminer. Pendant cette conversation, Tupia nous avertit d'être sur nos gardes, parce qu'ils n'étaient pas nos amis. Nous les pressâmes à notre tour de venir auprès de nous. A la fin un d'eux se déshabilla et traversa la rivière à la nage sans armes. Il fut suivi presque sur-le-champ par deux autres, et bientôt après par la plus grande partie du reste, au nombre de vingt ou trente hommes; mais ceux-ci prirent leurs armes avec eux. Nous leur fîmes à tous des présens de fer et de verroterie. Ils ne parurent pas en faire beaucoup de cas, particulièrement du fer, dont ils ne concevaient aucunement l'utilité; de sorte que nous n'eûmes en retour que quelques plumes. Ils nous offrirent à la vérité d'échanger leurs armes contre les nôtres, et, lorsqu'ils virent que nous nous y refusions, ils firent plusieurs tentatives pour arracher nos fusils de nos mains. Dès qu'ils s'étaient avancés vers nous, Tupia nous avait répété qu'ils n'étaient pas nos amis, et nous avait recommandé plus positivement de nous tenir sur nos gardes. Aussi leurs tentatives pour nous enlever nos armes furent sans succès, et nous leur fîmes entendre par Tupia que nous serions obligés de les tuer s'ils se portaient encore à quel-

ques violences. Cependant, au bout de quelques minutes, M. Green s'étant retourné sans précaution, un Indien lui arracha son coutelas, et, se retirant à une petite distance, se mit à l'agiter autour de sa tête avec des cris de triomphe. Les autres commencèrent alors à montrer beaucoup d'insolence, et nous vîmes en même temps une nouvelle troupe qui venait les joindre du bord opposé de la rivière. Nous jugeâmes alors nécessaire de réprimer leur audace : M. Banks tira sur celui qui avait pris le coutelas un coup de fusil chargé de petits plombs, à la distance d'environ quinze verges. Le coup lui fit d'abord suspendre son cri; mais, au lieu de rendre le coutelas, il continua de l'agiter au-dessus de sa tête, et en même temps il se retira lentement à une plus grande distance. Alors M. Monkhouse lui tira un coup de fusil chargé à balle qui le fit tomber sur-le-champ. Le corps principal des Indiens, qui s'était retiré vers un rocher situé au milieu de la rivière lorsque nous tirâmes le premier coup de fusil, se rapprocha en entendant le second. Deux Indiens qui étaient près de celui qui venait d'être tué coururent vers le corps mort : l'un se saisit de l'arc de talc vert, l'autre voulut prendre le coutelas, et M. Monkhouse n'eut que le temps de le prévenir. Comme tous ceux qui s'étaient retirés sur le rocher marchaient alors vers nous, nous tirâmes trois coups de fusil chargés

seulement à petit plomb, qui les déterminèrent à regagner l'autre bord à la nage; et nous nous aperçûmes, lorsqu'ils furent à terre, que deux ou trois d'entre eux étaient blessés. Ils se retirèrent lentement en remontant le pays, et nous nous rembarquâmes dans nos bateaux.

Après nous être assurés, par une fâcheuse expérience, qu'il n'y avait rien à faire avec les Indiens que nous avions vus en cet endroit, ayant trouvé d'ailleurs que l'eau de la rivière était salée, je pris le parti de ranger le fond de la baie avec les bateaux pour chercher de l'eau douce, et pour tâcher de surprendre quelques-uns des habitans, dans l'espérance de gagner leur amitié à force de présens et de bons traitemens, et d'établir, par leur médiation, une correspondance amicale avec leurs compagnons.

Malheureusement je ne trouvai aucun endroit où je pusse débarquer, une houle forte et dangereuse battant partout sur la côte; mais j'aperçus deux pirogues venant du large, dont l'une avait une voile, et l'autre allait à rames. Je crus avoir trouvé une occasion favorable pour me rendre maître de quelques-uns de ces Indiens sans leur faire de mal, attendu que ceux qui étaient dans la pirogue étaient probablement des pêcheurs sans armes, et que j'avais trois bateaux remplis de monde. Je disposai les bateaux de la manière la

plus propre à intercepter les pirogues dans leur route vers la côte; mais les Indiens, qui allaient à rames, nous aperçurent bientôt, et se mirent à ramer de toutes leurs forces vers la côte la plus prochaine, de sorte qu'ils nous échappèrent. L'autre pirogue vint avec sa voile jusqu'au milieu de nous, sans distinguer qui nous étions; mais au moment où nous fûmes reconnus les Indiens plièrent leur voile et prirent leurs rames, dont ils se servirent avec tant d'adresse et d'agilité, qu'ils dépassèrent bientôt le bateau qui voulait les couper. Comme ils étaient cependant à la portée de la voix, Tupia leur cria de s'approcher, et leur promit que nous ne leur ferions aucun mal; mais ils avaient plus de confiance dans leurs rames que dans nos promesses, et ils continuèrent de s'éloigner de nous aussi vite qu'ils le purent. Je fis tirer alors un coup de fusil par-dessus leurs têtes, et je crus que c'était l'expédient le moins fâcheux pour venir à bout de mon dessein, espérant que la crainte les forcerait à se rendre ou à sauter dans l'eau. Au bruit du coup de fusil ils cessèrent en effet de ramer. Ils étaient au nombre de sept, et tous les sept commencèrent à se déshabiller. Nous ne doutâmes pas qu'ils ne fussent disposés à se jeter à la mer; mais il en arriva tout autrement. Ils prirent sur-le-champ la résolution, non de fuir, mais de combattre, et lorsque notre bateau s'approcha ils commencèrent

l'attaque à coups de rames, de pierres et d'autres armes offensives qu'ils avaient dans leurs pirogues, et dont ils se servaient avec tant de vigueur, que nous fûmes obligés de faire feu sur eux pour nous défendre. Malheureusement il y en eut quatre de tués. Les autres, qui étaient de jeunes garçons, dont le plus âgé avait environ dix-neuf ans, et le plus jeune à peu près onze, sautèrent aussitôt dans la mer. Le plus âgé nageait avec beaucoup de vigueur, et résista avec beaucoup de courage et de force à tous les efforts qu'on fit pour le prendre : il fut cependant obligé de céder enfin à la supériorité, et les autres se laissèrent prendre avec plus de facilité.

Je ne peux pas me dissimuler que toutes les âmes humaines et sensibles me blâmeront d'avoir fait tirer sur ces malheureux Indiens, et il me serait impossible de ne pas blâmer moi-même une telle violence, si je l'examinais de sang-froid. Sans doute ils ne méritaient pas la mort pour avoir refusé de se fier à mes promesses et de venir à mon bord, quand même ils n'y eussent vu aucun danger; mais la nature de ma commission m'obligeait à prendre connaissance de leur pays, et je ne pouvais le faire qu'en y pénétrant à force ouverte, ou en obtenant la confiance et la bonne volonté des habitans. J'avais déjà tenté sans succès la voie des présens; le désir d'éviter de nouvelles hostilités m'avait

fait entreprendre d'en avoir quelques-uns à bord, comme l'unique moyen de les convaincre que, loin de vouloir leur faire aucun mal, nous étions disposés à leur être utiles. Jusque-là mes intentions n'avaient certainement rien de criminel; il est vrai que, dans le combat, auquel je ne m'étais point attendu, notre victoire eût pu être également complète sans ôter la vie à quatre de ces Indiens; mais il faut considérer que, dans une semblable situation, quand l'ordre de faire feu a été donné, on n'est plus le maître d'en prescrire ni d'en modérer les effets.

Dès que les trois jeunes Indiens que nous avions tirés de l'eau furent dans le bateau, ils se jetèrent par terre, s'attendant sans doute à être mis à mort sur-le-champ : nous nous hâtâmes de les rassurer autant qu'il nous fut possible; nous leur fournîmes des habits et leur donnâmes les témoignages de bonne volonté les plus propres à dissiper leurs craintes et à gagner leur confiance. Ceux qui connaissent la nature humaine ne seront pas étonnés que la douleur que devaient ressentir ces jeunes sauvages de la perte de leurs parens, qui venaient de périr sous leurs yeux, ait fait place tout à coup à la joie extrême qu'ils éprouvèrent en se voyant délivrés des terreurs d'une mort qu'ils croyaient certaine, et traités avec bonté par ces mêmes hommes qu'ils regardaient comme leurs bourreaux :

leur joie se peignit avec la plus grande expression sur leurs visages et dans tous leurs mouvemens. Avant même que nous eussions gagné le vaisseau, leur soupçons et leurs craintes étaient entièrement dissipés; non-seulement ils paraissaient déjà accoutumés à leur situation, ils étaient même fort gais; et, lorsqu'on leur offrit du pain, ils le mangèrent avec un appétit vorace. Ils firent plusieurs questions avec beaucoup de curiosité, et répondirent volontiers aux nôtres. Quand notre dîner fut servi, ils montrèrent le désir de goûter de tout ce qu'ils voyaient. Le porc salé fut, de tous les mets que nous avions sur la table, celui qui leur parut le plus agréable. Après le soleil couché, ils firent un autre repas avec le même plaisir; chacun d'eux mangea une grande quantité de pain et but plus d'une quarte d'eau. Le soir on leur dressa des lits et ils allèrent se coucher très satisfaits en apparence de leur état. Cependant l'agitation de leurs esprits s'étant un peu calmée pendant la nuit, et ayant fait place à la réflexion, on les entendit soupirer souvent et très haut. Tupia, qui était près d'eux pour les observer, se leva et sut si bien les consoler et les encourager, qu'il leur rendit non-seulement la tranquillité, mais même la gaîté; au point qu'ils se mirent à chanter une chanson avec un goût qui nous surprit. L'air en était lent et grave comme

ceux de nos psaumes, et contenait plusieurs semitons.

Ces jeunes Indiens avaient une physionomie pleine d'intelligence et d'expression; le second, qui paraissait avoir environ quinze ans, avait un air si ouvert et des manières si aisées, qu'il était impossible de n'en être pas frappé.

En retournant au vaisseau, après avoir pris ces jeunes gens dans le bateau, nous trouvâmes un très gros morceau de pierre-ponce qui flottait sur l'eau; indication certaine qu'il y a ou qu'il y a eu un volcan dans le voisinage.

Le 10 au matin nos prisonniers nous parurent très joyeux, et firent encore un énorme repas; après quoi nous les habillâmes et les parâmes de bracelets et de colliers à leur manière. Je fis mettre ensuite dehors le bateau, et on leur dit que nous allions les mener à terre : cette nouvelle leur causa un transport de joie; mais lorsqu'ils s'aperçurent que nous dirigions notre route vers l'endroit où nous avions débarqué d'abord près de la rivière, leur physionomie s'obscurcit sur-le-champ, et ils nous prièrent avec les plus grandes instances de ne pas les descendre en cet endroit, parce que c'était, nous dirent-ils, l'habitation de leurs ennemis, qui les tueraient et les mangeraient. Ce contre-temps m'embarrassa beaucoup; j'avais espéré que le retour et les récits de ces jeunes Indiens nous pro-

cureraient un accueil favorable de la part de leurs compagnons. J'avais déjà envoyé à terre un officier avec les soldats de marine et un certain nombre de matelots pour couper du bois, et j'étais déterminé à débarquer près du même endroit. Mon intention n'était pas d'abandonner les jeunes Indiens sur la côte, s'ils avaient envie de rester avec nous, mais d'envoyer le soir au bateau avec eux vers cette partie de la baie qu'ils nous montraient comme étant leur habitation.

M. Banks, le docteur Solander et Tupia, étaient avec moi. Lorsque nous eûmes débarqué et traversé la rivière, nos Indiens montrèrent d'abord de la répugnance à nous quitter; mais, changeant tout à coup de sentiment, ils prirent enfin congé de nous, non sans avoir l'air de faire quelques efforts et sans répandre des larmes. Lorsqu'ils furent partis, nous marchâmes le long d'un marais dans le dessein de tuer quelques canards, dont il y avait un nombre prodigieux : quatre soldats de marine étaient en face de nous sur une élévation qui dominait le pays. Lorsque nous eûmes fait environ un mille, nos soldats nous appelèrent et nous dirent qu'ils apercevaient un corps considérable d'Indiens marchant à grands pas vers nous. A cette nouvelle, nous nous rassemblâmes et prîmes le parti de regagner les bateaux le plus vite que nous pourrions. A peine nous étions-nous mis en marche, que les trois

jeunes Indiens sortirent brusquement de quelques broussailles où ils s'étaient cachés, et vinrent réclamer notre protection : nous les reçûmes volontiers, et nous marchâmes en diligence vers nos bateaux.

Les Indiens étaient partagés en deux corps : l'un marchait le long de la hauteur que nos soldats de marine avaient quittée ; l'autre tournait le marais, de manière que nous ne pouvions pas l'apercevoir. Lorsqu'ils virent que nous nous étions formés en un seul corps, ils ralentirent leur marche, mais en nous suivant toujours d'un assez bon pas. Ce fut une circonstance aussi heureuse pour nous que pour eux ; car, lorsque nous fûmes arrivés sur le bord de la rivière, où nous espérions trouver les bateaux qui devaient nous transporter vers les coupeurs de bois, nous vîmes la pinasse à un mille au moins de sa station, parce qu'elle avait été ramasser un oiseau qu'un officier avait tué du rivage, de sorte que le petit canot fut obligé de faire trois voyages pour nous transporter successivement de l'autre côté. Dès que nous fûmes tous rassemblés, les Indiens arrivèrent à l'autre bord, non en corps comme nous nous y attendions, mais par pelotons de deux ou trois ; ils étaient tous armés, et en très peu de temps ils se trouvèrent au nombre de deux cents. Comme nous ne pouvions espérer de faire aucune paix avec eux, puisque la crainte de notre

mousqueterie ne leur imposait pas, et que le vaisseau était trop loin pour atteindre au lieu où ils étaient avec le canon, nous aimâmes mieux nous rembarquer que de nous engager dans une nouvelle querelle, qui aurait coûté encore la vie à plusieurs de ces Indiens. Nous nous avançâmes donc au-devant de la pinasse qui revenait alors vers nous. Un de nos jeunes Indiens se mit à crier tout à coup que son oncle était un de ceux qui marchaient vers nous, et qu'il désirait d'avoir une entrevue avec nous; nous y consentîmes. Bientôt il s'établit une conférence entre ces Indiens et Tupia. Pendant ce temps-là, nos jeunes prisonniers leur montraient tous les présens que nous leur avions faits, comme des gages de notre libéralité et de nos bonnes dispositions; mais ce fut en vain qu'ils s'invitèrent mutuellement à passer la rivière à la nage, aucun des Indiens ni des trois jeunes gens ne voulut s'y hasarder.

Le corps de celui qui avait été tué la veille était resté exposé sur le rivage : nos jeunes Indiens, le voyant assez près de nous, y allèrent et le couvrirent de quelques-uns des vêtemens que nous leur avions donnés; et, bientôt après, un homme seul et désarmé vint à la nage de notre côté, tenant à la main une branche verte, que nous regardâmes comme un symbole de paix. Nous reçûmes ce rameau des mains de Tupia, à qui il le remit; nous

lui fîmes plusieurs présens; nous l'invitâmes aussi à venir à bord du vaisseau, mais il le refusa, et nous nous éloignâmes. Nous croyions que nos jeunes Indiens resteraient avec lui; mais, à notre grande surprise, ils aimèrent mieux nous accompagner.

Lorsque nous nous fûmes retirés, l'Indien alla cueillir une autre branche verte, et, la portant dans sa main, il s'approcha du corps mort que les jeunes sauvages avaient couvert d'une partie de leurs vêtemens. Il marcha quelque temps autour de ce cadavre en faisant différentes cérémonies, et finit par jeter près de lui la branche qu'il tenait, après quoi il retourna vers ses compagnons qui étaient restés assis sur le sable pour observer l'issue de sa négociation : ils se rassemblèrent sur-le-champ autour de lui, et restèrent attroupés pendant plus d'une heure, sans paraître faire aucune attention à nous. Nous étions plus curieux, et nous les observions du vaisseau avec nos lunettes. Nous en vîmes quelques-uns traverser la rivière sur une espèce de radeau, et quatre d'entre eux emportèrent le corps sur lequel on avait fait les cérémonies qu'on vient de décrire. Ils laissèrent l'autre cadavre dans l'endroit où il était.

Après dîner, je dis à Tupia de demander aux jeunes Indiens s'ils avaient encore quelque répugnance à descendre dans l'endroit où nous avions laissé l'oncle du plus jeune, l'enlèvement du corps

mort nous paraissant une ratification de la paix. Ils répondirent qu'ils y descendraient volontiers. On équipa un bateau : ils y sautèrent avec beaucoup d'empressement, et, lorsque le bateau fut à la côte, ils y débarquèrent sans hésiter. A peine eut-il repris la route du vaisseau qu'ils revinrent vers les rochers en entrant dans l'eau, et prièrent instamment nos gens de les reprendre à bord; mais il y avait des ordres positifs de ne pas les recevoir.

Nous observions avec beaucoup d'attention ce qui se passait sur le rivage, et nous vîmes bientôt un Indien passer la rivière sur un autre radeau, et prendre nos trois prisonniers pour les mener à un endroit où quarante ou cinquante des habitans étaient rassemblés; ceux-ci entourèrent les trois jeunes gens et restèrent dans la même place jusqu'au couché du soleil. Enfin, quand nous les vîmes en mouvement, nous distinguâmes nettement nos trois prisonniers qui se séparèrent des autres, vinrent sur le rivage, et, après avoir agité leurs mains trois fois du côté du vaisseau, coururent avec vitesse rejoindre leurs compagnons. Ils marchèrent tous vers le canton que les jeunes Indiens nous avaient montré comme étant la résidence de leurs ennemis; mais nous eûmes lieu de croire qu'il ne leur arriverait aucun mal, attendu que nous les

vîmes partir avec les habits que nous leur avions donnés.

Lorsqu'il fut nuit, nous entendîmes, comme de coutume, de grands cris sur le rivage au fond de la baie; mais nous ne pûmes jamais deviner quel en était l'objet.

## § 3.

Description de la baie de Pauvreté. Aspect du pays adjacent. Traversée de là au cap Turnagain et à Tolaga. Description du pays et de ses habitans. Plusieurs incidens qui nous arrivèrent sur cette partie de la côte.

Le lendemain au matin, 11, nous levâmes l'ancre à six heures, et nous quittâmes ce canton misérable que les naturels du pays appellent *Taoneroa* ou grand Sable, et auquel je donnai le nom de *baie de Pauvreté*, parce que, de toutes les choses dont nous avions besoin, nous ne pûmes y trouver qu'un peu de bois. Cette baie est située au 38e degré 42 minutes de latitude sud, et au 181e degré 36 minutes de longitude ouest; elle a la forme d'un fer à cheval, et on peut la reconnaître au moyen d'une île qui en est tout près, au-dessous de la pointe nord-est. Les deux pointes qui en forment l'entrée sont élevées et de roches blanches et escarpées : elles gisent à une lieue et demie ou deux lieues nord-est et sud-ouest l'une de l'autre. La baie présente un bon mouillage, mais

elle est ouverte au vent entre le sud et l'est. Dans un bon temps, les bateaux peuvent y entrer et en sortir à tous les instans de la marée; mais comme il y a une barre à l'entrée, ils ne peuvent ni entrer ni sortir lorsque la mer est grosse. Le côté du nord est le meilleur endroit pour l'attaquer, et il est toujours possible d'y entrer lorsque cela est impraticable par les autres côtés. La côte de la baie, un peu en dedans de son entrée, est une terre basse et sablonneuse; la surface du pays, à peu de distance par derrière, est agréablement coupée par des collines et des vallées couvertes partout de bois et de verdure. Ce canton nous parut être bien peuplé, surtout dans les vallées qui sont au haut de la baie. La vue s'étendait fort loin, jusqu'à des montagnes d'une hauteur prodigieuse; et dans tout cet espace, nous aperçûmes chaque jour une grande quantité de fumée s'élever en nuages.

J'appelai la pointe sud-ouest de la baie *cap du Jeune Nick*, du nom de Nicolas Gouny, mousse, qui, le premier, découvrit cette terre. A midi elle nous restait au nord-ouest, à trois ou quatre lieues de distance, et nous étions à environ trois milles de la côte. La grande terre s'étendait du nord-est au sud, et je résolus de suivre la direction de la côte au midi, jusqu'au 40ᵉ ou 41ᵉ degré de latitude, et ensuite de retourner au nord, si je ne

rencontrais rien qui m'encourageât à avancer plus loin.

L'après-midi nous eûmes calme. Les Indiens de la côte s'en apercevant, mirent en mer plusieurs pirogues qui vinrent à moins d'un quart de mille du vaisseau; mais nous ne pûmes pas les engager à s'approcher davantage, quoique Tupia employât toute la force de ses poumons et toute son éloquence à leur persuader que nous ne leur ferions point de mal. Sur ces entrefaites nous découvrîmes une autre pirogue de la baie de Pauvreté : elle n'avait que quatre hommes à bord, et nous nous rappelâmes d'avoir vu l'un d'eux dans la première entrevue que nous eûmes avec les insulaires sur le rocher. Cette pirogue, sans s'arrêter et sans faire la moindre attention aux autres, s'avança directement sur les côtés du vaisseau, et nous n'eûmes pas beaucoup de peine à persuader aux Indiens de monter à bord. Leur exemple fut bientôt suivi par les autres, et nous avions autour de nous sept pirogues et environ cinquante hommes. Nous leur fîmes à tous beaucoup de présens; cependant ils désiraient si fort d'avoir une plus grande quantité de nos marchandises, qu'ils nous vendirent tout ce qu'ils avaient, jusqu'à leurs vêtemens et aux pagaies de leurs canots. Ils n'avaient que deux armes faites de talc vert, d'une forme un peu approchante d'un battoir pointu, avec un manche

court et des bords tranchans; ils les appelaient *patou-patou*. Elles sont très propres pour combattre de près, car elles fendraient certainement d'un seul coup le crâne le plus dur. Malgré le courage que montrèrent ces Indiens en montant à bord, ils ressentirent pourtant quelques mouvemens de trouble et de crainte; quand ils furent revenus de ces premières impressions, nous leur demandâmes des nouvelles de nos jeunes prisonniers. Celui qui était monté le premier à bord répondit qu'ils étaient dans leurs habitations sains et saufs; il ajouta que le récit qu'ils avaient fait de la bonté avec laquelle nous les avions traités, et des merveilles que contenait le vaisseau, l'avait engagé à se hasarder à y venir.

Pendant qu'ils furent à bord ils nous donnèrent toutes sortes de signes d'amitié, et ils nous invitèrent très cordialement à retourner dans notre ancienne baie ou à une petite anse qu'ils nous indiquèrent, et qui n'était pas tout-à-fait si éloignée; mais, espérant rencontrer un meilleur havre que ceux que j'avais vus jusqu'alors, j'aimai mieux continuer mes recherches que de retourner en arrière.

Environ une heure avant le coucher du soleil, les pirogues quittèrent le vaisseau, et elles ramèrent avec le petit nombre de pagaies qu'elles s'étaient réservées, et qui suffisaient à peine pour les

reconduire à terre. Les Indiens, par je ne sais quel motif, laissèrent trois de leurs compatriotes sur notre bord. Dès que nous nous en aperçûmes nous les rappelâmes, mais aucun d'eux ne voulut venir reprendre leurs compagnons ; ce qui nous surprit beaucoup. Nous fûmes encore plus étonnés de remarquer que les insulaires délaissés, loin de paraître attristés de leur situation, nous amusèrent en dansant et chantant à leur manière : ils soupèrent et allèrent paisiblement se coucher.

Une petite brise se levant bientôt après qu'il fut nuit, nous gouvernâmes le long de la côte à petites voiles jusqu'à minuit; nous mîmes alors à la cape, et dans peu nous eûmes calme. Nous étions éloignés de quelques lieues de l'endroit où les pirogues nous avaient quittés; et lorsque les Indiens s'en aperçurent à la pointe du jour, ils déplorèrent leur état par de grands cris, des gestes de désespoir et beaucoup de larmes, et Tupia les apaisa difficilement. Le 12, sur les sept heures du matin, profitant d'une brise légère, nous continuâmes à porter au sud-ouest le long de la côte. Heureusement pour nos pauvres Indiens nous rencontrâmes deux pirogues qui s'avancèrent du côté du vaisseau; elles s'arrêtèrent pourtant à peu de distance, et elles semblaient craindre de s'approcher plus près. Cet état d'incertitude causa de grandes alarmes à nos Indiens, et ils sollicitèrent de la

voix et du geste leurs compatriotes, avec toute l'impatience possible, de venir sur les côtés du vaisseau. Tupia nous interpréta ce qu'ils disaient; et nous fûmes fort surpris d'apprendre qu'entre autres raisons qu'ils employaient, ils assuraient les Indiens des pirogues que nous ne mangions point d'hommes. Nous commençâmes alors à croire sérieusement que cette horrible coutume était en usage parmi eux; car nous regardions auparavant ce que les enfans nous avaient dit comme des exagérations inspirées par la crainte. Une des pirogues à la fin se hasarda à venir au côté du bâtiment, et nous reçûmes à bord un vieillard que la beauté de son vêtement et de son arme, qui était un patou-patou, fait d'os qu'il nous dit être de baleine, nous fit prendre pour un chef. Il resta peu de temps avec nous, et, en s'en allant, il emmena nos trois hôtes indiens, à la grande satisfaction des uns et des autres.

Quand nous fîmes voile nous étions au travers d'une pointe, depuis laquelle la terre court sud-sud-ouest, et que j'appelai *cap Table*, à raison de sa figure. Cette pointe gît sept lieues au sud de la baie de Pauvreté, au 39e degré 7 minutes de latitude sud, et au 181e degré 36 minutes de longitude ouest. Elle est d'une élévation considérable; elle se termine en angle aigu, et semble être entièrement plate au sommet.

En gouvernant le long de la côte, à la distance de deux ou trois milles au sud du cap, nos sondes furent de vingt à trente brasses, et nous avions entre nous et la côte une chaîne de rochers qui paraissaient à différentes hauteurs au-dessus de l'eau.

A midi le cap Table nous restait au nord-est, à environ quatre lieues, et nous avions au sud-ouest, à peu près à trois milles de distance, une petite île, qui était la terre la plus méridionale que nous aperçussions. Je donnai à cette île, que les naturels du pays appellent *Teahowray*, le nom d'*île de Portland*, à cause de la grande ressemblance qu'elle a avec Portland dans le canal de la Manche. Elle gît à environ un mille d'une pointe qui est sur la grande terre; mais il paraît y avoir une chaîne de rochers qui se prolongent d'une île à l'autre, au nord-est. A deux milles de la pointe sud de Portland il y a un rocher à fleur d'eau, sur lequel la mer brise avec beaucoup de violence en passant entre ce rocher et la terre.

En longeant la côte nous vîmes sur l'île de Portland, ainsi que sur la côte de la Nouvelle-Zélande, les naturels du pays rassemblés en grand nombre. Nous distinguâmes aussi plusieurs terrains cultivés : quelques-uns semblaient avoir été fraîchement retournés et mis en sillons comme une terre labourée; d'autres étaient couverts de plantes à différens degrés de végétation. Nous aperçûmes en deux en-

droits, sur le sommet des collines, des palissades élevées, semblables à celles que nous avions vues sur la pointe nord-est de la baie de Pauvreté. Comme elles étaient rangées en ligne, sans enclore aucun espace, nous ne pûmes pas deviner leur usage, et nous supposâmes qu'elles pouvaient bien être l'ouvrage de la superstition.

Sur le midi nous vîmes paraître une autre pirogue montée par quatre hommes; elle s'approcha à environ un quart de mille de nous, et les Indiens qu'elle avait à bord nous parurent faire diverses cérémonies. L'un d'eux, qui était sur l'avant, semblait quelquefois demander et offrir la paix, et d'autres fois menacer de la guerre en agitant une arme qu'il tenait à la main; en d'autres instans il se mettait à danser ou à chanter. Tupia lui parla beaucoup, mais il ne put pas lui persuader de venir sur notre bâtiment.

Entre une heure et deux nous découvrîmes à l'ouest de Portland une terre qui se prolongeait au sud tant que la vue pouvait s'étendre, et le vaisseau, tournant autour de l'extrémité sud de l'île, tomba tout à coup sur un bas-fond inégal et raboteux. En peu de temps cependant nous nous tirâmes de danger, et nous eûmes de nouveau une eau profonde.

Nous étions alors éloignés d'un mille de l'île, qui se terminait en roches blanches, depuis les-

quelles une longue traînée de terre basse se prolongeait vers la grande terre. Nous vîmes assis sur les flancs de ces rochers un grand nombre d'Indiens qui nous regardaient avec beaucoup d'attention, et il est probable qu'ils remarquèrent de l'embarras et de la confusion dans notre équipage, et de l'irrégularité dans la manœuvre du vaisseau, pendant que nous cherchions à nous tirer du bas-fond; ce qui put les porter à conclure que nous étions alarmés ou en danger. Nous crûmes qu'ils avaient dessein de profiter de notre situation, car ils mirent en mer, avec toute la promptitude possible, cinq pirogues remplies d'hommes bien armés. Ils s'avancèrent si près, et leurs cris, l'agitation de leurs lances et leurs gestes menaçans nous annoncèrent des dispositions si hostiles, que nous fûmes en peine de notre petit bateau, qui était toujours occupé à sonder. C'est pour cela que nous leur tirâmes un coup de fusil. Le coup, qui ne leur fit point de mal, loin de les intimider, parut les exciter davantage; en conséquence, je fis tirer au milieu d'eux un coup de canon chargé à mitraille. Cet expédient nous réussit mieux que le premier. Dès qu'ils entendirent le bruit de l'explosion, ils se levèrent tous brusquement et poussèrent des cris; mais, au lieu de continuer à nous suivre, ils se rassemblèrent, et après avoir déli-

béré peu de temps entre eux, ils s'en allèrent tranquillement.

Quand nous eûmes fait le tour de Portland, nous gouvernâmes au nord-ouest vers la terre, avec une petite brise du nord-est qui tomba sur les cinq heures; nous fûmes obligés de mouiller ayant vingt-une brasses d'eau, fond de sable fin. La pointe sud de Portland nous restait au sud-est, à environ deux lieues, et nous avions au nord-est une pointe basse de la grande terre. Une baie profonde se prolonge dans la même direction que cette pointe basse; le cap Table est l'extrémité de la terre qui se trouve par derrière cette baie, de manière que, n'y ayant entre elle et la grande terre qu'une langue de terre basse et étroite, elle forme une péninsule. Le cap Table est la pointe nord, et Portland, la pointe sud de cette péninsule, que les naturels du pays appellent *Terakaco*.

Pendant que nous étions à l'ancre, deux nouvelles pirogues s'approchèrent de nous: l'une d'elles était armée, et l'autre était un petit bateau de pêche qui n'avait que quatre hommes à bord. Ils s'avancèrent si près, qu'ils entrèrent en conversation avec Tupia. Ils répondirent avec beaucoup de civilité à toutes les questions qu'il leur fit; mais il ne put pas leur persuader de venir dans notre bâtiment: ils s'avancèrent cependant assez pour recevoir plusieurs présens que nous leur jetâmes du

vaisseau, et dont ils parurent fort contens, et ensuite ils s'en allèrent. Les Indiens tinrent pendant la nuit plusieurs feux allumés sur la côte, probablement pour nous montrer qu'ils étaient trop bien sur leurs gardes pour que nous pussions les surprendre.

Le 13, sur les cinq heures du matin, une brise s'élevant du nord, nous appareillâmes et nous gouvernâmes vers la terre. La côte forme une grande baie, dont Portland est la pointe nord-est, et la baie qui se prolonge derrière le cap Table, forme elle-même un bras. J'avais fort envie d'examiner ce bras, parce qu'il semblait y avoir un mouillage sûr; mais comme je n'en étais pas certain, et que le vent était près de sa fin, je ne voulus pas perdre de temps à faire cette tentative. En dedans de Portland, la sonde ne rapporta jamais plus de vingt-quatre brasses, mais le fond était bon partout. La terre, près de la côte, est médiocrement élevée, avec des roches blanches et des grèves de sable; dans l'intérieur elle s'élève en montagnes. La plus grande partie de la surface du pays est couverte de bois et présente partout un aspect agréable et fertile. Neuf pirogues suivirent le vaisseau dans la matinée; nous ne pouvons pas dire si elles venaient avec des intentions pacifiques ou pour nous attaquer, car nous les laissâmes bientôt derrière nous.

Nous portâmes le soir vers un endroit où il

semblait y avoir une ouverture, mais nous n'y trouvâmes point de havre; nous regagnâmes le large, et dans peu nous vîmes après nous une grande pirogue montée par dix-huit ou vingt hommes, tous armés, qui, sans pouvoir nous atteindre, poussaient des cris de défi et agitaient leurs armes en faisant plusieurs gestes de menace et d'insulte.

Le 14 au matin nous découvrîmes dans l'intérieur des terres des montagnes sur lesquelles il y avait encore de la neige. Le pays près de la côte était bas, et peu propre à la culture; mais nous aperçûmes dans un endroit un petit canton de quelque chose de jaune qui ressemblait beaucoup à un champ de blé, et qui, probablement, n'était rien autre que quelques glaïeuls secs, très communs sur les sols marécageux. Nous vîmes, à quelque distance, des bosquets d'arbres qui paraissaient élevés et se terminer en pointe. Comme ils n'étaient pas à plus de deux lieues du fond sud-ouest de la grande baie que nous avions côtoyée pendant les deux derniers jours, je détachai la pinasse et la chaloupe pour aller chercher de l'eau douce. Au moment où elles mettaient en mer, nous vîmes plusieurs pirogues s'avancer de la côte vers nous, ce qui me fit juger que nos gens ne seraient pas en sûreté s'ils quittaient le vaisseau. Sur les dix heures cinq de ces pirogues,

après s'être rassemblées comme pour tenir conseil, s'approchèrent de notre bâtiment. Elles avaient à bord quatre-vingts ou quatre-vingt-dix hommes, et quatre autres pirogues qui semblaient destinées à soutenir l'attaque les suivaient par derrière. Quand les cinq premières furent à environ cent verges du vaisseau, les Indiens se mirent à chanter leur chanson de guerre, à agiter leurs piques et à se préparer au combat. Nous n'avions point alors de temps à perdre, car, si nous ne venions pas à bout de prévenir l'attaque, nous serions malheureusement forcés d'employer contre eux nos armes à feu, ressource dont nous désirions beaucoup ne pas nous servir. Nous chargeâmes Tupia de les avertir que nous avions des armes qui les détruiraient aussi promptement que la foudre: que, pour leur en donner des preuves convaincantes, nous allions en tirer quelques-unes sans leur faire aucun mal; mais que s'ils persistaient dans leurs hostilités, nous serions forcés de nous en servir pour notre défense. Je fis tirer un canon de quatre chargé à mitraille, ce qui produisit l'effet que nous en attendions. L'explosion, la lueur du feu, et par-dessus tout le plomb qui se répandit fort loin dans l'eau, les intimida tellement, qu'ils commencèrent à ramer de toutes leurs forces vers le rivage. Cependant Tupia les rappela, et les assura que, s'ils s'avançaient sans armes, nous les re-

cevrions amicalement ; sur quoi les Indiens d'une des pirogues laissèrent les armes dans une autre et vinrent sous la poupe du vaisseau. Nous leur fîmes plusieurs présens, et nous les aurions sûrement engagés à monter à bord, si les autres pirogues ne s'étaient pas approchées en réitérant leurs menaces par leurs cris et leurs gestes. Les Indiens qui étaient venus au côté de notre bâtiment parurent très fâchés de cette démarche de leurs compatriotes, et bientôt après ils s'en allèrent tous.

L'après-midi nous gouvernâmes vers la pointe sud de la baie; mais, n'y étant pas encore arrivés le soir, nous louvoyâmes toute la nuit. Le lendemain, 16, à huit heures du matin, nous trouvant sur le travers de la pointe, plusieurs pirogues de pêcheurs s'approchèrent de nous et nous vendirent du poisson gâté : c'était le meilleur qu'ils eussent, et nous voulions commercer avec eux à quelque prix que ce fût. Ces insulaires se comportèrent fort bien à notre égard, et nous nous serions quittés bons amis, si une grande pirogue, qui avait à bord vingt-deux hommes armés, ne s'était pas avancée hardiment jusqu'aux côtés du vaisseau. Nous nous aperçûmes bientôt que ce bâtiment n'avait point de marchandises pour trafiquer; cependant nous donnâmes aux Indiens deux ou trois morceaux d'étoffe qu'ils semblaient aimer passion-

nément. Je remarquai qu'un de ces hommes portait une peau noire qui ressemblait un peu à celle d'un ours, et, désirant savoir à quel animal elle avait appartenu, je lui offris un morceau de revêche rouge. Ce marché lui fit beaucoup de plaisir : sur-le-champ il ôta sa peau et nous la tendit de sa pirogue; il ne voulut cependant pas la lâcher sans tenir mon étoffe, et comme nous n'aurions pas pu faire notre échange si j'avais voulu prendre la même précaution, je lui fis donner l'étoffe. Après l'avoir reçue, au lieu de m'envoyer la peau, il enveloppa l'une et l'autre dans un panier avec un sang-froid surprenant, sans faire attention à ma demande ou à mes remontrances, et bientôt après il s'éloigna du vaisseau avec les autres pirogues de pêcheurs. Quand elles furent à quelque distance, elles se rassemblèrent, et après une courte délibération elles revinrent. Les pêcheurs nous offrirent de nouveau du poisson; et, quoiqu'il ne fût bon à rien, nous l'achetâmes, ce qui renouvela notre trafic. Parmi ceux de nos gens qui étaient placés aux côtés du vaisseau pour recevoir ce que nous achetions, il y avait le petit Tayeto, valet de Tupia: un des Indiens, guettant un moment favorable, le saisit tout à coup et l'entraîna dans une pirogue; deux autres le placèrent sur l'avant de leur bâtiment; les autres se mirent à ramer avec beaucoup de promptitude pour s'enfuir, et les autres piro-

gues les suivirent aussi rapidement qu'il leur fut possible; sur quoi j'ordonnai aux soldats de marine qui étaient de service sur le tillac de faire feu. Ils dirigèrent leurs coups vers la partie de la pirogue qui était la plus éloignée du jeune Taïtien, ou plutôt ils tirèrent dans les environs; car ils aimaient mieux manquer les rameurs que de risquer de le blesser. Il arriva pourtant qu'un des Indiens tomba, et les autres abandonnèrent Tayeto, qui sauta dans la mer et nagea vers le vaisseau. La grande pirogue vira de bord sur-le-champ, et se mit à le poursuivre; mais quelques coups de fusil et un coup de canon que nous tirâmes sur elle lui firent abandonner son entreprise. Nous mîmes à la cape et lançâmes en mer un bateau, qui reprit à bord le pauvre Tayeto sain et sauf, mais si effrayé, qu'il parut pendant quelque temps privé de l'usage de ses sens. Quelques-uns de nos officiers, qui, au moyen de leurs lunettes, suivirent des yeux les pirogues jusqu'au rivage, dirent qu'ils avaient vu porter sur la grève trois hommes qui semblaient être morts, ou que leurs blessures avaient mis absolument hors d'état de marcher.

Je donnai le nom de *cap Kidnappers*, c'est-à-dire *voleur d'enfant*, au cap en travers duquel nous eûmes cette malheureuse aventure. Il est situé au 39e degré 43 minutes de latitude, et au 182e degré 24 minutes de longitude ouest. Il est très remar-

quable par deux rochers blancs qui ont la forme de meules de foin, et d'autres élevés et également blancs qui sont de chaque côté. Il gît sud-ouest à treize lieues de l'île de Portland. Dans l'espace intermédiaire se trouve la baie, dont il est la pointe méridionale, et que j'appelai *baie de Hawke*, en honneur de sir Édouard Hawke, alors premier lord de l'amirauté : nous y trouvâmes un bon mouillage. Depuis le cap Kidnappers la terre court sud-sud-ouest. Nous longeâmes la côte dans cette direction, avec une brise forte et un beau temps, en nous tenant à environ une lieue du rivage.

Dès que Tayeto fut revenu de sa frayeur il apporta un poisson à Tupia, et il lui dit que c'était une offrande qu'il présentait à son *eatua*, ou Dieu, pour le remercier d'avoir échappé au danger qu'il venait de courir. Tupia fit l'éloge de sa piété, et lui ordonna de jeter le poisson dans la mer, ce qu'il fit.

A deux heures de l'après-midi nous dépassâmes une île petite, mais élevée, qui gît tout près de la côte, et sur laquelle nous vîmes plusieurs maisons, des pirogues et des Indiens. Nous crûmes que ces insulaires étaient des pêcheurs, parce que l'île était entièrement stérile. Nous aperçûmes aussi plusieurs hommes dans une petite baie de la grande terre, en dedans de l'île. A onze heures nous mîmes à la cape jusqu'à la pointe du jour du 16, et alors nous

fîmes voile au sud, le long de la côte. Sur les sept heures nous dépassâmes une pointe élevée de terre qui gît au sud-sud-ouest, à douze lieues du cap Kidnappers. Depuis cette pointe la terre court trois quarts de pointe plus à l'ouest. A dix heures nous découvrîmes une plus grande étendue de terre ouverte au sud. A midi la terre la plus méridionale qui fût en vue nous restait au sud-ouest, à huit ou dix lieues, et nous avions à l'ouest, à environ deux milles, un cap élevé et arrondi, où il y avait des roches jaunâtres.

L'après-midi nous eûmes un petit vent de l'ouest, et pendant la nuit de petites fraîcheurs variables et des calmes. Le matin du 17 il s'éleva une jolie brise entre le nord-ouest et le nord-est. Comme nous avions porté jusqu'alors au sud sans rien découvrir qui annonçât que nous rencontrerions un havre, et le pays devenant manifestement plus mauvais, je crus qu'en avançant plus loin dans cette direction nous ne gagnerions rien, et qu'au contraire nous perdrions un temps qui pouvait être employé avec plus d'apparence de succès à examiner la côte au nord. En conséquence, à une heure de l'après-midi, je virai de bord, et je mis le cap au nord avec une brise fraîche de l'ouest. La pointe élevée et ronde qui avait des roches jaunâtres, et en travers de laquelle nous étions à midi, fut appelée *cap Turnagain*, c'est-à-dire *du retour*, parce

que nous retournâmes en arrière lorsque nous y fûmes arrivés. Il gît au 40e degré 34 minutes de latitude sud, et au 182e degré 55 minutes de longitude ouest, à dix lieues au sud-sud-ouest et sud-sud-ouest-demi-ouest du cap Kidnappers. La terre entre ces deux caps est d'une hauteur très inégale. En quelques endroits elle est élevée près de la mer, et elle a des rochers blancs; en d'autres elle est basse et remplie de grèves sablonneuses. La surface du pays n'est pas aussi bien couverte de bois que dans les environs de la baie de Hawke, mais elle ressemble plus aux dunes d'Angleterre. Cependant, suivant toute apparence, elle est bien peuplée, car en longeant la côte nous aperçûmes plusieurs villages non-seulement dans les vallées, mais encore sur les sommets et les flancs des collines, et de la fumée en plusieurs autres endroits. La chaîne des montagnes dont on a parlé plus haut s'étendait au sud au-delà de la portée de notre vue, et elle était partout marquée de neige. Pendant la nuit nous vîmes dans l'intérieur du pays deux feux si considérables, que nous conclûmes qu'ils avaient été allumés par des Indiens qui voulaient nettoyer un terrain pour le cultiver. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, ces feux sont une preuve que la partie de la Nouvelle-Zélande où nous les vîmes était habitée.

Le 10, à quatre heures du matin, le cap Kid-

nappers nous restait au nord-ouest, à deux lieues de distance. Le soir, étant en travers d'une péninsule de l'île de Portland, appelée *Terakako*, une pirogue se détacha de cette côte, et atteignit avec beaucoup de peine notre vaisseau. Elle avait à bord cinq Indiens, dont deux semblaient être des chefs, et les trois autres des serviteurs. Les chefs se firent peu presser pour venir à bord, et ils ordonnèrent aux trois autres Indiens de rester dans leurs pirogues. Nous les traitâmes avec beaucoup d'amitié, et ils nous témoignèrent tout le plaisir que leur causait notre accueil. Ils allèrent dans ma chambre, et peu de temps après ils nous dirent qu'ils avaient résolu de ne pas retourner à terre avant le lendemain au matin. Je ne m'attendais pas à l'honneur qu'ils voulaient nous faire de coucher à bord, et je ne le désirais point. Je leur fis des représentations fortes contre ce projet; j'ajoutai qu'ils avaient tort de le former, puisque le lendemain au matin le vaisseau se trouverait probablement à une grande distance de l'endroit où il était alors. Cependant ils persistèrent dans leur résolution; et, comme il était impossible de m'en débarrasser sans les chasser de force, je les gardai. J'eus pourtant la précaution de demander que leurs serviteurs fussent mis à bord, ainsi que la pirogue, et ils y consentirent sans difficulté.

Un de ces chefs avait la physionomie la plus ou-

verte et la plus franche, et bientôt je ne le soupçonnai plus d'avoir aucun mauvais dessein contre nous. Ils examinèrent avec beaucoup de curiosité et d'attention tout ce qu'ils voyaient, et ils furent très reconnaissans des petits présens que nous leur fîmes; mais nous ne pûmes pas persuader à l'un ou à l'autre de manger ou de boire : leurs valets, en revanche, mangèrent avec une voracité étonnante tous les alimens qu'ils pouvaient attraper. Nous reconnûmes que ces Indiens avaient entendu parler de notre amitié et de notre libéralité envers les naturels du pays qui étaient déjà venus à bord auparavant. Cependant nous regardâmes comme une marque extraordinaire de leur courage la confiance qu'ils avaient en nous. Pendant la nuit je mis à la cape jusqu'à la pointe jour, et alors je fis voile. A sept heures du matin du 19 je remis à la cape une seconde fois au-dessous du cap Table, et je renvoyai sur leur pirogue nos hôtes, qui témoignèrent quelque surprise de se voir si éloignés du canton qu'ils habitaient, et ils débarquèrent vis-à-vis du vaisseau. J'aperçus alors d'autres pirogues qui se détachèrent de la côte; mais je continuai ma route au nord sans attendre leur arrivée.

Sur les trois heures je dépassai un cap remarquable, que j'appelai *Gable-End Foreland*, c'est-à-dire *promontoire du bord du toit*, parce que la roche blanche de la pointe ressemblait extrême-

ment au bord du toit d'une maison; mais on peut le reconnaître également au moyen d'un rocher qui s'élève comme un clocher à peu de distance de là: il gît au nord-est à environ douze lieues du cap Table. La côte, dans l'espace intermédiaire, forme une baie, en dedans de laquelle se trouve la baie de Pauvreté, à quatre lieues du promontoire dont on vient de parler et à huit du cap. A cet endroit, trois pirogues s'avancèrent vers nous, et un Indien vint à bord : nous lui donnâmes quelques bagatelles, et il retourna bientôt à son canot qui, ainsi que les autres, revira vers la côte.

Le 20 au matin je fis voile vers la côte, afin d'examiner deux baies qui paraissaient à environ deux lieues au nord du promontoire; je ne pus pas atteindre la plus méridionale, mais je mouillai dans l'autre sur les onze heures.

Les Indiens qui étaient à bord de plusieurs pirogues nous invitèrent à descendre dans cette baie, et ils nous montrèrent par signes un endroit où ils dirent qu'il y avait de l'eau douce en abondance. Je n'y trouvai pas contre la mer un aussi bon abri que je l'attendais; mais les naturels qui s'approchèrent de nous paraissant avoir des dispositions amicales, je résolus d'essayer si je ne pourrais pas me procurer ici quelque connaissance du pays avant d'avancer plus loin au nord.

Dans une des pirogues qui s'avancèrent vers nous

dès que nous eûmes mis à l'ancre, nous aperçûmes deux hommes qui, par leurs vêtemens, semblaient être des chefs : l'un d'eux était habillé d'une jaquette ornée à leur manière d'une peau de chien; la jaquette de l'autre était presque entièrement couverte de petites touffes de plumes rouges. J'invitai ces Indiens à monter à bord, et ils entrèrent dans le vaisseau sans beaucoup hésiter. Je donnai à chacun d'eux environ quatre verges de toile et un clou de fiche; la toile leur fit beaucoup de plaisir, mais ils ne paraissaient attacher aucune valeur au clou. Nous remarquâmes qu'ils connaissaient ce qui était arrivé à la baie de Pauvreté, ce qui nous donnait lieu de penser qu'ils se comporteraient paisiblement à notre égard : cependant, pour plus grande sûreté, je chargeai Tupia de leur dire pour quelles raisons nous venions dans ce canton, et de les assurer que nous ne leur ferions aucun mal, s'ils ne nous en faisaient point. Sur ces entrefaites les hommes qui étaient dans les pirogues vendirent à nos gens, d'une manière très honnête, ce qu'ils avaient par hasard avec eux. Les chefs, qui étaient des vieillards, restèrent au vaisseau jusqu'après notre dîner. Sur les deux heures, je partis avec les bateaux équipés et armés, afin d'aller à terre pour chercher de l'eau douce, et les deux chefs s'embarquèrent avec moi. L'après-midi fut orageuse; il tomba beaucoup de pluie, et la houle s'élevait

partout à une si grande hauteur, qu'en ramant presque tout autour de la baie nous ne trouvâmes pas un endroit où nous pussions débarquer. Après avoir résolu de retourner au vaisseau, j'en avertis les chefs, qui appelèrent les Indiens de la côte et leur ordonnèrent de dépêcher une pirogue pour les venir chercher. La pirogue arrivée, il nous quittèrent en promettant de revenir à bord le lendemain au matin, et de nous apporter du poisson et des pommes de terre.

Le temps étant devenu plus calme et plus beau le soir, je fis équiper les bateaux et je débarquai avec MM. Banks et Solander. Les naturels du pays nous reçurent avec de grandes marques d'amitié, et ils eurent une attention scrupuleuse de ne pas nous offenser. Ils eurent soin en particulier de ne pas paraître en grandes troupes : une seule famille, ou les habitans de deux ou trois maisons seulement, se rassemblèrent au nombre de quinze ou vingt, en y comprenant les hommes, les femmes et les enfans. Ils s'assirent à terre, et ils nous invitèrent à approcher d'eux par un signe qui consistait à faire mouvoir leurs mains vers leur poitrine : nous leur fîmes plusieurs présens. Dans notre promenade autour de la baie, nous trouvâmes deux petits courans d'eau douce. Cette découverte, jointe à la conduite amicale des Indiens, m'engagea à rester au moins un jour, afin de pouvoir remplir nos fu-

tailles vides, et de donner à M. Banks une occasion d'examiner les productions du pays.

Le matin du 21 j'envoyai le lieutenant Gore à terre, avec un fort détachement d'hommes, pour faire la garde au lieu de l'aiguade; MM. Banks et Solander, Tupia, Tayeto et quatre autres les joignirent bientôt après.

Les naturels du pays s'assirent près de nos gens et parurent fort satisfaits de les voir, mais ils ne se mêlèrent point avec eux; ils firent cependant quelques échanges, particulièrement contre nos étoffes, et, peu de temps après, ils reprirent leurs occupations ordinaires, comme si aucun étranger n'avait été parmi eux. Dans la matinée, plusieurs de leurs pirogues allaient à la pêche, et chacun, au moment du dîner, retournait dans son habitation, d'où il sortait de nouveau après un certain temps. Ces apparences favorables encouragèrent M. Banks et le docteur Solander à parcourir avec très peu de précaution la baie, où ils trouvèrent plusieurs plantes, et tuèrent quelques oiseaux d'une beauté surprenante. Pendant leur excursion, ils visitèrent plusieurs habitations des naturels du pays, et ils découvrirent quelque chose de leur manière de vivre; car ils montraient sans crainte et sans réserve tout ce que nos observateurs étaient curieux de voir. Ils les trouvèrent quelquefois prenant leur repas, que l'approche des étrangers

n'interrompait jamais. Leur nourriture à cette saison consistait en poisson, avec lequel ils mangent, au lieu de pain, la racine d'une espèce de fougère, qui ressemble beaucoup à celle qui croît sur les communes d'Angleterre. Ils grillent ces racines sur le feu, et ils les battent ensuite avec un bâton jusqu'à ce que l'écorce et l'enveloppe extérieure tombent; ce qui reste est une substance molle, un peu pâteuse, douce et qui n'est point désagréable au goût, mais elle est mêlée d'une grande quantité de filasse et de fils très désagréables.

Quelques Indiens avalaient ces fibres, mais le plus grand nombre les recrachaient dans des paniers qu'ils avaient près d'eux pour recevoir la partie mâchée qu'ils rejetaient. En d'autres temps ils ont certainement des végétaux excellens en abondance; mais, excepté les chiens, qui sont d'une vilaine figure, nous n'avons point vu d'animaux apprivoisés. M. Banks aperçut quelques-unes de leurs plantations où le terrain était aussi bien divisé et labouré que dans nos jardins les mieux soignés; il y reconnut des patates douces, des eddas, qui sont très connus et fort estimés dans les Indes orientales et les îles d'Amérique, et quelques citrouilles. Les patates douces étaient plantées sur de petites collines, quelques-unes disposées par planches, d'autres en quinconce, et toutes alignées avec la plus grande régularité. Les eddas avaient été placés

sur un sol plat, mais aucun ne paraissait encore au-dessus de terre, et les citrouilles étaient placées dans de petits creux, à peu près comme en Angleterre. L'étendue de ces plantations variait depuis une acre jusqu'à dix; en les rassemblant toutes, il paraissait y avoir de cent cinquante à deux cents acres de terrain cultivé dans toute la baie, quoique nous n'y ayons jamais vu cent Indiens. Chaque district était environné d'une haie composée ordinairement de roseaux qui étaient entrelacés les uns si près des autres, qu'une souris aurait à peine pu passer à travers.

Les femmes se peignent le visage avec de l'ocre rouge et de l'huile, qui, étant ordinairement sur leurs joues et leur front dans un état d'humidité, se communique aisément à ceux qui jugent à propos de les embrasser: les nez de plusieurs de nos gens démontraient d'une manière évidente qu'elles n'avaient point d'aversion pour cette familiarité. Elles sont aussi coquettes que nos dames d'Europe les plus à la mode, et les jeunes filles aussi folâtres que des poulains qu'on n'a pas encore dressés. Elles portaient toutes un jupon, au-dessous duquel il y avait une ceinture faite de tiges d'herbes bien parfumées, à laquelle était attachée une petite touffe de feuilles de quelque plante odoriférante, qui servait de dernier retranchement à leur modestie. Les visages des hommes n'étaient pas peints

aussi généralement; cependant nous en vîmes un dont tout le corps et même les vêtemens avaient été frottés d'ocre sèche, et il en tenait toujours à la main un morceau, avec lequel il renouvelait à chaque instant cette parure, dans les endroits où il supposait qu'il en manquait. Ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Taïtiens, parce que la froidure du climat ne leur permet pas de se baigner aussi souvent; mais nous avons remarqué qu'ils les surpassaient en un point, dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'Indiens. Chaque maison ou hameau, de trois ou quatre habitations, avait des lieux privés, de sorte qu'on ne voyait point d'ordures sur la terre; les restes de leurs repas, la litière et les autres ordures étaient aussi mises en tas de fumier, régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais.

Ils étaient alors plus avancés sur cet article de police que l'une des nations les plus considérables de l'Europe; car, d'après un témoignage digne de foi, je sais que jusqu'en 1760 il n'y avait point de lieux privés à Madrid, la capitale de l'Espagne, quoique cette ville fût abondamment fournie d'eau. Avant cette époque, tous les habitans étaient dans l'usage de jeter la nuit, de leurs fenêtres dans la rue, leurs ordures qu'un certain nombre d'hommes étaient chargés de transporter de l'extrémité supérieure à

la partie basse de la ville, où elles restaient jusqu'à ce qu'elles fussent sèches, et alors elles étaient chargées sur des voitures et déposées hors des portes. Sa Majesté Catholique actuellement régnante, ayant résolu d'abolir un usage si honteux, ordonna, par un édit, que chaque propriétaire de maison bâtirait des lieux privés, et qu'on ferait des cloaques, des égouts et des canaux, entretenus aux frais du public. Les Espagnols, quoique accoutumés depuis long-temps à un gouvernement absolu, regardèrent cet édit comme une infraction aux droits communs du genre humain, et ils s'opposèrent fortement à son exécution. Chaque classe de citoyens faisait quelque objection contre l'édit; mais les médecins en proposèrent une très spécieuse pour engager le roi à laisser à son peuple la conservation de ses usages : ils remontrèrent que, si les ordures n'étaient pas jetées comme à l'ordinaire dans les rues, il s'ensuivrait probablement une maladie fatale, parce que le corps humain absorberait les particules d'air qu'attiraient ces ordures. Cet expédient, ainsi que d'autres qu'on imagina, furent inutiles, et le mécontentement du peuple alla si loin, qu'il fut très près d'occasioner une révolte : cependant le roi l'emporta à la fin, et Madrid est aujourd'hui aussi propre que la plupart des grandes villes de l'Europe. Plusieurs des citoyens qui ont probablement cru, d'après

les principes de leurs médecins, que des amas d'ordure empêchent les particules infectes de l'air de se fixer sur les substances voisines, ont construit les lieux privés près du feu de leur cuisine, afin de conserver leurs alimens sains [1].

Le soir, tous nos bateaux étant occupés à transporter de l'eau à bord, et M. Banks et sa compagnie s'apercevant qu'on les laisserait peut-être à terre après la nuit, ce qui leur aurait fait perdre un temps qu'ils désiraient beaucoup employer à mettre en ordre les plantes qu'ils avaient rassemblées, prièrent les Indiens de les ramener au vaisseau sur une de leurs pirogues : les naturels du pays y consentirent sur-le-champ, et pour cela ils mirent un de leurs bâtimens en mer. Nos gens, qui étaient au nombre de huit, allèrent tous à bord. Comme ils n'étaient pas accoutumés à monter ces pirogues, qui, pour marcher, ont besoin d'un balancier, ils versèrent malheureusement dans la houle : personne ne périt, mais ils jugèrent à propos d'en laisser la moitié pour un second voyage. MM. Banks et Solander, Tupia et Tayeto s'embarquèrent de nouveau, et, sans aucun autre accident, arrivèrent sains et saufs, très satisfaits du carac-

1 La même ténacité populaire s'est fait remarquer dans plusieurs villes du midi de la France, notamment à Marseille, où, encore aujourd'hui, dans la ville vieille, il n'est pas rare de recevoir la nuit un passarès sur la tête si le passant ne se hâte de l'éviter.

tère de ces Indiens amis, qui se chargèrent gaîment de les conduire en deux fois, quand ils eurent vu combien ils étaient peu propres à monter leurs bâtimens.

Pendant que MM. Banks et Solander et leurs compagnons étaient à terre, plusieurs des naturels du pays vinrent au vaisseau, trafiquèrent en échangeant leurs étoffes contre celles de Taïti. Ils aimaient passionnément ce trafic; et, pendant quelque temps, ils préférèrent les étoffes des Indiens à celles d'Europe; mais avant la nuit, elles diminuèrent de valeur de cinq pour cent. Je pris à bord quelques-uns de ces insulaires; je leur fis voir le vaisseau et son appareil, ce qui leur causa autant de plaisir que d'étonnement.

Comme il était extrêmement difficile de transporter de l'eau à bord, à cause de la houle, je résolus de ne pas séjourner plus long-temps à cet endroit : le lendemain, 22, à cinq heures du matin, je levai l'ancre et remis en mer.

Cette baie, qui est appelée *Tegadoo* par les naturels du pays, gît au 38e degré 10 minutes de latitude sud; mais comme elle n'est recommandable pour les navigateurs à aucun égard, il serait inutile d'en faire la description.

Depuis cette baie j'avais dessein de continuer ma route en portant au nord; mais le vent soufflant directement debout, je ne pouvais pas avan-

cer. Pendant que je virais vent devant, quelques-uns des naturels du pays vinrent à bord et me dirent que, dans une baie située un peu au sud, et qui était celle que je n'avais pas pu atteindre le jour où j'arrivai à Tegadoo, il y avait d'excellente eau douce, et que les bateaux pourraient débarquer sans trouver de houle. Je crus qu'il valait mieux mouiller dans cette baie que de me tenir en mer, parce que je pourrais y compléter mes provisions d'eau et former de nouvelles liaisons avec les Indiens.

D'après cette résolution, je mis le cap sur le côté de la baie, et j'envoyai dans l'intérieur deux bateaux armés pour examiner l'aiguade. Nos gens confirmant à leur retour ce que nous avaient dit les naturels du pays, je mis à l'ancre vers une heure, par onze brasses d'eau, fond de beau sable, la pointe septentrionale de la baie nous restant au nord-quart-nord-est, et la pointe sud au sud-est. Nous avions au sud-quart-sud-est, à environ un mille, le lieu de l'aiguade qui était dans une petite anse, un peu en dedans de la pointe sud de la baie. Plusieurs pirogues arrivèrent à l'instant du rivage, et les Indiens trafiquèrent avec nous de très bonne foi. Nous leur donnâmes, en échange de leurs armes et de quelques provisions, des étoffes de Taïti et des bouteilles de verre qu'ils aimaient passionnément.

L'après-midi du 23, dès que le vaisseau fut amarré, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander pour examiner le lieu de l'aiguade. Le bateau débarqua dans l'anse sans trouver de houle. Nous reconnûmes que l'eau était excellente, et qu'on pouvait en faire commodément. Il y avait une très grande quantité de bois tout près de la marque de la marée haute, et les dispositions des naturels du pays envers nous étaient à tous égards telles que nous pouvions le désirer.

Le résultat moyen de plusieurs observations du soleil et de la lune, faites par M. Green et par moi, me donna 182 degrés 47 minutes pour la longitude ouest; mais, comme toutes les observations faites auparavant ne se rencontraient pas avec celles-ci, j'ai déterminé la situation de la côte sur le terme moyen de tous ces résultats. A midi je pris la hauteur méridienne du soleil avec un quart de nonante qui fut dressé au pied de l'aiguade, et je trouvai que notre latitude était de 38 degrés 24 minutes 24 secondes.

Le 24, dès le grand matin, je chargeai le lieutenant Gore d'aller à terre avec un nombre suffisant de matelots pour couper du bois et faire de l'eau, et tous les soldats de marine pour lui servir de garde. Après le déjeuner je débarquai moi-même, et je restai toute la journée à terre.

MM. Banks et Solander y vinrent aussi pour re-

cueillir des plantes, et dans leur promenade ils virent différentes choses dignes de remarque. Ils rencontrèrent dans les vallées plusieurs maisons qui semblaient être entièrement désertes, les Indiens vivant sur les sommets des collines, dans des espèces de hangars très proprement construits. En avançant dans une de ces vallées, dont les collines étaient très escarpées de chaque côté, ils aperçurent tout à coup une curiosité naturelle très extraordinaire : c'était un rocher troué dans toute sa profondeur, de manière qu'il formait une arcade ou caverne étonnante, d'où l'on découvrait la mer. Cette ouverture, qui avait soixante-quinze pieds de long, vingt-sept de large, et quarante-cinq de haut, présentait une partie de la baie et des collines de l'autre côté, qu'on voyait à travers. Ce coup d'œil inattendu produisait un effet bien supérieur à toutes les inventions de l'art.

En retournant le soir au lieu de l'aiguade, ils trouvèrent un vieillard qui les retint pendant quelque temps pour leur montrer les exercices militaires du pays, avec les lances et les patous-patous, qui sont les seules armes en usage chez ces Indiens. La lance, faite d'un bois dur, et pointue aux deux bouts, a de dix à quatorze pieds de long. Nous avons déjà donné la description du patou-patou : il a environ un pied de long; il est fait de talc ou d'os, et a un tranchant aigu; ils s'en servent comme

d'une hache de bataille. L'Indien s'avançait avec un visage plein de fureur contre un poteau ou pieu qui représentait l'ennemi; il agitait ensuite sa lance, qu'il serrait avec beaucoup de force. Quand son fantôme d'adversaire était censé avoir été percé de sa lance, il courait sur lui avec son patou-patou, et, fondant sur l'extrémité supérieure du poteau qui figurait la tête son rival, il y frappait un grand nombre de coups avec tant de force, que chaque coup aurait probablement suffi pour fendre le crâne d'un bœuf. Comme ce champion assaillit encore son ennemi avec le patou-patou après l'avoir percé de sa lance, nos officiers conclurent que dans les batailles ces peuples ne font point de quartier.

L'après-midi nous dressâmes la forge du serrurier pour raccommoder les crampons de la barre du gouvernail, qui avaient été rompus, et nous continuâmes à faire de l'eau et du bois sans recevoir la moindre opposition de la part des naturels du pays. Ils nous apportèrent au contraire différentes espèces de poissons, que nous achetâmes, comme à l'ordinaire, pour de la verroterie et des bouteilles de verre.

Le 25 MM. Banks et Solander allèrent encore à terre, et, pendant qu'ils recueillaient des plantes, Tupia resta près de ceux de nos gens qui faisaient de l'eau. Parmi les Indiens qui s'en approchèrent

il y avait un prêtre, avec qui il eut une conversation très savante. Ils semblaient être parfaitement d'accord dans leurs idées sur la religion : ce qui n'arrive pas souvent à nos habiles théologiens d'Europe. Tupia paraissait pourtant avoir le plus de connaissances, et l'autre l'écoutait avec beaucoup de docilité et d'attention. Dans le cours de cette conversation, après qu'ils furent convenus des points essentiels de la théologie, Tupia demanda à son interlocuteur s'ils étaient dans l'usage de manger des hommes. Il lui répondit affirmativement; mais il ajouta qu'ils ne mangeaient que leurs ennemis qui avaient été tués dans les combats.

Le 26 il plut toute la journée, de sorte qu'aucun de nous ne put aller à terre, et très peu d'Indiens vinrent au vaisseau ou au lieu de l'aiguade.

Le 27 j'allai avec le docteur Solander examiner le fond de la baie. Nous débarquâmes en deux endroits; mais il ne nous arriva presque rien qui fût digne de remarque. Les Indiens se comportèrent très honnêtement à notre égard, et nous montrèrent tout ce que nous désirâmes voir. Parmi les bagatelles curieuses que le docteur Solander acheta d'eux, il se trouva une toupie qui avait exactement la même forme que celles de nos enfans, et ils lui firent entendre par signes que pour la faire tourner il fallait la fouetter. Sur ces entrefaites M. Banks alla à terre, au lieu de l'aiguade, et gravit une

colline qui était à peu de distance de là, afin de voir une haie formée de pieux que nous avions observée du vaisseau, et qui avait été le sujet de beaucoup de conjectures. La colline était extrêmement escarpée, et il était presque impossible d'y arriver par le bois; cependant il atteignit le lieu de la haie, près de laquelle il trouva plusieurs maisons que leurs habitans avaient abandonnées. Les pieux semblaient être d'environ seize pieds de haut; ils étaient rangés sur deux lignes éloignées de six pieds l'une de l'autre, et entre chaque pieu il y avait un espace à peu près de six pieds. Le chemin intermédiaire était couvert par des bâtons, qui, du sommet des pieux, se rapprochant les uns vers les autres, ressemblaient au toit d'une maison. Cette palissade, avec un fossé parallèle, se prolongeait à environ cent verges sur le flanc de la colline, en formant une espèce de courbe; mais nous n'avons pas pu deviner pour quel usage elle avait été ainsi construite.

Les Indiens qui étaient au lieu de l'aiguade chantèrent, à notre prière, leur chanson de guerre. Les femmes prirent part à cette musique en faisant des contorsions de visage épouvantables, roulant les yeux, tirant la langue, poussant souvent de gros et profonds soupirs, et tout cela se faisait en mesure.

Le 28 nous débarquâmes sur une île située à

gauche de l'entrée de la baie, où nous vîmes la plus grande pirogue que nous eussions encore rencontrée : elle avait soixante-huit pieds et demi de long, cinq de large et trois pieds six pouces de hauteur. Son fond était en quille et composé de trois troncs d'arbres creusés, dont celui du milieu était le plus long. Les planches des côtés avaient soixante-deux pieds de long d'une seule pièce, et elles étaient assez bien sculptées en bas-relief; ils avaient orné l'avant avec des sculptures répandues avec encore plus de profusion. Nous vîmes sur cette île une maison beaucoup plus grande que celles que nous avions aperçues jusqu'alors; mais elle ne paraissait pas achevée, et elle était remplie de copeaux. Les ouvrages en bois avaient été équarris d'une manière si égale et si unie, que nous ne doutâmes pas qu'ils n'eussent des instrumens très tranchans. Les côtés des poteaux étaient fort bien sculptés d'après leur goût bizarre, qui préfère à toute autre figure les lignes spirales et les visages remplis de contorsions. Comme ces poteaux sculptés semblaient avoir été apportés là de quelque autre endroit, ils attachaient probablement un grand prix à cet ouvrage.

Le 29, à quatre heures du matin, je démarrai et je mis en mer après avoir pris à bord de l'eau, du bois et une très grande provision d'un excellent

céleri qui est abondant dans le pays, et qui est un puissant antiscorbutique.

Cette baie est appelée *Tolaga* par les naturels du pays : elle est médiocrement large, et à l'abri de tous les vents, si l'on en excepte ceux qui soufflent du nord-est. Elle gît au 38e degré 22 minutes de latitude sud, et à quatre lieues et demie au nord du promontoire Gable-End. Sur la pointe méridionale il y a une petite île assez élevée, et si voisine de la grande terre, qu'au premier coup d'œil elle n'en paraît pas séparée.

Le peuple de cette île mange les chiens comme le font les Taïtiens, et il pare ses vêtemens de leurs peaux, ainsi que nous portons des fourrures.

Je montai sur plusieurs collines dans l'espérance de voir le pays à découvert; mais quand je fus parvenu au sommet je n'aperçus rien que des collines plus élevées qui s'étendaient à perte de vue. Les sommets de ces hauteurs ne produisent guère de plantes que la fougère; mais les flancs sont couverts de bois très épais et de verdure de différente espèce, entremêlée de quelques plantations. Le pays est abondant en plantes, et les bois sont remplis d'oiseaux d'une variété infinie.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

# TABLE

DES

## MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.


Pages.

Vie du capitaine Cook. j

LIVRE QUATRIÈME. — Cook. — Période de 1769 à 1780. 1

Préliminaire. *ib.*

**CHAPITRE I.** — Premier voyage de Cook (1769-1771). 2

PREMIÈRE SECTION.

§ 1. Passage de Plymouth à l'île Madère. Quelques détails sur cette île. 5

§ 2. Passage de Madère à Rio-Janeiro. Description du pays et divers incidens. 13

§ 3. Passage de Rio-Janeiro à l'entrée du détroit de Le Maire. Description des habitans de la Terre de Feu. 44

§ 4. Voyage à une montagne pour chercher des plantes. 52

§ 5. Passage du détroit de Le Maire. Description ultérieure des habitans et des productions de la Terre de Feu, 63

§ 6. Description générale de la partie sud-est de la Terre de Feu et du détroit de Le Maire, avec quelques remarques sur ce qu'en dit l'amiral Anson. Instructions sur le passage à l'ouest dans les mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique. 74

§ 7. Suite du passage du cap Horn aux nouvelles îles découvertes dans la mer du Sud. Description du gisement et de la forme de ces îles. Détails sur les habitans et sur plusieurs incidens qui nous survinrent pendant la route et lors de l'arrivée du vaisseau. 82

Pages.

§ 8. Arrivée de *l'Endeavour* à Taïti, appelé par le capitaine Wallis *île du roi George III.* Règles établies pour trafiquer avec les naturels du pays. Description de plusieurs incidens qui survinrent dans une visite que nous rendîmes aux deux chefs Tootahah et Toubouraï Tamaïdé. 95

§ 9. Lieu choisi pour notre observatoire et pour la construction d'un fort. Excursion dans les bois et suites de ce voyage. Construction du fort. Visites que nous rendirent plusieurs chefs à bord du vaisseau et à notre fort. Détails sur la musique des naturels du pays, et sur la manière dont ils disposent de leurs morts. 107

§ 10. Excursion à l'ouest de l'île. Récit de plusieurs incidens qui nous arrivèrent à bord du vaisseau et à terre. Première entrevue avec Oberéa, femme qu'on disait être reine de l'île lors du voyage du *Dauphin*. Description du fort. 120

§ 11. Observatoire dressé. On nous vole notre quart de nonante. Suite de ce vol. Visite à Tootahah. Description d'un combat de lutte parmi les Taïtiens. Graines d'Europe semées dans l'île. Nom que donnèrent les Indiens aux gens de notre vaisseau. 136

§ 12. Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies singulières. Les Taïtiens assistent au service divin que nous célébrons, et le soir ils nous donnent un spectacle très extraordinaire. Toubouraï Tamaïdé succombe à une tentation. 155

§ 13. Autre visite rendue à Tootahah. Détail de différentes aventures. Amusemens singuliers des Indiens, et remarques sur ces amusemens. Préparatifs pour observer le passage de Vénus. Ce qui nous arrive au fort. 165

§ 14. Description particulière des funérailles parmi les Taïtiens. Observations générales sur ce sujet. On trouve chez ces Indiens une classe d'hommes pour lesquels les anciens avaient beaucoup de vénération. Vol commis au fort. Suites de ce vol. Détails sur la cuisine des Taïtiens. Divers incidens. 178

§ 15. Navigation autour de l'île. Différens incidens dans cette expédition. Description d'un lieu appelé *Moraï*, où les

Pages

Taïtiens enterrent les os des morts et vont rendre un culte religieux. 196

§ 16. Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. Vestiges d'un feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'île. Ce que nous dit Tupia sur Taïti et les environs. 219

§ 17. Description particulière de l'île de Taïti, de ses productions et de ses habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique et amusemens de ces insulaires. 235

§ 18. Des manufactures, des pirogues et de la navigation des Taïtiens. 272

§ 19. De la division du temps à Taïti. Manière de compter et de calculer les distances. Langue, maladies, funérailles et enterremens, religion, guerre, armes et gouvernement des Taïtiens. Quelques observations générales à l'usage des navigateurs qui iront par la suite dans les mers du sud. 296

SECONDE SECTION.

§ 1. Description de quelques îles situées dans le voisinage de Taïti. Divers incidens qui nous arrivèrent. Spectacle dramatique et plusieurs particularités relatives aux coutumes et aux mœurs des habitans. 325

§ 2. Passage d'Oteroah à la Nouvelle-Zélande. Incidens qui survinrent lorsqu'on fut débarqué, et tandis que le vaisseau mouillait dans la baie de Pauvreté. 368

§ 3. Description de la baie de Pauvreté. Aspect du pays adjacent. Traversée de là au cap Turnagain et à Tolaga. Description du pays et de ses habitans. Plusieurs incidens qui nous arrivèrent sur cette partie de la côte. 390

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

G
161
M77
1833
t.5

Montémont, Albert Etienne de
Bibliotheque universelle des
voyages

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 04 25 11 004 6